BULLETIN

DE LA

Société d'Histoire Vaudoise

N° 46

*

SEPTEMBRE 1924

TORRE PELLICE - TIPOGRAFIA ALPINA.

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/bollettino-della-societa-di-studi-valdesi_1924-09_46

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ

pour l'année 1923-1924

Comm. Dr D. JAHIER, professeur . . . - *Président*

Chev. B. LÉGER, pasteur . . . . . - *Vice-Président*

Dr J. JALLA, professeur . . . . . - *Archiviste*

J. COÏSSON, professeur . . . . . - *Secrétaire*

Chev. Dr J. MAGGIORE, professeur . . - *Caissier*

La salle des séances de la SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE est dans la **Maison Vaudoise.**

Les Auteurs des Articles insérés dans ce Bulletin sont seuls responsables de leurs opinions.

QUELQUES DÉTAILS SUR L'HISTOIRE

de la

fondation de l'ÉGLISE PROTESTANTE RÉFORMÉE de GÊNES

Etude *présentée par le pasteur* P. BONANOMI, *lors de la célébration du Centenaire de l'Eglise, le 25 janvier 1924.*

Mesdames et Messieurs,

Le Comité a désiré en son temps que je prépare pour la célébration du centenaire de notre Eglise une petite étude historique ; cependant, je ne suis nullement qualifié pour ce travail, qui est un grand honneur, car il y a, soit dans notre Comité, soit dans la Communauté, des membres dont les ancêtres figurent déjà sur les premières pages du livre des séances et assemblées de l'Eglise. Ce sont eux qui auraient dû nous apporter ce soir des souvenirs personnels, des traditions de leurs familles, complétées par quelques recherches historiques ; et nous aurions été bien heureux de les entendre... ; mais leur modestie les en empêche, et nous le regrettons vivement. Par contre le Pasteur, qui devrait se distinguer par la modestie, n'ose pas toujours être modeste ; il lui faut parfois se charger de tâches pour lesquelles il se sent incapable ; c'était mon cas, quand le Comité m'a chargé du discours historique ; c'est mon cas ce soir, au moment où devant vous, Mesdames et Messieurs, je déplie le plus précieux des documents que renferment nos archives.

Il est daté : à Gênes, le 1.er mai 1822 ; c'est un appel adressé aux colonies étrangères (Suisse, Allemande et Hollandaise) de Gênes ; un « Projet de Réunion de la Colonie de langue française et allemande dans le but salutaire d'un exercice public de Religion et d'Instruction pour la jeunesse ». Ce document est suivi des signatures de 31

« chefs de famille » qui, répondant à l'appel, prennent volontairement l'engagement de soutenir financièrement ce projet.

Cet « acte de souscription » est le fruit d'un long travail, le résultat d'efforts tenaces tendant à l'établissement du culte protestant à Gênes. Dans nos archives est conservée la correspondance échangée, déjà en 1816, entre le Consul de Prusse à Gênes et le Comte Waldburg-Truchsess, ministre plénipotentiaire de Prusse près la Cour du Roi de Sardaigne à Turin. A cette époque, le Comte Waldburg-Truchsess doit avoir fait des démarches officieuses auprès du Gouvernement sarde pour voir si, éventuellement, une pétition officielle des protestants de Gênes trouverait un accueil favorable; et voici ce qu'il communique dans une première lettre au Consul de Prusse à Gênes : « Le Comte de Vallaise (Ministre des affaires étrangères) comme je l'avais prévu m'a répondu que le Roi, craignant de mécontenter les Gênois, encore moins tolérants qu'on ne l'est à Turin, était fâché de ne pas pouvoir accorder aux Protestants de Gênes ce qu'ils paraissent désirer, mais qu'avec le temps il y aurait peut-être moyen de les contenter ». Quelques mois plus tard, ayant reçu de S. M. Frédéric Guillaume III de Prusse l'ordre d'appuyer officiellement les protestants de Gênes, M.r Waldburg-Truchsess encourage ses coreligionnaires de Gênes à adresser au Gouvernement Sarde une pétition officielle et à se servir de la voie des Ambassades d'Angleterre et de Prusse à Turin, qui se sont entendues dans ce sens. Dans une autre lettre, répondant à certaines appréhensions, il les rassure en disant que leurs démarches « ne les exposeront aucunement à quelque vexation de la part du Gouvernement, qui ne verra dans la protection des Cours de Berlin et de Londres qu'un nouveau motif d'y joindre la sienne et aura soin de ne pas leur fournir quelque grief... ». « D'ailleurs, ajoute-t-il, ces Ambassades protestantes feront hautement valoir leurs réclamations en faveur des protestants de Gênes comme demande de réciprocité pour tous les privilèges accordés aux catholiques dans les pays protestants ».

Cependant, cette première tentative n'eut pas de succès ; dans une lettre écrite en 1822 par M.r Matthias Schlæpfer, Consul Suisse à Gênes, au nom du Comité des Protestants, et adressée au sus-mentionné Ministre de Prusse à Turin, nous lisons ce qui suit : « Lorsqu'en 1816 il fut question de la fondation d'un culte protestant à Gênes, Votre Excellence avait daigné se constituer notre avocat à l'effet de nous obtenir de la Cour de Turin les autorisations nécessaires. Des

considérations particulières, la crainte de la populace, par exemple, ont fait surseoir depuis à toute démarche à cet égard ».

Si ces premiers efforts de 1816 n'ont pas eu de succès, la chose fut énergiquement reprise en 1822. Cependant les Anglais n'avaient pas attendu si longtemps. Dans nos registres sont transcrits trois certificats de baptême, desquels il résulte que déjà en 1820 il y avait à Gênes un chapelain attaché au Consulat d'Angleterre ; il signe *John Cracroft, Chapelain to the British forces ;* et en 1821 nous trouvons les signatures d'un certain *Martin Stow, chapelain to the British Protestants resident in Genoa ;* et par un petit rapport du Rev. Burtt (1921) nous apprenons que dans le protocole de l'Eglise Anglicane de Gênes est transcrite la lettre suivante, datée de Turin, le 17 juin 1820, qui informe la Colonie Anglaise de Gênes que « *His Sardinian Majesty's Government though unwilling avowedly to tolerate the Protestant Religion at Genoa, or to give a positive assent to a permanent Establishment, will however shut its eyes on our exercise of our church duties in any apartment or house held by an individual or a Society, and converted to that purpose* ». C'est-à-dire : « Le Gouvernement de S. M. le Roi de Sardaigne, quoique nullement disposé à tolérer ouvertement la Religion Protestante à Gênes ou à donner son assentiment positif à un Etablissement permanent, *voudra cependant fermer les yeux* si les Anglais veulent remplir leurs devoirs religieux dans une maison quelconque, occupée par un individu ou par une Société, et arrangée à cet effet ».

Les Anglais pouvaient donc dès lors célébrer leurs cultes ; mais ils n'étaient point encore protégés par un acte officiel de tolérance ; officiellement on les ignorait, on les laissait faire, voilà tout. Les réunions eurent lieu dans une salle du Consulat anglais, et le Consul Schlæpfer, dans sa lettre sus-mentionnée, dit que ces cultes « sont célébrés très paisiblement ».

Voyant donc « qu'il n'y avait rien de quoi craindre », M.r Schlæpfer, énergiquement décidé, comme il dit, à conduire à bout l'entreprise, convoqua en avril 1822 quelques-unes des personnalités les plus en vue des colonies étrangères protestantes de Gênes. Mais, de même qu'en 1816, il y avait toujours, parmi ces protestants, des craintes que la populace de Gênes ne tolèrerait pas leur culte ; et M.r Schlæpfer doit s'attaquer à des objections de ce genre et s'écrie en réponse (voir une de ses lettres au Consul de Prusse) : « Si les

protestants d'il y a quarante ans avaient eu les mêmes appréhensions comme aujourd'hui M.r G. et autres, « *so würden die Protestanten heute noch neben den Tieren begraben werden* » (les protestants encore aujourd'hui seraient ensevelis avec les bêtes !) ». Il se réfère à la fondation, en 1782, du Cimetière de la Cava, qui a été le premier acte des protestants de Gênes (les documents parlent des *Negozianti protestanti del Corpo Elvetico*). Donc, bannissons les craintes ! s'écrie Schlæpfer ; allons de l'avant avec foi et courage. Et il entraîne ces chefs de famille, qu'il a convoqués, à des discussions préliminaires. Le résultat de ces réunions d'avril 1822 fut la rédaction de ce document, que j'ai appelé le plus précieux que renferment nos archives. Nous reconnaissons facilement la main qui l'a écrit : c'est celle de M.r Schlæpfer lui-même, qui n'a pas craint de confesser sa foi, et en sa qualité de Consul (il est le premier des Consuls Suisses à Gênes, nommé en 1819) il n'a pas hésité à employer pour ce document du papier portant l'en tête du « Consulat Général de la Confédération Suisse ». Cet appel à se réunir pour fonder un culte évangélique de langue française et allemande, M.r Schlæpfer ne le lance donc pas seulement comme chrétien protestant, mais encore comme représentant de la Confédération Suisse, et nous verrons tout à l'heure que son Gouvernement approuvera entièrement ses démarches.

C'est le 1.er mai 1822 ; 29 personnes ont suivi l'invitation de Schlæpfer, et lecture est faite du projet ; en voici la copie :

Quiconque considère la ville de Gênes philosophiquement, et avec un œil observateur, est étonné de la quantité d'Eglises et d'Institutions Religieuses qu'elle renferme. C'étaient les actions de grâces des anciens Gênois envers Dieu pour ses bienfaits et pour la prospérité qu'il leur accordait. Quelle impression pénible ne devra donc pas faire sur la partie éclairée de cette Nation de voir vivre dans son sein une partie de la nombreuse Colonie d'Etrangers, se disant aussi chrétiens, sans être à même de donner à leur Jeunesse quelqu'Instruction Religieuse et sans témoigner par quelqu'acte public à l'Etre Suprême leur reconnaissance pour les bienfaits qu'il leur a accordés ?

Cette pensée frappe également plusieurs parmi nous, en voyant que, pendant le séjour des Anglais à Gênes, ils exerçaient de même que les Hanovriens leur culte ostensiblement et faisaient instruire leur Jeunesse dans leur Religion protestante, où depuis lors ces deux nations ont aussi établi une chapelle anglaise pour leur culte. Cette

conduite honorable de leur part ne pouvait que produire dans l'esprit des habitants éclairés de cette Ville des impressions favorables de tolérance et de considération.

Ne serait-il pas aussi de toute convenance, que nous, Suisses, Allemands et Hollandais, en suivant le bel exemple des Anglais, cherchions à nous réunir par une souscriplion afin de nous procurer ainsi les ressources pécuniaires nécessaires pour pouvoir entretenir l'exercice public de notre culte ?

Si nous nous sommes déjà procuré, par un semblable moyen, depuis longtemps une honorable retraite dans notre cimetière public, pourquoi ne chercherions-nous pas aussi dans ce point bien plus important, et qui nous procurera des consolations pendant notre vie, de prouver que nous désirons ardemment de pouvoir exercer notre Religion et de vivre en bons chrétiens ?

L'importance des souscriptions pour cette collecte nous démontrera à quelles conditions nous pourrions nous procurer un Ministre du S.t Evangile. L'obligation de ce pasteur serait de prêcher tous les dimanches en langue française, et en outre d'instruire les jeunes gens dans la Religion et de les préparer à la Communion, de visiter, d'après l'invitation, les malades et les mourants, de bénir les mariages, sur l'exhibition des documents nécessaires, de baptiser les enfants et enfin d'assister aux enterrements en y faisant les prières d'usage dans notre Eglise. Il vivrait au reste indépendant avec ses appointements et devrait seulement fournir chez lui la place pour l'Instruction Religieuse.

Si on obtient, comme on peut s'en flatter, par la souscription qu'on propose, la certitude de pouvoir faire venir et entretenir décemment un Pasteur, on invitera sans retard Messieurs les Consuls protestants réunis à ce qu'ils prient leurs Gouvernements respectifs à nous faire obtenir du Gouvernement Sarde, par l'entremise qu'ils jugeront la plus convenable, la permission ou tolérance, sous sa protection, d'un établissement aussi méritoire pour la Colonie protestante des Suisses, Allemands et Hollandais à Gênes.

Une fois qu'on aura recueilli tant de signatures pour la valeur de Deux cents Louis par an, on nommerait, par scrutin parmi les souscripteurs, un Comité de trois ou quatre membres, auquel on donnerait le pouvoir de procurer à l'établissement un Ministre ayant les qualités requises et possédant les deux langues française et alle-

mande, comme aussi de louer un appartement pour son logement et pour y établir la chapelle.

Dans le cas où les premières recettes ne seraient pas suffisantes pour faire face aux premiers frais, qui seront sans doute un peu considérables, les souscripteurs devront, sur la requête du Comité, combler et payer le déficit au prorata de la somme qu'ils auront offerte, et ils seront remboursés de leurs avances, sans intérêts, lorsque l'établissement sera à même de le faire.

Tous ceux parmi nous, qui sont disposés à contribuer à cette bonne œuvre aussi méritoire devant Dieu que devant les hommes, sont invités à souscrire la présente, où chacun des souscripteurs voudra bien indiquer la somme, et la durée de son engagement qui devra être au moins de 4 ans.

Il est entendu que les contributions se calculeront à dater du 1.er mai.

Fait à Gênes, le premier mai 1822.

La lecture de cet appel eut un grand succès. Les promoteurs avaient fixé comme minimum de la souscription à atteindre le chiffre de 200 louis par an ; mais les signataires dépassaient de beaucoup cette somme en s'engageant pour un total de Lires 5.790 par an, pour 4 ans.

Ce projet, accepté et soutenu par ces 31 signataires, est au fond l'acte de fondation de notre Eglise, c'est notre plus beau document.

Permettez-moi maintenant de vous dire qui ont été ces signataires :

MM. Guillaume Ulrich-Bansa de	*Copenhague*	L. 600,—
Jean Delarue	*Genève*	400,—
Antoine Delarue	*Genève*	400,—
Henry Fiers	*Herrliberg-Zurich*	300,—
Jacques Louis Brot	*Genève*	300,—
André Doxat	*Londres*	300,—
Ami Bernard	*Genève*	300,—
Charles Mueller	*Appenzell*	250,—
Mathias Schlœpfer	»	250,—
Louis Busch	*Duché de Berg*	250,—
Jean Georges Schmidt	*Silésie (Schweidnitz)*	200,—
Louis Schmidt	» (»)	200,—
Conrado Corradi	*Grisons*	180,—
Jacques Pons	*Piémont*	180,—
Jean Marc Pasteur	*Vevey*	100,—

Henry Heidegger, décédé peu de temps après et remplacé par		
Georges Jean Schlœpfer	*Appenzell*	100,—
Henry Notz	*Hottingen-Zurich*	100,—
Jean Godefroy Becker	*Hambourg*	100,—
Gaspard de Muralt	*Zurich*	100,—
B.d Dunant (parti)	*Genève*	80,—
Ant. Dalleizette (décédé)		60,—
L. Heidsieck (Engler & Co.)	*Lübeck*	200,—
Albert Pury		
(Vaucher Du Pasquier Co.) de	*Neuchâtel*	150,—
Louis Gantis	*Suisse*	200,—
M.me Marianne Mussard	*Rolle-Vaud*	30,—
MM. Paul Rostan	*Piémont*	30,—
Mathieu Jourdan	*Piémont (La Tour)*	30,—
Rodolphe Gebner	*Nidau-Berne*	50,—
Jacques Moder	*Valchiave-Grisons*	50,—
Henry Alewyn	*Amsterdam*	100,—
Hector Steinhauser	*Francfort*	250,—

De ces fondateurs de notre Eglise, 18 ont été des Suisses, 6 des Allemands, 3 des Vaudois du Piémont, 1 Hollandais, 1 Danois, 1 d'une famille de réfugiés à Londres.

Le lendemain de cette séance mémorable, M.r Schlæpfer fit circuler deux listes (dont une nous a été conservée) pour la nomination d'un Comité d'action ; les suffrages les plus nombreux furent confiés à

MM. Mathias Schlœpfer
Henry Fiers
Jacques Louis Brot
Hyp. de la Rue.

M.r Schlæpfer, président de ce Comité, se mit tout de suite en relation avec son Gouvernement, lui exposant la question, et lui demandant l'autorisation de faire les démarches auprès de la Cour Royale de Turin par la voie du Comte Waldburg-Truchsess, ministre de Prusse près ladite Cour. En attendant il fut décidé que les cultes seraient célébrés à l'hôtel du Consul Général de Suisse. — Enfin la réponse du Gouvernement Helvétique arriva : en date du 19 juin 1822, S. E. le Landammann de Suisse communique à M.r Schlæpfer l'approbation

complète des revendications exposées par le Consul et il continue : « Quant aux démarches nécessaires pour obtenir le consentement de la Cour de Sardaigne, nous pensons qu'on ne pourrait suivre une voie plus convenable et plus efficace que celle dont votre lettre fait mention. S. E. le Ministre de Prusse à Turin sera sans doute le meilleur avocat de la requête des familles protestantes à Gênes. Nous vous autorisons donc pleinement à vous réunir aux autres Consuls protestants pour réclamer son intervention, dont nous désirons en son temps d'apprendre le résultat. Si, contre toute attente, les démarches directes de la part des Gouvernements eux-mêmes devenaient nécessaires, le Directoire Fédéral se ferait un devoir et un plaisir d'adresser à ce sujet une demande à la Cour de Turin ».

Forts de cette belle réponse, si encourageante, les membres du Comité s'adressèrent par la voie du Consul de Prusse à Gênes, M.r C. A. Philippe, à M.r le Comte Waldburg-Truchsess, pour le prier de se constituer l'avocat des protestants de Gênes. « Nous nous adressons à vous, Monseigneur, avec la confiance que vos anciennes bontés nous ont inspirée et vous prions instamment d'employer vos bons offices à ce que nos vœux, moyennant votre puissant appui, ayent l'effet que nous désirons tous si ardemment ! ».

Cette prière trouva le meilleur accueil auprès du dit Ministre et nous apprenons qu'il profita de la visite en Italie de son Souverain, Frédéric Guillaume III Roi de Prusse, pour lui soumettre l'affaire. Ce Roi qui, animé d'une piété sincère et d'un grand intérêt pour la cause de l'Evangile, était déjà un grand protecteur des Vaudois du Piémont, accorda joyeusement sa protection aux protestants de Gênes, ainsi que quelques années plus tard à ceux de Naples et de Florence ; et le Ministre plénipotentiaire de ce Roi évangélique, le Comte Frédéric Louis Waldburg-Truchsess, sut avec un zèle sans bornes et un tact parfait défendre auprès de la Cour de Sardaigne les intérêts des colonies étrangères protestantes en Italie. C'est à son Souverain, ainsi qu'à lui-même, que nous sommes en grande partie redevables de la libre jouissance de notre culte ; et c'est avec une gratitude profonde que nous prononçons ces deux noms : Frédéric Guillaume III Roi de Prusse, et Frédéric Louis Waldburg-Truchsess, son ministre à Turin.

Les pourparlers furent longs, mais ils furent couronnés du succès si ardemment désiré.

Les protestants de langue française et allemande à Gênes avaient

eu l'intention de se réunir pour les cultes dans une salle offerte par le Consul Suisse, président de leur Comité. Mais par des lettres de ce Ministre nous apprenons que la Cour de Sardaigne proposa que ces cultes fussent célébrés, après entente avec les Anglais, dans un local unique qui servirait aux deux Communautés : « Turin, 8 mars 1823. ...Le comte de la Tour (min. des aff. étrang. de la Cour de Sard.) m'a répondu que S. M. Sarde avait consenti que les protestants allemands, français et suisses se réunissent dans le même local où se tient le sermon anglais. M.r Hill m'a assuré que les Anglais ne demanderaient pas mieux que de s'arranger avec les autres protestants ; je crois même que la difficulté du local, qui ne semble pas pouvoir convenir à ces derniers, pourrait être aplanie d'une manière satisfaisante. Il s'agit seulement de s'entendre ensemble, et je vous avoue que je serais fâché si nous donnions le mauvais exemple d'une dissension entre nous, tandis que nous aurions besoin d'une union parfaite, pour nous faire respecter, et rendre justice aux principes de tolérance, de conciliation et de prévenance, qui caractérisent la religion que nous professons tous, et qui doivent être appliqués en tout ce qui ne porte pas de préjudice à la foi chrétienne ». (Lettre de Waldburg-Truchsess à son Consul à Gênes). L'accord avec les Anglais fut trouvé, et une Commission mixte fut nommée pour chercher un local convenable. Le 4 juin 1823, M.r Waldburg-Truchsess informe les pétitionnaires que le Gouvernement Sarde avait donné ordre au Gouverneur de Gênes d'interpeller l'Archevêque de Gênes pour savoir s'il n'avait point d'opposition à faire. « Si la réponse du Gouverneur est satisfaisante, il n'y a plus d'obstacles à terminer le tout selon nos vœux ! ».

Nous pouvons nous imaginer l'excitation joyeuse qui doit avoir animé les Protestants de Gênes. Ils demandent déjà à M.r Waldburg de les aider à trouver, parmi les pasteurs de sa connaissance, un homme capable d'être chargé de la Communauté qui va naître ; on parle d'un pasteur Appia, des Vallées Vaudoises.

Le 14 juin, un billet de M.r Waldburg, écrit à la hâte, annonce que le Ministre des Affaires Etrangères, le Comte de la Tour, lui a « réitéré toutes ses assurances que l'affaire de la chapelle protestante sera incessamment arrangée selon notre désir ! », et en effet le 16 juin 1823 M.r De La Tour écrit à M.r Waldburg ce qui suit :

« *Le Ministre de l'Intérieur, à qui j'avais communiqué la demande contenue dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser*

le 17 mai dernier, relativement au nouveau local que les familles protestantes établies à Gênes ont choisi pour y transférer l'exercice de leur culte, l'ayant soumise au Roi, S. M. a daigné, par égard pour l'intérêt que vous prenez à l'accomplissement de leur désir, de leur accorder l'objet de leur demande.

« Je m'empresse, Monsieur le Comte, de vous annoncer cette détermination de S. M. et de vous prévenir en même temps que les ordres viennent d'être donnés pour que cette translation ne souffre aucun obstacle.

« Veuillez agréer, etc.

« Sig. De La Tour ».

et, sous la même date du 16 juin 1823, la communication suivante est faite au Gouverneur Général de Gênes :

« Il primo Segretario di Stato per gli affari interni mi partecipa con sua nota del 14 corrente che, avendo sottomesso a S. M. la dimanda di codeste Famiglie Protestanti che desiderano di trasferire nella casa del Sig. Costantino Bianchi l'esercizio del loro culto, si è la M. S. degnata di acconsentirvi, e che in esecuzione degl'Ordini Sovrani, Egli ne previene Monsignor Arcivescovo, non meno che il primo Presidente di codesto Senato, onde quei Protestanti non incontrino ostacolo di sorta nell'esecuzione del loro progetto.

« Signé : Della Torre ».

Le 20 juin, le Gouverneur et Commandant Général de Gênes, D'Yenne, écrit à M.r Philippe, Consul de Prusse, la lettre suivante accompagnée d'une copie des instructions qu'il venait de recevoir :

« Io non saprei in qual miglior modo far conoscere a V. S. Ill.ma la degnazione di S. M. nello aderire al richiesto traslocamento dell'esercizio del Culto Protestante in un locale più adattato alle particolari rispettive convenienze delle famiglie seguaci dello stesso Culto, che col comunicarle il tenore del dispaccio Ministeriale stesso che mi partecipa la Sovrana approvazione ».

C'est donc enfin l'autorisation royale de célébrer à Gênes le culte évangélique ; ce n'est plus comme en 1820, où il fut dit aux Anglais que S. M. Sarde n'était nullement disposée à tolérer la Religion Protestante à Gênes, ou à donner son assentiment positif à un établissement permanent, et qu'elle pourrait tout au plus « fermer les yeux ».

Maintenant c'est une vraie autorisation : « *S. M. si è degnata di acconsentirvi !* », une autorisation et pour les Anglais et pour les autres protestants, de quelconque langue.

La joie à Gênes fut immense. Maintenant il ne restait qu'à louer le local qu'on avait déjà trouvé, situé dans la Via Grande dell'Ospedale, aujourd'hui Via San Giuseppe ; maintenant on pouvait procéder à appeler un pasteur. Le pasteur Appia, qu'on avait eu en vue, déclina l'offre ; des recherches firent trouver un certain pasteur Bandelier, de Pontenex, Canton de Berne, Suisse ; et ce fut au mois de novembre 1823 qu'on l'appela, en le priant de se rendre à Gênes au plus vite pour faire la connaissance mutuelle et éventuellement conclure l'engagement. On espérait l'avoir pour les fêtes de Noël ; mais ce ne fut que *dimanche le* 25 *janvier* 1824, il y a aujourd'hui cent ans, que le culte de fondation, d'inauguration et de consécration de notre Eglise put être célébré.

***

Mes chers amis, mon petit aperçu historique concernant la fondation de l'Eglise Protestante Réformée de Gênes est terminé ; maintenant commencerait l'histoire très intéressante de notre Eglise ; mais le temps nous manque pour en parler en détail. Je me bornerai à relever quelques données et quelques dates les plus importantes.

Les pasteurs qui ont desservi notre Communauté :

Alphonse Bandelier de	*Berne*	1824-1832
Louis Pouzait	*Genève*	1832-1834
F. M. J. Chapuis	»	1834-1837
Jules Dombre	*Nîmes*	1837-1841
J. Gaberel	*Genève*	1841-1849
Marc Basset	»	1849-1850
André Thouron, suffrag.	»	1850-1851
César Malan	»	1851-1854
André Thouron	»	1854-1855
Ernest Vaucher	»	1855-1857
Amédée Bert	*Torre Pellice*	1857-1885
Albert Lagier	*Aubonne*	1885-1893
Amédée Bert	*Torre Pellice*	1893-1896
Adolphe Comba	*Angrogne (Piémont)*	1896-1920
Paul Bonanomi	*Berne*	*depuis* 1920

Les présidents du Comité d'Eglise :

Consul Matthias Schlœpfer,	*Président du Comité Fondateur*	
Henri Fiers	*Suisse*	
Matthias Schlœpfer	»	
Henri Notz, Consul	»	*à 2 reprises*
Emile de la Rue	»	» 4 »
Dav. Jul. de la Rue	»	
Henry Alewyn	*Hollandais*	
Henry Pasteur	*Suisse*	
Georges Gruber	*Allemand*	
Louis Vust	*Suisse*	*à 4 reprises*
J. Schlatter, Consul	»	» 2 »
Florian Salis	»	
A. Nicod	»	
David Tissot	»	
Alfred Dapples	»	
Arnold Müller	»	
Amédée Bert	*Vaudois du Piémont*	
Robert Salis	*Suisse, depuis* 1914.	

Des 13 pasteurs, 10 ont été de nationalité Suisse (7 Genevois, 1 Vaudois, 2 Bernois), 1 était Français, 2 venaient du Piémont. Des 17 présidents du Comité, 14 ont été Suisses, 1 était Allemand, 1 Hollandais, 1 Piemontais.

Les cultes ont toujours été célébrés en langue française ; à titre d'essai seulement, des cultes en langue allemande furent célébrés en 1895, et furent abandonnés jusqu'en 1920 ; depuis lors les services dominicaux se font alternativement en français et en allemand.

L'Eglise Protestante Réformée de Gênes a été de tout temps autonome et financièrement indépendante ; elle se maintient par les libres souscriptions des protestants des colonies étrangères de Gênes, surtout des Suisses. En 1829 les Gouvernements de Suisse, de Prusse, de Hollande, de Danemark et de la Scandinavie avaient été invités à la souscription en faveur de ces cultes ; mais, à part le Roi de Danemark, seuls les Gouvernements Cantonaux de Zurich, Grisons, Berne, Bâle, Appenzell, Thurgovie, Vaud et Genève répondirent favorablement en envoyant des contributions soit directement soit par l'entremise de la Chancellerie Fédérale ; dans sa lettre, le Chancelier Fédéral dit que « der Stand

Bern die Erklärung beifügte, dass er sich geneigt finden lassen werde, der evangelischen Kirchgemeine zu Genua auch in Zukuft eine Unterstützung zukommen zu lassen ». Mais notre Eglise ne s'est jamais prévalue de cette généreuse promesse de Berne, et il n'a plus jamais été fait de démarches à cet égard auprès de qui que ce soit. Les premiers essais de fonder des écoles évangéliques remontent à l'an 1827 pour une école de garçons, en 1828 pour une école de filles ; mais les résultats furent éphémères, et ce ne fut qu'en 1850 qu'une « Ecole Protestante » de garçons put être définitivement fondée ; en 1865 les filles y furent aussi admises. Le premier régent fut M. Oltramare de Genève qui, aux cultes du dimanche, remplissait les fonctions de chantre. Cette école était née sous le patronage et placée sous la direction de l'Eglise. Dans son rapport de 1851, M. Dav. Jul. De la Rue, président du Comité de l'Eglise, écrit : « Qui mettrait en doute que le sentiment religieux, inspiré par M. le Régent et dirigé dans une bonne voie, ne fasse plus tard de ces enfants l'appui et la colonne de la Chapelle ? ». Avec le temps cependant l'école s'émancipa et aujourd'hui l'« Ecole Suisse », Institut International, est d'un caractère nettement a-religieux.

Une première proposition de fonder un « asile pour les malades protestants » a été faite par le pasteur Gaberel en 1846 ; mais son projet ne put être réalisé. En 1853, le pasteur Malan et son collègue anglican avaient adressé une demande intéressante à la « Giunta Speciale degli Spedali » ; ils reçurent la réponse suivante : « Vous demandiez que deux chambres suffisantes soient allouées aux malades de vos Communions dans l'Hôpital, et que ces chambres soient attenantes, de façon à ce que le culte ou la prière faite dans l'une soit entendue par les malades de la seconde. En vue de l'impossibilité matérielle de satisfaire à vos vœux, la Direction a cru inutile d'examiner leur admissibilité en principe, et en me chargeant de vous l'annoncer, m'autorise à vous renouveler l'assurance que les malades qui appartiennent à vos Communions jouiront de toute liberté de conscience dans l'Hospice, qu'ils ne seront d'aucune manière recherchés en matière religieuse, que leurs Ministres continueront à avoir libre accès à eux à toute heure et qu'ils seront avertis toutes les fois que quelqu'un d'eux les demandera ».

En 1856, sur la proposition de l'Eglise Vaudoise, tout récemment fondée à Gênes, l'Hôpital Protestant fut enfin installé dans un mo-

deste appartement loué, au Castelletto ; en 1867 il put être transféré à la Salita San Rocchino dans le vaste et bel immeuble qu'il occupe encore.

En 1838, le droit de la tenue des registres de l'Etat Civil ne fut pas reconnu à notre Eglise ; ce refus est motivé dans une lettre de l'« Intendenza Generale » dans les termes suivants : « ...risulta che in Genova non esistono veramente siffatte università, abbenchè si trovino degli anglicani, protestanti ed ebrei, i quali vi sono admessi individualmente, ma che non costituiscono nè università nè comunità *riconosciuta* dal Governo... ». On n'était donc pas encore officiellement reconnus comme personalité morale ! Et il fallait que les naissances et les décès fussent déclarés chez le « parroco » local. Ce ne fut qu'en 1850 que le Syndic de Gênes, suivant les instructions du Ministère de Grâce et Justice, confia à notre communauté la tenue des registres officiels d'Etat Civil. A cet égard le rapport de 1851, du Président, dit ce qui suit : « Nous pouvons nous féliciter que le Culte, qui pour les fondateurs de notre Communauté n'était que *toléré*, se trouve pour nous *reconnu* par l'Etat. La preuve en est dans l'envoi des registres de l'Etat Civil que l'autorité a fait remettre à notre Pasteur, assimilant ainsi sa position à celle des Ecclésiastiques du pays ».

En 1847 S. A. R. le Prince Charles de Prusse, en séjour à Pegli, avait fait un don spécial pour l'achat d'un orgue ; mais pour cette innovation il fallait demander l'autorisation du Gouvernement ; et par l'entremise de ce Prince elle fut obtenue, comme il résulte d'une lettre du gouverneur de Gênes, S. E. le Marquis Paulucci, où il dit que « le Ministre des Affaires Ecclésiastiques, ainsi que le Ministre de l'Intérieur, ont concouru dans mon opinion qu'il n'y avait aucun obstacle à ce qu'il soit permis d'établir un orgue dans la Chapelle Protestante existant dans cette ville » ; et un « nulla osta » fut délivré par la Police.

Lors de la fondation de l'Eglise « pour éviter tout ce qui pourrait le plus frapper l'attention de la population et l'occuper de nous », il fut décidé de supprimer au culte le chant sacré (voir rapport de M.r Schlæpfer, 1824), et ce ne fut qu'après la permission d'établir un orgue que le chant put être introduit sans crainte.

Les locaux occupés par notre Eglise à la Via San Giuseppe, depuis sa fondation, durent être abandonnés en 1859 ; avec les Anglais, elle alla s'installer au Palazzo Celesia, Via Assarotti. Il serait intéres-

sant d'entendre l'un ou l'autre de nos membres actuels, avancés en âge, nous raconter les récits que leur ont fait leurs pères concernant l'esprit d'intolérance contre lequel notre Eglise avait à lutter, soit dans le premier soit dans le second local; ils pourraient nous dire comment on a tout fait pour déranger les cultes en faisant des bruits infernaux à l'étage supérieur, juste au-dessus de notre salle, soit en faisant marcher une machine, soit en y jouant « à la boccia » avec des boules en plomb !

Pendant plusieurs dimanches il fut impossible de faire le culte ! On se voyait donc obligé de chercher une autre demeure ; en 1871 les cultes furent transférés à la Via Curtatone, dans un immeuble spécialement construit pour nous, Eglise et Ecole ; mais les héritiers du propriétaire de cet immeuble eurent des remords d'avoir favorisé le culte des « hérétiques », et en 1889 nous dûmes quitter ces locaux, qui furent occupés par les « Sœurs de la Purification » ! Le projet de construire nous-mêmes s'était imposé ; l'« Unione Elvetica » fut fondée et se mit à construire, en Via Peschiera, un « Palazzo » qui devait servir à la Colonie Suisse, pour son Eglise et pour son Ecole. Pendant le temps de la construction (hiver et été 1889-90) nous avons joui de la gracieuse hospitalité de l'Eglise Vaudoise ; et le 21 décembre 1890 la nouvelle Chapelle, que nous occupons actuellement, fut solennellement inaugurée.

* * *

Je termine, Mesdames et Messieurs, chers amis et frères, en vous invitant à dire avec moi du fond du cœur :

« *Mon âme, bénis l'Eternel ! et n'oublie pas un de ses bienfaits* ».

Amen.

P. BONANOMI.

LA RIFORMA IN PIEMONTE

negli anni 1595-1596 (1)

Guerra in Val Dora — Assedio di Cavour e di Mirabocco — Lite tra Luserna e San Giovanni — Ripresa delle missioni nelle Valli — Il ministro Agostino Grosso.

Perduta Bricherasio, Lesdiguières, a cui rimanevano Cavour e Mirabocco, meditava qualche atto audace. Il duca, benchè soddisfatto della sua vittoria, era impigliato negli affari delle Valli, che i fanatici gli volevano far apparire pericolosi, e doveva del continuo lottare colla lentezza e malafede spagnuola per far prevalere i suoi disegni. Credendo poi che le nevi sospendessero le operazioni sulle Alpi, rallentò l'assedio di Cavour, molti ufficiali essendosi recati a Torino per le feste natalizie. Fu quello il momento che Lesdiguières colse per ritentare la presa d'Exilles, il cui governatore, Carlo Gazino, per avarizia, vendeva le provviste e lasciava che molti soldati si recassero alle loro case per le feste. Egli poi tormentava i valligiani, che eccitarono Lesdiguières ad assalirlo. Esso mandò innanzi, a Cesana, l'Auriac con 2000 fanti (2) e l'Ercole con 150 cavalieri armati di picca e portati su cavallini usi alle vie alpestri, oltre a due cannoncini. Egli stesso, con una truppa scelta di gentiluomini volontari, comandati dal visconte di Paquiers, si recò a riconoscere le posizioni e, con rapida mossa, il primo giorno del 1595, si portò verso Chiomonte, onde isolare il forte dalla parte di Susa. Occupò il Ponte Rotto, rozzo e stretto ponte di

(1) Questa monografia fa seguito al volume **Storia della Riforma in Piemonte fino alla morte di Emanuele Filiberto** ed agli studî inseriti nei N. 42, 43 e 44 di questo Bollettino.

(2) Ricotti, III, 184 ss.

legno, sotto cui scorreva il torrente profondamente incassato, e pose a guardia delle alture circostanti le milizie della valle e quelle di Val Chisone. Chiusa e trincerata la testa di ponte, l'affidò al prode Ventavon e ad Ercole. Sopra S. Colombano, a Cels e al Clot de Brun a ridosso del borgo di Exilles, dispose le truppe di Auriac, Bonne e Fontcouverte (1) serbando per sè la guardia di Exilles e la sorveglianza generale.

Appena sapute queste mosse, il 5 gennaio il duca di Savoia venne a Susa e la settimana seguente, essendogli pervenute 30 compagnie napoletane, salì ad occupare Chiomonte, quando già era iniziato il duello tra i cinque cannoni della piazza e tre colubrine, sopraggiunte ai Francesi, che poterono finalmente porle in batteria sopra un ripiano dominante il forte. Quattro grossi cannoni, dal basso, aprirono nel bastione volto verso il borgo una breccia, ove le guardie di Lesdiguières si annidarono in un angolo morto, protetto inoltre dal tiro delle colubrine. Il castello stesso era già in parte diroccato ed i numerosi feriti mancavano di cure, il chirurgo essendosi recato a Torino per il Natale e per rifornire la sua farmacia.

Informato del malcontento che serpeggiava nel presidio, Lesdiguières stava prendendo le disposizioni per dare la scalata, quando, la sera del 17, s'accorse che il duca, il quale aveva concentrato lassù 6000 fanti (2) e 1500 cavalli, distribuiva le sue truppe (3) per un assalto generale, premendo specialmente sulle trincee fiancheggianti il ponte. L'indomani, protetto da una fitta nebbia, Carlo Emanuele fece investire tutte le barricate, che per lo più resistettero. Videl ricorda la valorosa difesa delle guardie all'Ambourné, villaggio posto a 1381 m. sul fianco sinistro della valle presso i confini di Chiomonte, e sull'altro versante alla Crevasse, al piede dell'Assietta. Però le milizie di Pragelato, che con tre corpi di guardia occupavano le creste, dopo una lotta accanita, dovettero cedere una barricata e ritirarsi più in basso, davanti all'impeto di 2000 Spagnoli, comandati dal Salina. Il quale già pensava a circuire il nemico quando Lesdiguières, arguendo dal cessato

---

(1) Denys Brueys de Fontcouverte, d'antica e nobile famiglia di Linguadoca, zelante Ugonotto, valoroso ed abile ufficiale. Era figlio di Pietro e di Claudia Abbeline (Bordier, III, 273).

(2) Ricotti dice « tremila », con 800 cavalli e 6 cannoni. Negli « ottomila » del Videl sono forse compresi quelli che agivano in Val Chisone.

(3) Le aveva munite di ramponi per camminare sul ghiaccio.

rumore dell'esito della lotta, mandò a quella volta una ventina delle sue Guardie, sotto il prode alfiere Salomon. Questi si mise alla testa delle milizie che si ritiravano senza troppo scompiglio, assicurandoli che Lesdiguières stesso gli teneva dietro, e ritolse con loro la barricata, precipitando molti ducali giù pei nevai.

La nebbia aveva permesso al duca di sorprendere il ponte con due colubrine e di atterrirne i difensori, che si sbandarono senza neanche sparare il loro cannone. Ma Ventavon, le Perce e Baar fecero fronte arditamente, dando tempo al Gillier (1) di andare a chiedere al Fontcouverte un soccorso di venti uomini. Quando giunse anche Lesdiguières coi suoi, non restò al duca altro da fare che di ritirarsi con molte perdite, perchè il tiro nemico colpiva infallantemente nel segno fra i Sabaudi accalcati in uno spazio ristrettissimo. Il Videl (2) parla di quasi 500 morti, oltre la perdita di 120 palle da cannone, che si dovettero abbandonare. I Napoletani avevano addirittura rifiutato di combattere, pretestando di aver solo ordine di soccorrere il forte.

Carlo Emanuele affidò a tre soldati spagnoli dei biglietti per Carlo Gazino, comandante di Exilles, per dirgli che andava a riscaldarsi coi suoi a Chiomonte e tornerebbe fra due giorni. Ma essi caddero nelle mani dei Francesi, mentre il Gazino, che pure aveva scritto al duca che terrebbe il forte quattro mesi, vedendolo ritirarsi e temendo l'ultimo scempio se aspettasse l'assalto della breccia, la sera del 22 prese a parlare di arrendersi l'indomani, con sommo stupore di Lesdiguières che difettava di munizioni e che sapeva la forza della piazza e il numero dell'esercito ducale di soccorso. Temendo che il Gazino si ravvisasse, affrettò la capitolazione, facendo scortare fin presso a Chiomonte i 140 difensori, di cui 112 sani, con tutti gli onori della guerra (3). Occupato il forte, vi trovarono una colubrina, due

---

(1) Filippo Filiberto Gillier, delfinengo, settimo figlio di Giovanni e di Maddalena Vacher, fu primo uomo d'armi della compagnia d'ordinanza di Lesdiguières, quindi il suo maggiordomo. Dalla sua seconda moglie, Diana di Béranger-Pipelet, ebbe un figlio, Gaspare, consigliere al Parlamento di Parigi. (Haag, V, 268). Il suo atto di valore è narrato da Videl, pag. 157. Va anche ricordato il valore di Renato de la Tour du Pin-Gouvernet, già mentovato in occasione della presa di Perosa, Osasco, Vigone e Bricherasio (Haag, VI, 407).

(2) Videl, 154; Massi, III, 109.

(3) Il duca fece arrestare e tradurre a Torino il Gazino, che fu condannato a parecchi anni di carcere.

grossi cannoni e quattro piccoli, con abbondanza di polvere e munizioni, 4000 pani, farina, grano, vino, carne ed altri viveri. Vi fu posto un presidio di 200 uomini.

Il duca aveva pure mandato verso Val Chisone due corpi che dovevano, il 5 gennaio, — quello dell'aiutante di campo Gerolamo Alessandro, con mille fanti eletti ed alquanti Spagnuoli, salire da Giaveno il Colle della Rossa e raggiungere quindi quelli delle Finestre e dell'Assietta, e minacciare di fianco i Delfinenghi, — l'altro, col colonnello Gaspare Porporato, governatore di Luserna, e Luigi Ferrero del Mondovì, affrontarli allo sbocco della valle, risalirla, varcare il colle di Sestrière ed altri, che conducono da Pragelato a Cesana ed Oulx, e cogliere gli assedianti alle spalle. Ma il freddo, per il quale parecchi morirono gelati, la neve caduta di fresco e la nebbia, rovinarono la prima impresa, il valore dei valligiani (1) raffrenò la seconda, e l'affrettata resa del forte rese vane quelle marcie pericolose.

Ecco in che modo il reboante Toscano narra quella spedizione:

« Dianzi mandato havea co' suoi cavalli
« Ne la Perosa il Cavalchin (2) Sua Altezza — A molestar quelle superbe valli
« Ove 'l culto divin poco s'apprezza (3). — E contra quelle genti, e contra i Galli
« Ogni rigore usasse, ed ogni asprezza, — Il qual scendendo ei giù da gli erti monti
« Ruppe corpi di guardia, passi e ponti. — Ne la Terra alloggiò de la Perosa
« La medesima sera il gran Ferrante, — E tutta notte senza haver mai posa
« Star fece in arme quella setta errante; — La qual poscia in sul dì tutta fastosa,
« Serrando i passi, vien quanto può innanti — Con gran romor di bellici strumenti,
« E spaventose strida, e irati accenti. — Veggendo egli in costor tanta arroganza,
« Tanto sfrenato e temerario ardire, — Vinto da l'ira a combatter s'avanza,
« E 'l primiero esser vuole ad assalire; — Dentro si caccia, e mostra tal possanza
« Ne l'urtar, nel parare, e nel ferire, — Che riman vincitor, facendo cose,
« Che fien per sempre illustri, e gloriose. — Tutti estinti gli hauria, ma nol permesse
« Empio destin, costui ch'alto ardir mostra, — Se 'n suo favor passar potuto havesse
« L'aspre montagne la fanteria nostra. — Assai periro in quelle nevi spesse
« Assaliti dal giel; fu colpa vostra — Invidi Fati, che troncando il corso
« Vitale a molti, impediste il soccorso. — Giunsero in questo tempo al Cavalchino
« Lettere di Sua Altezza, che lasciasse — L'avare Valli, poi ch'empio destino
« Il soccorso impedì, che non passasse. — Volendo del valor suo pellegrino,
« Servirsi il Duca, ove più bisognasse ».

cioè a *Issiglie*, ove il Toscano ricorda le prodezze di Lelio Brancatio.

---

(1) Lesdiguières aveva loro « permesso ed ingiunto » di stare armati per la conservazione del paese. Con patente del 25 marzo confermò al ministro Perron il godimento dei redditi del priorato di Mentoulles.

(2) Ferrero?

(3) L'alta valle del Chisone, da Meano a Pragelato, allora tutta valdese e delfinese.

Gravissime furono le conseguenze della caduta di Exilles, che traeva seco l'occupazione di Chiomonte, antico possesso delfinese. L'entrata in Piemonte rimaneva aperta ai Francesi per la valle della Dora, cosicchè il duca si vide costretto a stabilire a Susa un presidio fisso di mille uomini. Inoltre Lesdiguières, valendosi delle provviste e munizioni trovate nel forte e di quelle portategli dai valligiani, le adoprò subito per rifornire Cavour. Il 29 gennaio fece portare grano e farina (1) da Cesana a Mentoulles, donde furono spediti l'indomani, con una scorta di 150 corazzieri. Il S. Jeurs disimpegnò quell'incombenza con tanta rapidità e segretezza che il duca lo seppe troppo tardi (2); aveva disposto per sorprenderlo nel ritorno, ma S. Jeurs si ritirò per Angrogna a S. Germano, dove Lesdiguières l'aspettava. Il generale passò quindi in Provenza, dopo aver scritto a Baratier che difendesse Cavour sino alla fine d'aprile, quando l'avrebbe soccorso. Quel messaggio era recato da tre capitani, tra cui il prode de Langes-Montmirail d'Orange (3), la cui presenza ed assistenza doveva rincorare quel presidio.

La presa di Exilles ebbe pure qualche influenza sulle vicende religiose di quella regione. Lesdiguières ne affidò il comando al capitano d'Yze, con questa lusinghiera lettera (4):

« *François de Bone, seigneur de L'Esdiguières, capitaine de cent* « *hommes d'armes des ordonnances du Roy, conseiller en son Conseil* « *d'Estat, lieutenant général pour S. M. de là les monts* (5), *au sieur* « *d'Yze, salut. Il a pleu à Dieu (auquel nous rendons grâce de la béné-* « *diction, qu'Il étend de jour en jour sur les armées, que le Roy nous* « *a commises) permettre que nous ayons ces jours passés pris par force* « *et ôté d'entre les mains du duc de Savoie la place et château d'Exil-* « *les par lui usurpée et injustement détenue depuis deux ans, en* « *délivrant par ce moyen, de sa tyrannie et opression, les vallées de* « *Cézanne, Oulx et Bardonenche jusques au village de Chaumont, ancien* « *domaine dépendant du Dauphiné. Et d'autant qu'il est très néces-*

(1) Trecento quintali (Videl) o duecento somate (Cambiano).

(2) Secondo il Cambiano, la cavalleria ducale, che era tutta pronta, non si oppose al passaggio, una falsa spia avendo detto che giungeva Lesdiguières con tutti i suoi, onde il Porporato ebbe gli arresti a Torino.

(3) Nobile famiglia, che soffrì molto per la fede evangelica e perseverò in essa. (Haag, VI, 259).

(4) Pubblicata dal Miribel: « Souvenirs d'Exilles », p. 9.

(5) Ossia nei possessi cisalpini della Francia.

« saire de veiller à la conservation de ladite place d'Exilles, et des « dépendances d'icelle, à ce que, par surprise, intelligence ou siège, « il n'en mésadvienne au préjudice du service de S. M. et de ses sujets, « nous nous sommes résolus d'y établir une bonne et forte garnison « commandée par un personnage expérimenté, et duquel la fidélité et « affection au service du Roy nous soient cognues. Et ne pouvant faire « élection d'aucun, en qui nous ayons plus de fiance qu'en vous, nous « vous avons commis, ordonné et établi par ces présentes, sous le bon « plaisir du Roy... pour commander en ladite place du château d'Exil- « les, vallées de Cézanne, Oulx, Bardonenche et autres lieux qui ont « accoutumé d'en dépendre, avec la garnison d'une compagnie de deux « cents soldats à pied, que vous lèverez le plus promptement qu'il sera « possible, et des plus aguerris qu'ils se pourront trouver, dont nous « vous avons donné la charge pour jouir par vous sous l'authorité du « Roy et la nôtre dudit commandement et charge de gens de pied, aux « honneurs, prééminences deûs et accoutumés à ceux qui ont ci-devant « commandé en ladite place...

« Donné à Exilles sous le scel de nos armes le 23.me jour de janvier « 1595.

« DESDIGUIÈRES ».

« Par mondit SeigneurBelluion ».

Giovan Antonio d'Ancelle, figlio di Giovanni d'Yze o D'Ize e di Giovanna d'Orcières de Ventavon, apparteneva ad una nobile famiglia originaria della Contea di Nizza, passata quindi a Marsiglia, e che aveva aderito alla Riforma. Lesdiguières, apprezzando le sue qualità militari ed amministrative, avevagli affidato il comando delle sue guardie.

Egli aveva già in altre occasioni governato Exilles, almeno dal '76 all'80, epoca in cui la Casette se n'era impadronito (1). In dicembre '93 aveva sposato ad Embrun damigella Benedetta du Bout, vedova del capitano Francesco Ysnel, da cui ebbe Francesco, che fu più tardi consigliere al Parlamento di Grenoble (2). Vedemmo il D'Yze segnalarsi all'assedio di Bricherasio.

---

(1) Cf. « Storia della Riforma », p. 350, 367.

(2) Secondo Haag, IX, 553, la moglie del D'Ize era Marie de Rivière. Ebbe poi da Elena Bordel, di Chiomonte, sua cameriera, Alessandro, cui legò per testamento, nel 1612, 3000 lire, incaricando Francesco di avviarlo agli studî. Alessandro divenne un pastore dotto ed illustre ed uno scrittore arguto.

Ad Exilles ebbe per luogotenente suo fratello minore Pietro (1).

Con un altro mandato dello stesso giorno, Lesdiguières ingiungeva al D'Yze di restaurare le fortificazioni fino al costo di ottomila scudi, secondo i piani dell'ingegnere Bonafous (2).

Una terza lettera di quel giorno, dal campo d'Exilles, assegnavagli, per indennizzarlo dei danni sofferti in quella campagna, i redditi che il priore di Susa soleva ricavare dalla Cappella, sopra Exilles.

Il priore di Mentoulles, Simone Roude (3), dice che « *si tost que le* « *Chasteau d'Essilles fut repris sur le Duc de Savoie en* 1595 *par Les-* « *diguières, le Gouvernement en fut donné à un Capitaine de la Reli-* « *gion Prétendue Réformée, ce qui a continué jusque environ* 1630 ; « *ce Gouverneur fit venir des Ministres estrangers au Chasteau, sous* « *prétexte de prêcher à sa garnison. Et à la suite ces Ministres, ap-* « *puyez du Gouverneur et Soldats armez, prêchèrent dans les Paroisses* « *voisines, quoique l'exercice de la R. P. R. y eut esté inconnu avant* « *l'Edit de Nantes, ce qui a donné lieu aux Establissements de Saleber-* « *trand, Chaumont et Fenils* ». Con quest'ultima affermazione, il Roude mente scientemente. Nativo della valle, non poteva ignorare i fatti che ho ricordati nel mio primo volume: i numerosi supplizî di Valdesi, sin dal Medio Evo, in tutti i comuni della regione, segnatamente ad Exilles, Oulx e Bardonecchia, il risveglio religioso del 1561, la cessazione temporanea del culto cattolico a Oulx. Già nel '76 il D'Ize aveva dovuto proteggere la libertà di coscienza contro il curato di Chiomonte, che pretendeva vietare al ministro di predicare ivi. Quel ministro, Tommaso Anastase, punto straniero, anzi nativo del Sauze di Oulx, è probabilmente quello che aggiunse al suo vasto ministero quello di cappellano del presidio d'Exilles. I riformati di Fenils ottennero forse allora, per concessione di Lesdiguières, di celebrare il loro culto nella cappella di S. Antonio, di cui li si trova in possesso nel 1600 (4). Ad ogni modo, la presenza di un governatore riformato valse a proteggere le minoranze protestanti della valle contro l'intolleranza del clero, mentre non c'era pericolo che abusasse in favore della sua reli-

---

(1) Sposò nel 1597 Barbara d'Arènes, da cui ebbe quattro figli : tre morirono in guerra ; Alessandro, capitano nel reggimento di Lesdiguières, sposò una figlia del celebre barone Des Adrets. (Haag, ibid.).

(2) Una famiglia di quel nome, nativa di Castres, ha dato alla Riforma parecchi personaggi notevoli (Haag).

(3) Avertissement... pour les affaires de la Religion en Val Pragela. 1680. 40 p. in 4o.

(4) Peracca.

gione, poichè rappresentava Lesdiguières, che si era sempre mostrato tollerante, anche in Piemonte. Del resto l'abiura di Enrico IV tratteneva i suoi funzionari da ogni eccesso in quel senso.

Peraltro, il D'Ize era membro attivo della sua chiesa: *d'Ize gouverneur d'Exilles* figura infatti come deputato nell'assemblea degli Ugonotti del Delfinato, raccolta ad Aspres l'11 settembre '96.

Benchè avesse perduto Bricherasio, Lesdiguières rimaneva minaccioso pel Piemonte ove, oltre alla recente conquista, teneva ancora Cavour e Mirabocco. D'altronde seguitava ad insidiare Pinerolo, approfittando della negligenza del governatore, che lasciava che i cittadini si facessero sostituire nei loro turni di guardia alle mura, al punto che i corpi di guardia erano per un terzo costituiti da forestieri. Essendo nato qualche sospetto, le verifiche fecero costatare che gran parte di quei sostituti erano delle valli di Perosa e San Martino, o addirittura sudditi francesi delle valli di Pragelato e d'Oulx, nonchè della transalpina Val Luisa. Il colonnello Porporato pubblicò allora un bando per il quale tutti i nativi di dette valli, sia quelli che, sparsi a lavorare nel Piemonte, eransi ricoverati a Pinerolo dopo lo scoppio delle ostilità, sia anche quelli che vi erano già stabiliti da tempo, dovessero sgombrarne fra tre giorni, recandosi nella pianura per essere a disposizione dell'autorità se si scoprisse alcunchè a loro carico. Buona parte obbedirono; ma un cittadino seguitò a tenere al suo servizio due fratelli, che rimasero nascosti nei suoi vigneti, finchè la cosa venne all'orecchio del Porporato. In una lettera alla duchessa, in data del 22 gennaio, egli narra di aver arrestato quei due servi, che erano nativi di Castel del Bosco, nella valle di Pragelato, dove il più furbo dei due, che già faceva da sostituto, recavasi ogni settimana facendo la spia; s'era perfino vantato, nei corpi di guardia, di conoscere tre punti della città dai quali Lesdiguières potrebbe facilmente penetrare. La scoperta riuscì anche più grave quando si seppe che il loro padrone era già stato sospettato di connivenza col generale delfinengo quando, per poco, sorprendeva Pinerolo nella sua prima calata.

Non si sa come andò a finire l'episodio rivelato da quella lettera, dalla quale appare pure che Lesdiguières evitava di imporre carichi alle Valli che sperava ancora di conservare, e, sotto pretesto di dover pagare le truppe stanziate di qua dall'Alpi, aveva mandato un certo *Ercardo* ad esigere contribuzioni ad Angrogna, Bobbio, Villar, Torre, Luserna e Bibiana; non aveva però potuto ricavar nulla. Il Porpo-

rato, informatone da un Angrognino appena tornato da Oulx, fece far divieto ai valligiani di contribuire nulla e ordinò al capitano di Luserna di vedere se si potesse *atrapare* quell'agente nemico (1).

Benchè, dopo la palinodia del re di Francia, non si potesse più chiamare guerra di religione (2) la lotta impegnata contro ad esso da Spagna e Savoia, il duca si valse dei fatti suesposti per agitare agli occhi del papa lo spauracchio dell'eresia, onde ottenere che bandisse la crociata per riavere Exilles, ossia che gli concedesse d'imporre al clero una contribuzione straordinaria sui redditi delle decime. In quel senso scriveva, il 6 febbraio, il nunzio papale a Torino. Clemente VIII, che era in trattative col re di Francia, rispose il 18 al duca non poterlo fare per quelle ragioni stesse di carità che l'inducevano ad amarlo come figliuolo, reputando che sarebbe piuttosto a danno che ad utile suo. Forse presentendo quella risposta, Carlo Emanuele aveva iniziato maneggi segreti (3) col Lesdiguières, il cui agente, Carlo da Chieri, stava celato in casa d'un aiutante di camera di S. A. e conferiva con lui all'alba, perchè la cosa rimanesse occulta alla duchessa, ardente Spagnuola. Andò fino ad offrire suo fratellastro Amedeo per isposo di Maddalena di Bonne, figlia di Lesdiguières, matrimonio ambito allora, fra altri, dal maresciallo di Biron, dal duca di Bouillon, dal la Trémouille. Il fiero delfinengo la diede invece a Carlo di Créquy, rispondendo all'oratore ducale: «*Dite a S. A. che più di Savoia mi piace il Piemonte, dove ci rivedremo presto*» (4).

Pertanto, giunta la primavera, la guerra rinacque. Filippo II avevala dichiarata il 17 gennaio, ma solo al principio di marzo i suoi soldati passarono in Francia, disertando orrendamente le regioni percorse. Seicento Spagnuoli erano rimasti in Piemonte. Il duca raccolse 2000 uomini di milizia, raggiungendo così la cifra di 7000 soldati, coi quali era deciso a ritogliere Cavour. Mentre Lesdiguières era trattenuto in Provenza da gravissime difficoltà, il principe sabaudo cominciò, alla metà di marzo, a bloccare la rocca di Cavour, i cui difensori, consumati i viveri avuti nel gennaio, furono ridotti a cibarsi di ca-

(1) Quella lettera è pubblicata e commentata dal Pascal nel « Bulletin de la Soc. d'Hist. Vaud. », N. 34, p. 73.

(2) Enrico IV aveva di fresco espulso i gesuiti e cappuccini, ma per causa dell'attentato di Châtel, non per alcun motivo religioso.

(3) Benchè non ignoti all'ambasciatore veneziano ed al nunzio, che ne scrivono sin dal 13 febbraio.

(4) Raulich, II, 355 ss.

valli, cani e topi. Baratier mandò a dire al suo generale che la candela bruciava, ed il candeliere pure. Lesdiguières, partito in fretta dalla Provenza il 12 aprile, per Lourmarin, Embrun, Briançon e Cesana, giunse, dopo undici giorni di marcia, alla Souchère di Pragelato con 1800 fanti e 700 corazzieri (1). Il duca gli mandò incontro Emanuele di Luserna per offrirgli una tregua, pur di avere Cavour, o per danaro, o in cambio di Morestel, in Delfinato (2) ; Lesdiguières voleva invece Berre in Provenza. Ma le trattative furono rotte, quando il duca fu informato delle condizioni disperate degli assediati e delle poche forze del Delfinengo. Lesdiguières, passato da Perosa a Frossasco, s'era impadronito di quel borgo murato ed era giunto davanti a Cavour il 30 aprile. Potè bensì far parata di 1200 cavalieri pari ai Sabaudi, ma non ebbe che 2000 fanti da opporre ai 5000 del duca. Perciò, dopo qualche scaramuccia, in cui perdette il generale della sua cavalleria, Giacomo Du Bois, signore di S. Vincent, lasciato alla testa d'un'imboscata, si ritirò a Garzigliana (3).

Si spinse di nuovo contro gli assedianti la sera del 1° maggio, ma fu respinto, senza che il duca permettesse l'inseguimento, per non rompere il blocco ; cosicchè, mandato Hébert a discutere i patti, l'indomani Baratier fu costretto ad arrendersi, avendo intieramente esaurito viveri e munizioni. I suoi 200 uomini uscirono cogli onori di guerra e raggiunsero Lesdiguières. I valligiani che aveva fra i suoi, scossi da quella perdita, volevano abbandonarlo ; perciò saccheggiati Buriasco, Piossasco e Cumiana (4), alla mezzanotte dal 5 al 6, s'avviò segretamente per l'Infernetto verso il Delfinato, non senza dover forzare il Passo della Perosa, avendo Auriac all'avanguardia e Verdun alla retroguardia, con la perdita di parecchi morti e prigionieri. Dalla Perosa, si recò in quattro giorni ad Embrun per la via di prima.

Il 3 aprile, mentre ferveva l'assedio di Cavour, una compagnia di 100 soldati del presidio di Susa, col capitano Orso, avea tentato una razzia od una sorpresa verso Exilles, ma, imbattutasi a Beaumes, presso Chiomonte, in Pietro d'Ize, fu tagliata a pezzi, colla morte del capitano e di gran parte dei soldati.

---

(1) Toscano gliene attribuisce il doppio.

(2) Le Istruzioni del duca al Luserna sono del 5 aprile.

(3) Videl menziona fra i prodi, che si segnalarono in quell'occasione, Ventavon, Vallouse, S. Bonnet, Poet, e, segnatamente, Mouchan e Créquy, genero di Lesdiguières.

(4) Cambiano, 266.

A sua volta, Lesdiguières spinse talora le sue ricognizioni fino a Susa (1).

La sua ritirata lasciò aperte al duca le valli del Pinerolese, i cui abitanti si affrettarono a riconoscerne la sovranità. L'indomani della resa di Cavour, dice il Toscano:

« Le valli Calviniste, che sovente — L'armi pigliate havean con molto oltraggio
« Contra S. A., e a la nemica gente — Donato sempre libero passaggio,
« Vennero a sottomettersi umilmente — Al buon voler del gran Principe saggio,
« Perdon chiedendo degli errori espressi, — Forzatamente contra lui commessi.
« Poi lo pregâr, che del tutto volesse — Di soggettion levarle empia, e severa;
« Il che sarebbe, quando si togliesse — Mirabocco di mano a la Dighiera;
« La quale impresa con lor forze stesse — Offerisconsi a far di tal maniera,
« Che 'n breve harebbon l'inimico, e 'l forte — Al dispetto espugnato de la sorte;
« Con patto che lor desse un solamente — Capitan di condotta esperto, il quale
« A quella comandasse incauta gente — Come capo di tutti principale.
« A tal richiesta volentier consente — Il Principe magnanimo e reale;
« E 'l capitan le dà Braida, che 'n quella — Contesa acquistò poi fama più bella.
« Ed offerisce lor S. A. ancora — Arme, e soldati quanto bisognasse
« Per discacciar quindi il nemico fuora — Quando la forza lor pur non bastasse,
« Benchè presaga, che difficil fora, — Senz'altro aiuto, che mai si pigliasse
« Quel Forte eretto sopra un'alto sasso, — Che chiude, ed apre ai viandanti il passo.
« Dicon di novo, soli esser bastanti, — A tale impresa gli huomini de le valli,
« E che si leveran tosto davanti — A gli occhi loro i foribondi Galli;
« E ringratiando poi de i favor tanti, — E del perdono de' passati falli
« Il Difensor d'Italia, e della chiesa, — Prendon licentia, e accingonsi a l'Impresa ».

Quello che il Toscano dice delle Valli Calviniste non concerne che la parte alta di esse, poichè vedemmo gli altri comuni fare la loro sottomissione tosto dopo la presa di Bricherasio. Tuttavia Lesdiguières avea continuato ad essere in qualche modo padrone della valle del Pellice. Infatti, s'è visto che nel documento del gennaio '96, riflettente la lite tra Luserna e S. Giovanni per la ripartizione delle spese della guerra, è detto che « *L'Adighera da Novembre* 1593 *a Maggio* 1595 *ha sempre tenuto nelle sue forze la villa di S. Giovanni* » (2).

Avevano i valligiani le loro buone ragioni per non volere truppe ducali nella valle, sapendo i veri intenti di Sua Altezza, che, il 19 giugno '95, scriveva al papa che, se gli si mandavano i mezzi di mantenere 3000 uomini per tre mesi, s'incaricava « *di purgar le Valli dagli eretici che le infestavano da più di ducent'anni* », obbligandoli

(1) Miribel: « Souvenirs d'Exilles », 11.
(2) Arch. Comun. di Luserna.

tutti ad abiurare o ad esulare, e mandando a S. Santità tutti i pastori (1). Ma non ottenne nulla (2).

Ributtato da Exilles, e d'altra parte stanco della boria e della malafede di Spagna, Carlo Emanuele occupò la fine di giugno e tutto luglio in segrete trattative colla Francia, laboriose però, a cagione delle grandi pretese di entrambi. Nel frattempo, i Francesi non trascuravano di afforzarsi nelle terre occupate in Bressa ed in Savoia, mentre Carlo Emanuele affrettavasi ad assediare Mirabocco. Quel forte, costrutto da Castrocaro più per sorvegliare le mosse dei Valdesi che quelle dei Francesi, chiude bensì la via solita del Colle della Croce, ma è dominato da chi s'inoltri sul sentiero che collega gli alpaggi del Pra, del Pis Ubert e di Crosenna.

Gli abitanti di Bobbio, ultimo comune della valle, erano stati tenuti in freno dal presidio di Cavour, ritiratosi per quella via.

Ora non solo giurarono obbedienza , ma, uniti agli altri valligiani, si adoprarono per costringere il forte ad arrendersi. Lo bloccarono, occupando tutti i passi, e presero a rotolare enormi sassi dall'alto della parete di Buffafol, danneggiando gravemente la parte alta del forte. Però i prodi difensori rifiutavano di sgombrarlo. Onde, per affrettare la resa prima di firmare la tregua, ai primi di luglio, dietro consiglio dell'ingegnere Ascanio Vitozzi, il duca vi avviò tre cannoni, che furono portati a braccia dai Valdesi, e vi si recò in persona con nuove truppe affine di accrescere l'ardore degli assedianti.

Lesdiguières, che alla fine di giugno aveva dovuto recarsi ad un convegno col re, avea mandato in soccorso ai suoi l'Auriac, con 50 cavalieri e 300 archibugieri, recanti viveri e munizioni. Essi poterono bensì ritardare, ma non impedire la resa dell'eroico presidio, annidato in una regione disabitata, priva di ogni comodità. Gli assedianti, oltre ai Valdesi, erano mille fanti capitanati dal colonnello Ponte, governatore di Pinerolo. Quando i cannoni furono giunti a Villanova, i Francesi, senza aspettarne gli effetti, che prevedevano disastrosi sulle loro mura non costrutte per resistervi, s'arresero il 6 luglio; erano comandati dal capitano Hébert.

---

(1) Nunz. Savoia, vol. 32, p. 69, cit. in « Bull. Prot. Franç. », An. 1918, p. 148.

(2) Notiamo di passata che in quell'anno fu impiccato ed arso a Roma, al ponte S. Angelo, « Giovanni Angelo De Magistri », piemontese (Archivio di S. Giovanni Decollato).

Così narra il Toscano l'assedio di Mirabocco, facendo seguito ai versi citati più sopra:

« Ritornati alle Valli, immantinente — Fanno serrar de la Montagna i passi,
« Perchè non entri monition, nè gente — Nel Forte, che gli tiene humili, e bassi;
« Ma 'l Signor d'Oriaco, che già sente — Il gran rumor che nelle Valli fassi,
« Nella val di Chiras si trasferisce — E quivi le sue forze insieme unisce ».

Saputa questa mossa, il duca manda il Vitozzi a riconoscere il forte, mentre si dispone a recarvisi egli stesso.

« Là giunto il capitano Ascanio altiero — Trova che quelle genti ancor non hanno
« Fatto opra alcuna, e che non è mestiero — Quello da lor, che guerreggiar non sanno;
« Il male ordine vede, e che pensiero — Poco alcuni di lor di ciò si danno,
« E chiar conosce, che sarà gran sorte, — Che quel loco ispugnar possin sì forte;
« Anzi, che di riceverne più presto — Danno, portan pericolo evidente;
« E ch'avertischin molto bene a questo — Dice lor l'Ingegner scaltro, e prudente,
« Perch'a scacciar quindi il nemico infesto — L'artiglieria bisogna, e assai più gente;
« E s'offerisce con poche persone — Di condurre in tre dì lasù il cannone.
« Il simil disse anco al Governatore — Del forte l'accortissimo Architetto,
« Qualmente havrebbe, ed in brevissim'hore — Condottovi il cannone al suo dispetto
« E riportato del Castel l'honore — Ben ch'erto fosse, spaventoso e stretto
« Il sentier per quei monti tanto alpestri — Habitation sol d'Animai silvestri.
« Beffandosi di ciò costui rispose — Che tutto il mondo insieme non poria
« Per quelle piaggie sì precipitose — Giamai far gir lasù l'Artiglieria,
« E ch'a trattar di così fatte cose, — Ch'hanno de l'impossibile, è pazzia,
« Sempre affermò con parlare altiero, — Ch'indi scacciarlo, vano era il pensiero.
« Soggiunse l'Ingegner: Non mancheranno — Modi, e vie facilissime a levarti
« De l'alta Torre tolta con inganno — Al mio signor, che qui verrà a trovarti;
« Dunque avertisci, e pensa bene al danno, — Che ti può intervenir se non ti parti;
« E credi a me, che gran briga t'ha dato — Chi per Governator qui t'ha mandato.
« Ritornato che fu poi da S. Altezza — Le narrò 'l capitan cosa per cosa,
« La positura di quella fortezza, — E che vedea l'Impresa assai dubbiosa:
« Il poco ordine espone, e men fermezza — Di quella gente poco bellicosa,
« E le propone il mal, che 'n nostro danno — Uscir ne può se così a bada stanno.
« Havendo il Duca apien la cosa intesa, — Manda al colonel Ponte ordine espresso,
« Che vada a far quella importante impresa — Con quei soldati, ch'ei si trova appresso:
« Il Cavalier c'ha di valor accesa — L'alma, in cui porta il suo signore impresso,
« Col Colonel Tafin s'unisce insieme — Per fare a Mirabocco opre supreme.
« Mentre che l'un e l'altro colonnello — Giusto Tafino, e 'l generoso Ponte,
« S'affrettan per andar con gran drappello — Di guerrier forti a soggiogar quel monte;
« Giunge Oriaco e presidia il castello — Con grosse squadre a la battaglia pronte,
« Fuggir facendo quei c'havean serrato — Il colle intorno, ov'è il castel fondato.
« Poi c'hebbe Oriaco monitioni, e gente — Nel detto loco entrar fatto a bastanza,
« Et al Governator quivi presente, — Lasciata ferma, e secura speranza,
« Che di novo, occorrendo, immantinente — L'hauria soccorso con maggior possanza,
« Ritornò nella valle onde partito — Erasi già tutto arrogante e ardito.
« Con tutta il Ponte la sua schiera eletta — Unito col Camotto, e col Tafino,
« E coi soldati di Barzellonetta, — Verso le Valli seguita il camino;
« E acciò che s'habbia a far maggior vendetta — E liberar d'Italia il bel Giardino,
« Seco è 'l Vitozzi col cannon, che vuole — Quella espugnar precipitosa Mole.

« Giunto il cannone al piè della salita — De l'Alpe, per le vie più dritte, e corte,
« Giugne S. A., nè stima la vita, — La quale espone in arbitrio di sorte,
« Ed in persona coraggiosa, e ardita — A riconoscer va le strade, e 'l forte,
« E con speranza di fiaccar le corna — A la fortuna, lieto abasso torna.
« Per meglio il Duca assecurar la cosa — Aprossimar fa la cavalleria
« Tutta alla bocca della Valle ombrosa — Con buona parte della fanteria ;
« E acciò ch'a basso la gente franciosa — Non venga ad impedir l'artiglieria,
« Gli Svizzeri avanzar fa un pezzo inanti, — Ed egli al monte va cogli altri Fanti.
« Stupendissima cosa era per certo — A vedere il cannon lasù tirare
« Per calle angusto, faticoso ed erto, — U' sol vestigi d'animali appare ;
« Così tirato per l'aspro deserto — Con molta industria da quell'Alme chiare
« Giunse a Villa Novetta che confina — Col castel, che minaccia aspra ruina.
« Vedendo il Castellan l'artiglieria — Già pronta per mandar tutto 'n fracasso,
« Non ha più tanto ardor come solia, — Anzi tutto diviene humile, e basso ;
« E sa ch'ad aspettar la batteria — Senza dubbio sarà di vita casso ;
« S'arrende a patti, e fa quindi partita — Con l'armi, con la roba e con la vita.
« In governo fu dato il forte Ostello, — Poichè 'l nemico ne fu spinto fuora,
« Al capitan Giovan Battista, a quello — Che 'l gran sangue Ferreri illustra e honora
« E 'n tutte le fattion, di ch'io favello, — Ha seguitato il suo Principe ogn'hora ».

Il Toscano chiude il suo racconto col cantare l'apparizione della Madonna a Mondovì, che convertì molti Helvetici dai loro errori e dopo la quale i Francesi non tornarono più in Piemonte, ma si sfogarono sulla Savoia.

Infatti, la gioia della presa di Mirabocco fu funestata dalla perdita di alcune piazze in Savoia, mentre la parte del Borbone andava del continuo acquistando nuovi aderenti ed il papa stesso sembrava disposto a riconoscerlo. Invece, il re di Spagna era rovinato di salute e l'erede presuntivo del trono, geloso delle pretese del duca suo cognato, accennava ad una politica a lui ostile. Ond'è che Carlo Emanuele, aspettando di poter fare la sua pace con Enrico IV, firmò a mezzo agosto una tregua, che doveva durare fino all'ottobre.

Mentre quetano le armi dopo sette anni di guerra, vediamo quali fatti di carattere religioso accadessero in Piemonte.

Nel scendere vittorioso da Mirabocco, lungo tutta la valle di Luserna, il duca mantenne una stretta disciplina fra le sue soldatesche e impedì che fosse usato alcun sopruso nè violenza. Al suo passaggio sulla piazza del Villar, i principali personaggi valdesi della valle gli si presentarono per promettergli obbedienza e chiedergli di mantenere nella sua protezione tutti i loro correligionari delle Valli. Circondato dalla sua corte e dai suoi ufficiali, rispose loro :

« *Siatemi fedeli e vi sarò buon Principe, anzi buon Padre, e riguardo alla vostra libertà di coscienza, non vi voglio innovare cosa*

alcuna contro le libertà nelle quali siete vissuti finora, e se alcuno intraprende di turbarvele, venite da me e vi provvederò».

Belle parole, ma che il duca dimenticò ben presto, o ad ogni modo subordinò ai suggerimenti dei fanatici che lo circondavano.

Quei di Luserna vollero farsi belli d'una fedeltà incorrotta al duca, benchè i feudatari, di cui il loro borgo andava superbo, fossero stati a capo della sottomissione al Lesdiguières. Il 4 novembre redassero questa supplica al duca:

«*Il povero e misero borgo di Lucerna, cattolico e fedelissimo di V. A. S., da nemici e amici della soldatesca, per logiamenti, contribuzioni, sacheggiamenti, e simili eccessi notorii, è stato tanto maltrattato, che il luogo resta per la maggior parte inhabitato, gli uomini spaventati, e nè più si trova forma di tener consiglio, nè dar ordine a cosa alcuna, e li luoghi della valle, conoscendo la povertà, si vogliono separare ora che ha sopportato il carico in parte per loro, e non più riconoscerlo come prima massime quelli di S. Giovanni... oltre che la maggior parte de beni sono incolti nè hanno il modo di coltivarli*».

La supplica si chiude colla domanda di esenzione dalle tasse.

Altro documento della stessa fonte (1) è questa minuziosa «*Relazione a S. A. dello Stato in cui era Luserna* 1592-94» che ci fa conoscere vividamente i travagli sofferti in quegli anni sciagurati.

«*Del finagio di Luserna i sette ottavi son dall'altro canto del Pellice* (2) *et ha preso nome San Giovanni, in qual parte i lavoratori e massari son tutti della nuova religione; detta Luserna sotto nome di Comunità ha affranchito suo finaggio dalli Magnifici Signori, fatto compra de' molini, beni di confrateria, Palazzo di Comunità qual è in Luserna, ottenuto franchisie e concessioni di fere e mercati ecc. nè si trova forma di Villa altrove. Ivi mercati, fere, consigli, le abitazioni del podestà e tribunale, il pubblico campanile, orologio, campane della comunità, arme di S. A., dei Signori e della comunità, Piazza, Ala publica. Vi sono registrati tutti i beni del finaggio.*

«*Molte volte sono venuti li nemici e gli amici, del* 1592, *occupate Luserna e Valle e fatto un forte nel monte presso detta Villa dominandola. Han così tenuta essa Villa per mesi nove con spese grandissime e carichi enormi.*

(1) Arch. comun. di Luserna.

(2) Il territorio dal Ponte Vecchio a Seccanezze apparteneva ancora a Bibiana.

« *Del* 1593 *S. A. ha tuolto detto forte e scacciatone i nemici. Eran costretti li d'essa Villa a contribuire a' nemici tenenti Bricherasio, sotto pena di saccheggio e prigione, come gl'è occorso, e sopportare carighi per granaglie, per il forte e per gli alloggiamenti delle compagnie di S. A. — S. A. ha tolto d.o forte nel Luglio et ha seguito una tregua per sei mesi, prolungata per altri sei, onde la comunità fece consiglio, per imponer taglie. Gli del finaggio han supplicato detti nemici et ottenuto di non esser tenuti di venir in consiglio e di poter far comunità da loro, fra altre cause allegando che, alla venuta dell'armata di S. A. a Luserna, gli uomini d'essa han fuggito con luoro famiglie ne monti et esser stati sudditi al servizio d'essi nemici, et hanno di tale supplica mandato copia ad essi di Luserna, che non han accettato, anzi ottenuto da S. A. verbal provvisione che S. A. provvederebbe. Non hanno essi del finaggio più voluto venir in consiglio, solo intervenienti ad una taglia fatta durante la tregua a contemplazione de carighi del nemico. Anzi han imposto taglie tra loro e su tutti li tenementari d'esso finaggio e comandato a quei di Luserna di pagare, che non han ubbidito.*

« *Ora che i nemici son scacciati, s'è imposta taglia. Ma S. Giovanni ha ottenuto obrepitamente dal Senato inhibizione al Commissario della taglia.*

« *La Villa, alla venuta dell'inimico, conteneva presso di* 200 *fuochi e capi di casa, oltra gli abitatori del finaggio, maggior parte dotati di virtù e d'arti. Ivi era solito star Medico, Maestro di scuola e qualche volta teologi.*

« *Per detta venuta son venuti a morte li due terzi, tra quali un teologo di S. Domenico del Convento del Bosco, due Dottori di Leggi e cinque Nodari, tre speciari, due caligari ecc., talmente che son restati pochi uomini, con assai donne vidue e figliuoli orfani.*

« *Essa Villa vive d'arti e guadagni col mercato, giunti alquanti pochi redditi di beni stabili ora usurpati nel finaggio, le arti son cessate...*

« *Essa Villa ha sempre vissuto cattolicamente, resistito alle insidie e tentativi de' nemici e s'è fatta per ciò molto odiosa. Sicchè oltre li nemici forastieri han corso contra di quella predando uomini, con dar la morte ad alcuni bestiami. Ed hanno pur li vicini rotto gli usci della Chiesa e Campanile, levate le corde alle campane ecc. Dopo preso i Castelli, son rimaste compagnie nel Castello, e nella Villa nessuna camera è rimasta vuota.*

« *E prima d'essa venuta eravi stata la caristia, onde si fu pressochè in agonia per il grande travaglio, che fu nell'istante del mese di giugno del* 1593 *e Dio sa quanti morirono!*

« *Finita la tregua, li nemici residenti in Bricherasio hanno fatta grande persecuzione imponendo carighi eccessivi sotto pena d'incendio et altre, di che si è dato avviso a S. A.*

« *Non si è possuto nè voluto ubbidire, onde furon fatti fuggitivi e per disgrazia cascati alcuni in mani de nemici e prigionia, convenne impermudar danari et impegnarsi. Liberati li prigionieri, è gionto altro Governatore, con eccessive domande e minacce atrocissime, con destrezza si è allongato del* 1594. *In quel tempo in essa Villa non abitavano che donne, e gli uomini eran fuggitivi, e li vicini d'un medesimo luocho e finaggio, per la maggior parte, anzichè dar aiuto, procedevano a rovescio. Nel medesimo tempo i soldati del castello con pretesti toglievano pane e viveri alla gente della Villa. Per raccorso a S. A. s'è ottenuto che le terre della valle concorressero alle spese del castello, cf. la lettera della SS. Infanta, ma renitenti non hanno obbedito.*

« *S. A. è ritornata circa il Maggio* 1594 *con l'armata a Bibiana, con alcune compagnie spagnuole è giunto in essa Luserna,* etiam *de cavalli per qualche giorno con grande difficoltà spesate, et ha contribuito per suo potere all'armata et al campo.*

« *S. A. ha mandato sua armata attorno Cavorre et in persona propria assediato, e sebben soccorso da' nemici fu preso. S. A. ha poi con suo commodo preso il castello, però fatto grazia alli occupatori.*

« *Li nemici occupavano ancora un forte di tre torri detto Mirabocco. Del mese di Luglio hanno preso. S. A. ha fatto montar l'artiglieria e batter dette torri; pur fatto grazia a' nemici. Nel passar quell'artiglieria coll'armata fecero passaggio in Luserna dieci compagnie per cinque giorni. Essendo rimaste non più di* 20 *casate in Luserna, eran cariche d'una compagnia caduna. E per cinque settimane procedenti per loro grande supplicio presso che di morte, furono alloggiate tre compagnie di cavalleria Borgognoni con tutta licenza di mal fare, cavando ferri dagli usci, porte, muraglie, rompendo case, battendo persone, e maltrattando femine e fanciulli... non osando alcun vicino ormai venirvi, cavando ovunque per trovar dinari, e grazia fu d'alcuno esser absente. S. A. ha inhibito li disordini, però non è stato osservato, e ha concesso parecchie Ville contribuenti, ma lon-*

tane e di difficile convenzione e che han raccorso e conseguito in parte».

La lite tra Luserna e S. Giovanni fu finalmente chiusa con questa sentenza sovrana del 10 maggio 1596:

«*Carlo Emanuele... ...Pronuntiamo non esser luogo alla separatione del borgo di Santo Gioanni dal luogo di Luserna, e dover per li carighi occorsi tanto nel tempo della guerra e tregua che dappoi concorrer gl'uni e gl'altri per quello havranno supportato*».

«Carlo Emanuele».

Quella causa costò a Luserna 19 scudi d'oro, dovuti al Tesoriere di Stato (1).

La posizione dei Valdesi sudditi ducali rimase alquanto scossa dal fatto che, da quel tempo, i fratelli loro, sudditi delfinesi, cessarono a poco a poco di far parte del loro comune organamento sinodale, sia per gl'impedimenti posti dal duca di Savoia, sia per entrare nella Chiesa riformata di Francia, che si sperava sarebbe presto ufficialmente riconosciuta da Enrico IV. Si vedono pertanto, in una adunanza avuta a Grenoble il 21 giugno, le chiese di Val Chisone figurare tra quelle di primo rango, superiori alla stessa Grenoble, e richieste di fornire 15 scudi per le spese dei deputati del Delfinato al prossimo sinodo nazionale (2).

Appunto in quei giorni, il 5 luglio, due Valchisonesi, evidentemente cattolici, Giovanni Papon ed Antonio Chappuis, patteggiavano di sottomettersi a S. A., che forse s'illuse di potere con ciò por piede in quella valle (3).

Il duca non tentò di nuocere ai Valdesi finchè ebbe guerra aperta, temendo forse di spingerli a riaccostarsi a Lesdiguières. In agosto, durante la tregua, attese a rovinare affatto i forti di Bricherasio e Miradolo, perchè i Francesi non potessero più venire ad annidarvisi (4). Frattanto proseguivano le trattative di pace con Enrico IV, agevolate dall'assoluzione dall'eresia che quel re ottenne dal papa, il 17 settembre. Il 6 novembre si concluse a Bourgoin che il Marchesato di Saluzzo rimarrebbe a Carlo Emanuele, il quale, in cambio,

(1) Archivio di Luserna, vol. 71.
(2) «Bull. de la Soc. d'Hist. Vaud.», N. 20, p. 110.
(3) Arch. di Stato, mazzo XIX, 18, citato da Muston nei suoi MSS.
(4) Non furono mai più rifatti e pochi ruderi ne segnano il sito.

cederebbe alla Francia la valle di Barcellonetta e due città di Bressa, e pagherebbe 100.000 scudi. Le piazze occupate dai Sabaudi in Provenza, e dai Francesi in Bressa, si restituirebbero ai loro sovrani legittimi.

Ma, mentre si dovevano scambiare le firme dei principi, la Francia avanzò pretese su Centallo e Casteldelfino (1), come antiche dipendenze, quello della Provenza, questo del Delfinato, reclamando inoltre che il duca prestasse omaggio al re pel Marchesato. Cosiochè le cose tirarono in lungo ancora per tre anni prima di venire ad una pace generale, e sei anni prima che fosse regolata la quistione del Saluzzese.

Però la tregua rimase in vigore, il che permise a Carlo Emanuele di provvedere agli affari interni del suo Stato (2) e di riprendere il disegno di espellere l'eresia dal Piemonte.

Si oppose ad un nuovo tentativo dell'Inquisizione d'introdursi nel ducato d'Aosta e d'imporre la sua autorità a quel vescovo, ma non era in causa nessun sospetto d'eresia; la vittima designata, chiusa in carcere e poi liberata, era nientemeno che il Signor De Pozzan, predicatore ordinario del vescovo e rettore delle scuole d'Aosta (3).

Il duca fece altresì fare un'inchiesta, nei suoi varî Stati, onde ovviare agli abusi di giurisdizione degl'invadenti Inquisitori, ma con risultati poco decisivi (4).

Maggiore severità usò nelle valli del Pinerolese, appoggiando, a danno dei Valdesi, tutte le rivendicazioni ed ingiuste pretese del clero romano e segnatamente dei frati missionari.

Fra Valeriano Berna, guardiano del convento dei cappuccini di Pinerolo, aveva cominciato, ai primi di febbraio del '95, a percorrere le valli di Perosa e S. Martino, costatando che rimanevano ben pochi cattolici e questi del tutto abbandonati dai preti ignoranti, e privati di funzioni religiose.

Secondo il Rorengo (5), « *dall'Abbatia di Pinerolo in su, non si celebrava più messa, nè vi habitava più Curato nè Religioso alcuno* ».

---

(1) Clemente VIII avrebbe ottenuto, sin dal 1595, da Enrico IV, lo stabilimento di una missione di gesuiti a Casteldelfino, secondo un « Factum pour les catholiques de Pragela », pubblicato verso il 1670 da un membro della missione di Fenestrelle.

(2) Ricordiamo l'investitura di parte dei castelli, luoghi e giurisdizioni di Luserna e mandamento, Bibiana, Miradolo e Roccapiatta, concessa ai fratelli G. Francesco e Gaspare Porporato, che eransi segnalati nelle ultime campagne di guerra.

(3) De Tillier: « Historique de la vallée d'Aoste ». Aoste, 1884. Pag. 149.

(4) Da quei documenti, conservati nell'Archivio di Stato, Inquisizione, N.rí 19-21, ho tolto parecchi estratti inseriti nel volume « Storia della Riforma in Piemonte ».

(5) « Memorie Historiche », pag. 134.

Rioccupò la chiesa di S. Maria Maddalena al Perrero e vi predicò la quaresima con un compagno, rifiutando di aderire ad un *simultaneum* proposto dai Valdesi per poter conservare l'uso di parte almeno dell'edificio.

Tornò a Pinerolo nell'ottobre, deciso a ricorrere alle autorità civili e religiose per restaurare il cattolicismo da tante rovine, e tosto interessò a quell'opera l'arcivescovo di Torino, Carlo Broglia, il vicario dell'Abate di Pinerolo, Rinaldo Ressano (1), il nunzio, Ottavio Acquaviva, arcivescovo di Bari, e Carlo Emanuele, insistendo presso quest'ultimo nel dire che la potestà spirituale inerme non bastava nell'assunta impresa.

Si fece pressione presso Clemente VIII per mezzo dell'ambasciatore sabaudo, del nunzio e del Ressano.

Vi aggiunsero le loro relazioni ed informazioni il Berna, il padre G. Battista Roseti, o Rossetti, già missionario in Val Luserna, e l'ex-ministro Andrea Laurenti, sempre tenuto in potere dei Gesuiti che l'avevano fatto rapire (2).

Il Berna interessava pure all'opera sua il generale dei cappuccini, Silvano da Monteleone, e l'inquisitore di Torino, P. Bartolomeo da Pralormo, che aveva in quel tempo processato ed assolto il proprio procuratore fiscale, Raffaele Soliero, da Nizza (3).

I feudatarî delle Valli vollero pure segnalare il loro zelo in quell'occasione; fra essi, il conte Carlo Manfredi, già ricordato a quel proposito nel 1584 e che aveva ottenuto dal papa considerevoli favori in rendite ecclesiastiche. Ebbe ora da lui una lettera (4), in data del 13 gennaio 1596, nella quale S.S. loda la pietà e lo zelo del conte, che brama darsi con ogni possa a richiamare alla luce della verità le anime, per inganno diabolico miseramente ingannate nella caligine dell'eresia; perciò ha assistito in ogni modo i missionarî gesuiti, spediti in Val Luserna, per ricondurne gli abitanti al tempo in cui « *valles illae florebant religionis vero cultu, et erant tamquam Paradisus Dei...* » (5).

---

(1) L'abate Tritonio viveva a Roma.

(2) Di lui dice il Rorengo, a pag. 139 : « con la captiuità della persona et la tribulatione della prigionia ottenne la libertà dello spirito ».

(3) « Miscell. di Storia Subalp. », I, 15.

(4) Pubblicata dal Rivoire in « Bull. Soc. Hist. Vaud. », XVII, 10.

(5) Vedasi nel mio primo volume il vero stato del cattolicismo nelle Valli nel secolo XVI e quanto fosse diverso dal quadro idillico, che ne tratteggia il Papa.

Ma l'appoggio precipuo si aspettava dall'autorità del duca, il quale emanò infatti, il 5 febbraio, questo editto (1).

« *Essendo mente nostra che, conforme all'intentione che habbiamo sempre hauuta, si ponghi ogni studio e s'usi ogni mezzo per purgare le Valli di Lucerna, Angrogna, S. Martino et altre a Noi soggette dall'Heresia nella quale si ritrovano infettate, e venghino al pristino stato del riconoscimento della Santa et inviolabile Fede Catolica Apost. Romana, e considerando, anzi dubitando, che facilmente il Demonio seminator delle discordie potrebbe impedire, non che ritardare il buon progresso di questa sant'opera, con fare insorgere varii disturbi e difficoltà, alle quali volendo provedere et ovviare al miglior modo che si possa, c'è parso di fare il seguente publico bando e valido Editto, come per le presenti di nostra certa scienza, suprema autorità et assoluta possanza, prohibiamo et espressamente inhibiamo, a tutti gl'huomini et habitanti rispettivamente in dette Valli, di qual qualità e conditione siano, che sotto pena della vita e confiscatione de' loro beni non habbino ardire nè presumino di dissuadere, ritirare, minacciare publicamente nè privatamente, nè in qualonque altro modo nè sotto qualsivoglia altro pretesto disturbare o impedire tutti quelli, e ciascheduno in particolare della pretesa Religione d'andare alle Prediche delli Reverendi Padri Giesuiti, Capuccini et altri, che sono e si mandaranno per questo, sentire loro ragionamenti, trattar con loro, andarli visitare, et a riconciliarsi per mezzo loro con Santa Chiesa Catol. et Apost. Romana, nè meno ardiscano, nè presumino di fare alcun'insulto o offesa in fatti nè in parole a detti Predicatori, nè di opporsi alle loro prediche in pubblico nè in privato mentre sono nell'atto di predicare, ma che volendo li della pretesa Religione trattar o disputar con loro, ciò facciano con la debita modesta riverenza. Nella qual pena dichiariamo incorrer quelli, che a relatione d'uno o due si saranno ritrovati alla contraventione sudetta. Anzi haveremo sommamente a caro et esortiamo tutti, massime detti Heretici, a venire a' ragionamenti e prediche di detti Reverendi Padri, servando però sempre quanto sopra; Inoltre desiderosi Noi della pace e quiete di quei poveri Popoli a Noi soggetti, prohibiamo di più et espressamente inhibiamo che non venghino nè si accettino in esse Valli alcuni Ministri più di quelli che al presente si ritrovano. A' quali parimente pro-*

(1) Pubblic. in Rorengo, « Raccolta degl'Editti 1678 », Borelli, Duboin. Ferrerio lo dice dovuto segnatamente alle insistenze del Berna.

hibiamo di andar trattare, partecipare nè sotto qualsivoglia pretesto o colore negotiare con gl'altri Ministri forastieri. A' quali etiandio forastieri inhibiamo di conversar nè far alcun sinodo o congregatione con li Ministri delle sudette Valli, nè anche tra essi loro insieme, che non sia presente il Podestà o sia Ordinario del luogo, sotto la predetta pena agl'uni et agl'altri, e che di più li Ministri delle sudette Valli predichino solamente ne' luoghi permessi e non altrove. Mandiamo perciò e strettamente commandiamo a tutti i nostri Ministri, Officiali, Vassalli e Sudditi, e specialmente al Governatore di Pinerolo di tener mano alla piena osservanza et esecutione delle presenti con far captivar, e procedere contro i disobedienti, e contraventori, e poi darne aviso per poter se sarà bisogno, più gagliardamente provedere, promettendo a qualonque avisarà, o denunciarà i trasgressori, che sarà tenuto secreto e di più guadagnerà scudi cento. Le quali presenti saranno registrate di longo nelli Tribunali d'esse Valli e con l'atto della publicatione per haverne riccorso al bisogno, e ne sia mandata la relatione al primo Segretaro nostro Ripa, che così vogliamo. Dat. in Torino li cinque Febraro 1596.

« C. Emanuel ».

In quell'editto e nella lettera che segue, il duca, ricordando la sua costante volontà di estirpare l'eresia dalle valli piemontesi, vieta, *sotto pena della vita e della confisca de' beni,* che alcuno [intendi specialmente i Ministri] cerchi di dissuadere altri dal frequentare i missionari, dal trattar con loro e dal cattolizzarsi, vieta del pari che si rechi offesa od impedimento alcuno a detti Padri. E per tale condanna basterà l'accusa di un solo teste! Esorta poi gli eretici ad ascoltare le prediche dei Padri. E, colta l'occasione, inserisce nell'editto parecchie misure gravi tendenti a limitare assai le libertà già così precarie dei Valdesi, e ciò fa perchè *desideroso della pace e quiete di quei poveri popoli!* Con ciò vieta: che si accettino nelle Valli Ministri in più del numero che attualmente vi si ritrova, il che poteva, ad esempio, impedire di porre un giovane supplente a fianco di un collega infermo o vecchio; — che si vada a trattare, partecipare, nè sotto alcun pretesto negoziare con i Ministri forestieri, il che adduceva lo spezzamento dell'unione secolare dei Valdesi del Pinerolese con quelli di Val Chisone e dell'alta Valle Dora, sudditi delfinenghi; divieto ribattuto col proibire: che quei forestieri vengano a far sinodo

con quelli delle Valli (1); che i sinodi valdesi si facciano senza la presenza del Podestà o del Giudice, cosa che già Castrocaro aveva preteso di stabilire; che si predichi altrove che nei luoghi permessi, il che doveva portare ad arbitrarie interpretazioni del trattato di Cavour, e provocare fra breve gravi difficoltà a S. Giovanni e segnatamente in Val Perosa, e contribuire anche alle atroci guerre del regno di Carlo Emanuele II. Tutto questo sotto le pene suddette, colla promessa al denunziatore di rimanere segreto e di ricevere cento scudi.

Non meno indegna di un sovrano è la lettera seguente, del 20 febbraio, nella quale il duca, per indurre i Valdesi ad abiurare, si vale dell'argomento già usato da Nabucco con Daniele e i suoi compagni, cioè di aver da imitare il sovrano, quasichè un re sia un duce infallibile per la coscienza religiosa dei suoi sudditi, ed insiste sull'esempio recente, ma quanto poco edificante! dell'abiura di Enrico IV. Mostra il suo desiderio espresso che i Valdesi, per far piacere a lui, vadano volentieri ad ascoltare i predicatori, o almeno uno per famiglia. Finge poi che i Valdesi erano stati costretti dai loro ministri a udire le dottrine di Calvino e che sono ora invitati a udire spontaneamente la verità, quasichè una conversione, dovuta ai mezzi ben noti cui la Chiesa Romana è usa ricorrere, potesse riuscire più spontanea che le predicazioni di ministri i quali, non solo non potevano aver ricorso a mezzi coercitivi, ma erano essi stessi del continuo esposti a mille pericoli di carcere e di morte.

Il clero aveva forse sperato che Carlo Emanuele, recatosi in persona nelle Valli, avrebbe fatto come nel Chiablese quando, valido ausiliare di Francesco di Sales (2), accompagnato da truppe infanatichite, avea col terrore addotti non pochi all'abiura e soffocate molte chiese, che avea di fresco promesso di rispettare.

Ma, se la guerra era sopita, il duca era però assorto in troppe brighe e trattative colla Francia, colla Spagna, col papa e con altri, per seguire da vicino l'opera dei suoi missionarî nelle Valli. Volle

(1) Questo divieto riuscì ad impedire un sinodo, già convocato, nel quale dovevano appunto allora ritrovarsi alla Cappella, sopra Perosa, i pastori di Val Chisone con quelli del Pinerolese.

(2) Francesco di Sales, chiamato a consulto a Torino nel dicembre '96, consigliò, secondo il Carutti (« Storia d. diplomazia d. Corte di Savoia », II, 197), di non ricorrere alla violenza, bastare le esortazioni e i rimedî blandi. Se ciò fosse esatto, vuol dire che egli smentì ben presto coi fatti i suoi cosidetti principî e la fiducia nella sua eloquenza persuasiva. Invero, nel '98 approvò il divieto del culto protestante, « rispettando la libertà di coscienza », dice il Carutti!

tuttavia chiudere la sua lettera, che il Rorengo chiama *piacevolissima*, con una promessa che mostra l'importanza della simonia nella Chiesa Romana: « promettendo esenzione d'imposte per cinque anni, e la sua protezione speciale, a chi si farebbe cattolico e andrebbe alla messa », cosa che divenne poi regolare e durò fino ai tempi moderni. Ecco la lettera (1):

« *Ben diletti nostri. Mossi dall'affettione che vi portiamo, come a nostri carissimi sudditi, e spinti dal desiderio che ci dà Nostro Signore della salute vostra, habbiamo mandati alcuni Predicatori, come havete veduto, di dottrina, pietà e costumi esemplari, acciocchè andando ad udirli, e trattar con loro, possiate ancor voi esser indirizzati alla cognitione della vera Fede Cat. Ap. Romana, nel grembo della quale viviamo Noi, e li proprii nostri Figliuoli, e vi sono anche vivuti e perseverati tutti li Avi, Proavi et Antecessori nostri, et affinchè la venuta d'essi Predicatori produca il frutto da Noi desiderato, vorressimo che andaste ad udirli, e con questa nostra vi esortiamo con ogni affetto ad andarvi tutti volontieri, o almeno uno per famiglia, il che ci sarà di gran piacere. Et invero sendo voi molti anni stati constretti dalli Ministri della pretesa Religione d'andar per obligo ad udir l'erronea dottrina di Calvino, contro alla salute delle anime vostre et alla verità dell'Evangelio, ci par molto ragionevole che vi risolviate d'udir hora spontaneamente a nostra instanza la vera parola di Dio, la quale promette e dà in effetto eterna beatitudine a tutti quelli che l'odono e la custodiscono. Vi deve anco mover l'intendere e vedere come i maggiori Re de' Christiani hanno tenuto e creduto la Fede Catolica, alla quale Noi vi esortiamo, et hora nuovamente il moderno Re di Francia, del quale voi poco fa tenevate il partito, sendo stato molti anni nei medemi errori, ne' quali vi ritrovate voi, si è convertito al grembo di Santa Chiesa, detestandoli et abiurandoli publicamente et in conspetto di tutto il mondo; Inoltre in segno del contento, che Noi sentiremo della vostra conversione, promettiamo a tutti quelli che si faranno Catolici et andaranno alla Messa, di farli immuni et esenti per cinque anni da ogni gravezza, e di haver particolar protettione d'essi, come nostri confidenti, ad un certo modo riconciliati a Christo, per mezzo della persuasione* ut supra; *Fattelo donque, e Dio Nostro Signore di mal vi guardi. Di Torino li vinti Febraro* 1596.

« C. Emanuel ».

(1) Pubblicata nelle stesse opere che l'editto precedente.

Con altra lettera dello stesso giorno, egli vieta, *sotto pena di tremila scudi in comune e di cento in particolare, ed altre ad arbitrio*, di avere nelle chiese le adunanze dei consigli comunali ed altre. Questo divieto, sotto l'apparenza di riverenza alle cose sante, era ingiusto in quanto che spogliava le popolazioni di ogni diritto che avevano su edificî, in molti casi, eretti da esse e a loro spese, e ne investiva un clero che, come si è visto, aveva del tutto trascurato quelle chiese, pur incassando e godendosi le rendite destinate alla loro cura ed alle necessarie riparazioni (1).

Come si vede dal secondo documento, del 20 febbraio, a quella data i frati predicatori erano già giunti nelle Valli. Sin dal principio dell'anno il nunzio avea convocato in sua presenza gesuiti e cappuccini, ed assegnato a quelli, la valle di Luserna, a questi, quelle di Perosa e S. Martino, il duca avendo offerto di provvedere alle spese. Carlo Emanuele era in un periodo di fervore religioso, in buona parte di carattere politico, giacchè sperava di ottenere, mercè l'intervento del papa, che il re di Francia, neofita del romanesimo, rinunziasse alla protezione di Ginevra e lo lasciasse libero di tentare nuove imprese a danno della Roma protestante. Facevano gran chiasso in Piemonte, da pochi mesi, i pretesi miracoli della Madonna di Vico (2) : il duca vi si recò ostentatamente col nunzio, ai primi d'aprile, colmò di doni la sacra immagine, diede a quella chiesa un assegno di diecimila scudi e risolvette di erigervi un tempio ed un monastero degni della regina dei cieli (3), su disegno del S. Front, modificato dal Vitozzi.

Vi tornò in luglio colla duchessa e due loro figli ed il 9 fu posta, in presenza loro, la prima pietra dell'edificio. I gesuiti colsero quell'occasione per ottenere di riaprire il loro Collegio a Mondovì, cessato nel 1576.

In mezzo a quell'atmosfera di fanatismo, che avvolgeva tutte le classi della società, erasi dunque iniziata la duplice missione, dei gesuiti e dei cappuccini.

Questi, presa per base di operazioni l'Abbadia, rioccuparono le chiese derelitte del Perrero, ove si recò fra Valeriano (4), e della Perosa, che fu affidata a Maurizio della Morra.

---

(1) Lettera pubblicata nelle stesse opere che i due documenti precedenti.

(2) Vedi, sopra, la chiusa del poema del Toscano.

(3) Raulich, 402, Ferrerio.

(4) Valeriano Berna, guardiano del convento di Pinerolo nel 1595 e nel '96 prefetto delle missioni nelle Valli. Autore di un « De Origine, Institutione et

I gesuiti, venuti a Luserna col p. Roseti, condussero seco il loro prigioniero, Andrea Laurenti, già ministro alla Torre, al quale fecero attribuire, a spese pubbliche, il rettorato della scuola di Luserna, con una bella casa, dove però i padri si stanziarono pure, sotto colore di essere in pensione colla sua famiglia, ma veramente per spiarne le mosse e ricordargli le promesse impostegli al termine della prigionia, che gli avean fatto subire a Saluzzo ed a Torino. Lo conducevano anche seco, come uno zimbello, nelle varie chiese valdesi della Valle ed, all'uscita dalla predica dei ministri, gli facevano recitare un'allocuzione in cui dichiarava di avere un tempo insegnato loro l'errore ma che, convertitosi, li esortava ora ad imitarlo. Gli si dettò pure una lettera al nunzio sulla sua missione; altri ne scrissero il Roseti, il Ressano ed il Berna, che si lagnava che, nelle valli di Perosa e S. Martino, mancando affatto il clero secolare, i cappuccini non potessero sostituirlo pienamente, non avendo la facoltà di udire le confessioni di quelli che volevano abiurare l'eresia. Il nunzio mandò a Roma tutta quella roba, con una sua missiva del 25 marzo, per il papa. Il 20 aprile Clemente VIII fece rispondere dal cardinale di S. Severina che concedeva loro facoltà di confessare, riconciliare ed assolvere quegli eretici, e prometteva di scrivere al re di Francia onde favorisse pure le missioni nelle valli cisalpine dipendenti dal Delfinato (1).

Il nunzio comunicò la risposta da Roma all'Inquisitore, all'Arcivescovo ed ai missionari, che ne menarono gran chiasso; si fecero, con molto apparato, le prediche della quaresima e le funzioni della settimana pasquale. Riunitisi a Pinerolo il sabato dopo Pasqua, redassero un memoriale sugli abusi da reprimere fra i Valdesi e mandarono Roseti e Berna a Torino a recarlo al duca. Il 2 maggio si fissò la ripartizione delle valli; quella della Stura, metà per parte. Ma già i gesuiti aveano dovuto costatare che la presenza dell'apostata forzato Laurenti era più nociva che altro, giacchè lo si rimbeccava così apertamente sulla sua conversione finta che si vergognava di tornare dove avesse già parlato una volta; era a mala pena riuscito a condurre alla messa la sua povera famiglia; sua moglie specialmente aveva resistito a lungo. I suoi essendo finalmente venuti a stare con lui a Luserna, poco appresso, la figlia primogenita si trovò incinta, la

---

progressu missionum Cappuccinorum in Subalpinis » (Carutti: « Storia di Pinerolo », p. 558).

(1) V. quel biglietto in Rorengo, p. 135.

voce pubblica accusandone i gesuiti che vivevano con essi. Uno dei padri fu allora fatto partire, come capro espiatorio; ma il povero Laurenti, avvilito da quello sconcio, disprezzato dai Valdesi e dai cattolici, morì poco dopo di crepacuore (1).

Suo figlio Giuseppe fu allevato nel seminario di Torino e funse poi da notaio a Bibiana e Luserna (2).

I gesuiti intanto, dice Gilles, correvano indefessi per le piazze, le botteghe, le case rustiche, penetravano nelle adunanze religiose, discutendo con tutti quelli in cui s'imbattevano, provocando specialmente i ministri, finchè questi, stanchi di dispute che finivano spesso in alterchi, per parte di gente che si sapeva sotto il patrocinio di S. A., decisero insieme di non più accettare alcuna discussione, che non fosse fatta pubblicamente e con regole stabilite pel dibattito. Comunicata quella decisione al P. G. Battista Roseti, capo della banda gesuitica, si fissò una disputa tra lui ed il ministro di S. Giovanni, Daniele Chianforano, su questa tesi del campione di Roma papale: La Chiesa Romana è la sola vera Chiesa, e fuori di essa non v'è salute.

Essa fu fatta ai primi di marzo agli Appia, borgata di S. Giovanni, dinanzi a molto pubblico. Malgrado quanto era stabilito, il gesuita ottenne che la presidenza fosse affidata, d'ordine del duca, al conte Carlo di Luserna, il quale, poichè la disputa finì fra le sottigliezze e i *distinguo* del gesuita, richiesto di dichiarare chi avesse ragione, rispose: « *Se si trattasse delle qualità di un buon cavallo o d'una buona spada, ne direi il mio parere; ma le vostre controversie, non son materie della mia professione. Del resto, ho ordine dal duca di tornare subito a Torino, e gli dirò che son felice di vedere che i Valdesi non sono tanto lungi dal pensar come noi, quanto si dice comunemente, del che anche S. A. sarà soddisfatta* ». Con lui partirono gli altri cattolici ed il gesuita, che si ritirava per nascondere la confusione sua. Onde non parlò più mai di dispute regolari. Solo, avendo un giorno, all'uscire dalla predica del Chiabazzo, investito il Chianforano con affermazioni che gli valsero da lui l'epiteto di menzognero, corse a

---

(1) Figura ancora nel giugno '97 come maestro di scuola di Luserna, stipendiato dal Comune.

(2) Il Rorengo (pag. 224) l'introduce a convincere una volta d'ignorare il greco un ministro valdese, che però non nomina, mentre si sa che lo studio della lingua del N. Testamento originale è nel programma degli studî teologici riformati, non di quelli cattolici. Nel 1608 prometteva di dare cento scudi di dote a sua sorella, madonna Isabella, sposa di M.r G. Battista Curto.

denunciare il ministro all'autorità giudiziaria, per farlo condannare, secondo la patente del 5 febbraio; ne furono fatte informazioni, le quali però vennero messe in tacere, poichè il frate era stato il provocatore.

Secondo il Rorengo (1), « *una volta, sendo confuso il ministro cominciò a sboccar in spropositi, onde sollevati gli suoi uditori, trattarono malamente il Padre a pugni e a calci, e scapato delle lor furie il Padre ben battuto e strassinato, il ministro si vantava di vittoria. Del che informata S. A. mandò un Senatore a prendere informationi e fu bandito il Seduttore ministro* ».

E' nota la lunga serie delle abili provocazioni dei frati, certi che qualunque reazione sarebbe severissimamente punita dall'autorità civile. Rorengo è solo a menzionare questo caso. Potrebbe trattarsi del Chianforano, che era ancora ministro di S. Giovanni nel marzo di quell'anno, mentre poco appresso si vede quella chiesa vacante ed affidata al ministro di Angrogna. Il Chianforano servì parecchie chiese in Provenza dal 1598 al 1626 e non ricompare in Val Luserna che nel 1628, in estrema vecchiaia. Ebbe un figlio, Andrea, che si diede pure al ministero.

Nel '97 fu espulso l'Ughetto, ma da Pinasca, dove operavano i cappuccini, non i gesuiti.

Era allora ministro in Angrogna Agostino Grosso. Nativo di Villafranca Piemonte, era entrato giovane fra gli Agostiniani (2), nel qual ordine non avea tardato a segnalarsi per il suo profondo sapere nonchè per la sua dialettica stringente, cosicchè il suo generale l'avea mandato, dice Gilles, come predicatore, lettore, professore e gran disputatore nelle principali città di Lombardia. Accaddegli — come a Vergerio, Ochino, Varaglia, Vermigli e tanti altri — che nel voler approfondire lo studio della verità per difenderla meglio, s'accorse che stava invece propugnando l'errore. Convinto nella sua coscienza, recalcitrò ancora cinque anni contro agli stimoli, attratto da una parte dal desiderio di servir Dio in ispirito e verità, trattenuto dall'altra dal timore

(1) Pag. 220.

(2) La peste del 1505-10 avendo fatto perire, oltre a numerosi Villafranchesi, i religiosi che vi avevano cura di anime, M.gr Roero, arcivescovo di Torino, vi avea mandato, a quello scopo, i Padri Agostiniani. Nel 1528 il chierico G. B. Provana, che vi fungeva da prevosto dal 1507, cedette loro la parrocchia di S. Sebastiano contro un vitalizio. Gli Agostiniani giunsero nel 1529, ma furono scacciati dal popolo, che non voleva frati; però tornarono nel 1530, per imposizione del papa e del duca (Marini: « Statuti di Villafranca », 1916, p. 31).

d'incontrare miserie e pericoli in cambio degli agi e degli onori di cui godeva. Caduto in una gravissima malattia, fece voto, se guariva, di obbedire subito alla voce divina. Lasciò la sua Villafranca e riparò a Ginevra, ove risulta iscritto fra gli studenti dell'Accademia, in aprile 1564, poco prima della morte di Calvino.

Alla stessa epoca, e forse assieme con lui, erano emigrati da Villafranca a Ginevra Bartolomeo Tosa, e un certo Giacomo, di cui non è dato il cognome. Forse solo più tardi abbracciarono la Riforma il fratello G. Battista, ed il nipote Cornelio, del nostro Agostino.

Il Grosso rifece i suoi studî sotto Teodoro di Beza. Sposata la figlia d'un medico, che avea già conosciuta a Villafranca (1), venne con lei alle Valli, ove funse da ministro, almeno fin dal 1572 (2) ed ove predicò onoratamente finchè visse. Ebbe tre figli, che educò e preparò egli stesso pel ministero, ed una figlia, che diede in isposa al ministro Pietro Geimetto.

Memori della sua abilità dialettica e della conoscenza che aveva, per propria esperienza, degli errori e delle magagne del papismo, gli avversarî non sfidarono il Grosso ad alcuna disputa, ma cercarono di ricondurlo alla fede avita, con promessa di ricchezze ed onori per sè ed i suoi. Il governatore di Pinerolo e delle Valli, Niccolò Ponte, venne appositamente per abboccarsi con lui in segreto; ma il vecchio ministro, scusandosi sull'esser egli già alquanto sordo, ottenne che il colloquio si facesse a voce abbastanza alta da essere sentita dai colleghi ed amici appostati. Alle offerte materiali (3) fattegli, contrapposte alla sua strettezza di mezzi attuale, il Grosso rispose che sapeva bene ciò che avea lasciato e ringraziava Dio d'avernelo tratto per condurlo su quei monti, ove stava meglio di corpo e d'anima che non fosse mai stato in mezzo agli onori, dicendo persino che, anzichè tornarvi, preferirebbe perdere la testa sul patibolo. Il Ponte l'invitò allora a recarsi a conferire a Pinerolo con un illustre teologo, offrendogli una buona scorta ed un passaporto; al che il Grosso rispose ricordando che neanche un passaporto firmato dall'imperatore era valso a salvare Giovanni Huss dall'ira dei preti e dei frati. Onde il Ponte se ne partì deluso.

---

(1) Rorengo, che biasima naturalmente il matrimonio d'un ex-prete, lo accusa di relazioni illecite con lei, già a Villafranca, ed inoltre di aver asportato « il più liquido, che potesse, de Conventi ». Ma, siccome è maestro nel calunniare, non gli si dà peso.

(2) Cf. la mia « Storia d. Riforma », pag. 314.

(3) Rorengo le chiama « rimostrationi e cortesi esibitioni ».

Altrettali offerte gli vennero successivamente arrecate, da Torino, dal Collaterale G. Battista Rubino, dal Rettore dei Gesuiti, P. Antonio Marchesi, nonchè da altri, che non si diedero a conoscere, e che cercarono d'ingannarlo fingendosi desiderosi di seguire l'Evangelo.

Rorengo dice che vi furono in quel tempo quaranta conversioni di adulti; ma aggiunge che «*il Senator Rubino, vedendo non potersi per allora eseguire la pia mente del Duca circa la conversione delli erranti, pensò di rimediar al maggior progresso comandando ai Valdesi, che in buon numero abitavano nel borgo di Luserna, di sgombrarne o di frequentar la messa*». Però essi mandarono ad attestare a S. A. che da secoli le loro famiglie vi dimoravano, onde furono lasciati stare.

Si volle pure stabilire che il Consiglio municipale della Torre fosse tutto composto di cattolici, benchè questi facessero meno della sesta parte della popolazione del Comune; ma le cose furono in breve così male amministrate che i cattolici stessi chiesero che si tornasse all'uso antico, eleggendo i consiglieri senza badare alla religione.

Il Ponte poi, degno emulo del Castrocaro, prese a catturare sulle strade parecchi riformati del Saluzzese che si recavano a celebrare la S. Cena in Val Luserna e, condottili al castello di Pinerolo, li spogliava di ogni cosa di valore e non li liberava senza un grosso riscatto, oltre alla nota delle spese.

Anche fuori delle Valli rimanevano alcune chiesuole dell'epoca precedente, segnatamente a Cardè, ove buona parte degli abitanti rimasero fedeli all'Evangelo finchè visse la contessa che li proteggeva; morta la quale, dovettero abbandonare il loro paese o decidersi per la messa. Lo stesso accadde a quei di Osasco e di Frossasco, la maggior parte dei quali si ritirò nelle Valli.

Furono travagliati anche molti Valdesi che, fidando nel trattato di Cavour, trafficavano liberamente nella pianura; ma il duca fece cessare le pratiche iniziate contro ad essi.

Opera consimile a quella dei gesuiti nella valle di Luserna, compivano i cappuccini in quelle di Perosa e S. Martino, ove il loro generale aveva destinato quattro oratori: Berna, Gambolò, della Morra e Riboti, con altrettanti sacerdoti. Nella valle di S. Martino avevano preso sede fissa nel febbraio '96, prima presso privati cattolici, poi, per concessione dell'abate, in un'angusta parte della casa abbaziale, occupata dal parroco (1). I Valdesi adopravano la chiesa di S. Maria Maddalena

(1) Più tardi, con soccorsi del papa, si procurarono una comoda abitazione presso la parrocchia.

per le loro adunanze. F. Valeriano intendendo predicarvi la quaresima, essi proposero di stabilire il *simultaneum*, ossia che lo stesso locale servisse, ad ore diverse, ai due culti. Ma il cappuccino, forte dell'appoggio ducale, occupò l'edificio, « *gettò fuori le pietre della profanazione* » (1), riservò al solo curato l'uso delle campane, riaddobbò la chiesa coi doni di S. A.

Volendo pure riconquistare la vetusta chiesa di S. Martino, antico centro della valle, convocò tutti i fedeli dei dintorni, nonchè quelli di Val Perosa coi loro missionari, e il 10 marzo saliroro processionalmente fino a quel santuario, da trent'anni occupato dai Valdesi. Penetrativi, fecero a pezzi il pergamo e la mensa e ne fecero un *auto-da-fè* nel vestibolo del tempio. I Valdesi guardavano da lungi senza intervenire, e sgombrarono da sè, per evitare simili vandalismi, le chiese di Rodoretto e Massello (2), che da assai tempo altresì tenevano.

I frati si diedero a predicare in quelle quattro chiese, però senza uditorî, onde presero a percorrere le campagne per agire su quei montanari colle conversazioni private. Fingendo di temere le violenze dei valligiani, fra Valeriano richiese una speciale protezione del duca e dei magistrati e fece venire nella valle dei soldati, che imprigionarono e condannarono alcuni. I Valdesi cercarono di premunirsi contro quelle violenze, capitanati da un capitano di Val Chisone.

Il 6 aprile, il frate, unito ai cappuccini di Perosa, penetrò nel tempio valdese di Maniglia mentre il ministro, Leonardo Olivetto, da Biella, stava predicando davanti ad una numerosa assemblea. Sciorinate le lettere che lo autorizzavano, prese a far da padrone e a voler insegnare l'uditorio, malgrado le proteste dell'oratore. Fidando assai meno sulla forza persuasiva della verità che pretendeva esporre che su quella delle armi, era seguito da un distaccamento comandato dal luogotenente Catanio. I Valdesi, avvertiti dalle loro sentinelle, corsero ad armarsi, poi si ritirarono fra le rupi soprastanti, rinfacciando ai missionarî di aver preparato una perfida trama a danno loro. Allora fra Valeriano rimandò le truppe, e l'Olivetto potè terminare, davanti all'uditorio ricostituitosi, la sua predica sul digiuno. Seguì un battesimo, a proposito del quale gl'intrusi vollero interrompere la cerimonia col dire che le forme del culto erano state alterate e che la salvezza eterna del bam-

---

(1) Così Ferrerio, forse per indicare la tavola della comunione.

(2) Questa aveva servito anticamente, secondo il Ferrerio, anche per Salza, Maniglia e Chiabrano.

bino era stata messa in pericolo dal ritardo frapposto alla celebrazione del sacramento (1). Nuove proteste del pastore, finchè i suoi parrocchiani, stanchi della troppo lunga pazienza, costrinsero quei tracotanti a tacere. I frati avevano sperato qualche maltrattamento da fornire un pretesto per provocare una repressione armata; ma la prudenza dei Valdesi sventò il loro disegno diabolico.

Il sabato dopo Pasqua, come già dissi, si ritrovarono coi gesuiti a Pinerolo per riferire al vicario dell'Inquisizione, Giovanni Omegna, sui risultati ottenuti e sul da farsi per vincere l'opposizione degli eretici; Roseti e Berna redassero il memoriale da presentare a S. A., d'intesa col nunzio e coll'arcivescovo, e due nuovi oratori furono aggiunti ai cappuccini: il Riboti, già nominato, e Stefano da Pamparà.

Risalito al Perrero con l'Omegna, il Berna fece in sua presenza, il 2 aprile, una solenne funzione per ricostituire quella chiesa, riammettendovi ventisei persone, colle quali e cogli antichi cattolici, l'Omegna organizzò la Società del Rosario colla sua cappella, insegnando loro a pregare colle corone apposite. Una settimana appresso, fatto venire il Ressano, vicario dell'abate, convocarono di nuovo tutti i cattolici coi quali risalirono a S. Martino ad iscrivere fra i membri della chiesa dodici persone, quasi tutte del borgo stesso di S. Martino. Due fidanzati, mandati ad abiurare a Pinerolo il sabato di Pasqua, furono poi sposati al Perrero nella terza festa di Pasqua.

Per sostituire la chiesa del Perrero, da cui erano ormai esclusi, i Valdesi intrapresero di costrurne un'altra ai Trossieri; ma il frate ottenne un ordine ducale d'interrompere i lavori.

A Perosa, fra Maurizio, che vi aveva predicata la quaresima, fondò, come pure al Dubbione, le Società dei Disciplinanti e del Rosario. Secondo il Ferrerio, arruolò, sin dal primo anno, 26 convertiti nel borgo di Pinasca; non dice però se vennero a lui abbandonando la chiesa valdese, o forse piuttosto l'indifferenza e l'incredulità, che avevano invaso i cattolici delle Valli, derelitti dal loro clero.

Narra il Ferrerio che le chiese delle Porte, del Dubbione, di Pinasca, di Perosa e del Perrero erano state prese sin dall'ottobre '95 dal Berna, avendogli il prefetto Ressano prestata man forte. I Valdesi le avevano occupate nel '92, in occasione della calata del Lesdiguières, tranne quella di Pinasca, che tenevano da trent'anni.

Gilles pone quei fatti nel '97.

---

(1) Probabilmente perchè il bambino aveva più di otto giorni.

Poichè i suoi ragionamenti scolastici non valevano a convincere i Valdesi, fra Valeriano ricorse nuovamente al *Coge intrare* e andò a Torino ad insistere presso il duca onde fossero eseguiti rigorosamente «*i castighi degli scellerati, le espulsioni dei banditi, l'incarceramento dei ribelli, la repressione degl'insolenti*». Però, sapendo per prova che neanche quei mezzi violenti avevano mai potuto piegare i Valdesi alle voglie del clero romano, non rinunziò a ricorrere altresì alla seduzione. A tal uopo, ottenne dal sovrano, e dai suoi superiori ecclesiastici, di poter assolvere da qualunque più atroce delitto e dalle censure maggiori, nonchè concedere dispense di matrimoni, ecc., ecc. (1).

Recatosi quindi a Roma pel capitolo generale dell'ordine, ottenne dal papa 4000 scudi d'oro ed il titolo di Vicario apostolico delle missioni nelle Valli. Da lui informato dello stato d'abbandono in cui giacevano le parrocchie dipendenti dall'Abbadia di Pinerolo — dove la messa si celebrava solo più alla Perosa ed al Perrero — il pontefice costrinse l'abate Tritonio a lasciare i suoi ozî di Roma per recarsi a fare la sua visita pastorale.

In settembre, Berna e Riboti ricomparvero in val Perosa ed in val S. Martino; ma, l'anno seguente, quello fu mandato nel Saluzzese, e la cura delle due valli fu affidata a fra Maurizio della Morra.

Secondo il Ferrerio, durante il suo soggiorno in val S. Martino, Berna avrebbe convertito cinquanta persone, probabilmente, come si è già veduto, tutte cattoliche di nascita, ma non iscritte in alcuna parrocchia, per l'assenza dei parroci.

(*Continua*). GIOVANNI JALLA.

---

(1) Nelle lettere con cui il nunzio Picardi e fra Bartolomeo Rocca di Pralormo, inquisitore di Torino, Fossano e Nizza, diedero ai cappuccini la facoltà di riconciliare gli eretici di Demonte e di Val Luserna, si raccomanda di accoglierli « sponte venientes », raccomandazione che, se anche fu sincera, non fu obbedita. Quei fatti e quei ragionamenti, esposti largamente nel più volte citato « Rationarium » del Ferrerio, parte I, p. 137; II, p. 46, sono stati pubblicati dal sig. E. Meille nel « Témoin », anno 1892, p. 246 ss.

L'ÂME DES EXILÉS

(Les Vaudois dans le Canton de Bâle)

(Suite, v. Bulletin de la Soc. d'Hist. Vaud., *N° 45)*

Enquête du pasteur Garnier. (1)

Pour avoir le cadre général de toutes les réponses qui furent données au pasteur Garnier, ajoutons encore le document qui suit :

Toutes ces personnes promettent absolument.

BAILLAGE DE LIESTAL.

vir probus
7 *Jean Turin avec sa femme et cinq enfants.*
5 *Jean Catine avec sa femme et trois enfants.*
3 *Guillaume Monnet et deux enfants.*
1 *Paul Jean Fouran.*
1 *Jacob Bounous.*
4 *Jean Arboux sa mère et deux enfants.*
3 *Anne Beniche et deux enfants.*
4 *David Peirotte et son frère, sa sœur avec un enfant.*
3 *Jeanne Jacquette et deux filles.*
1 *Susanne Garnier.*
2 *Margueritte Marquette et une petite fille.*
1 *Marie Ribette.*
1 *Pierre Magnan.*

Toutes ces personnes sont dans l'incertitude.

antesignanus 6 *David Cardon avec sa femme et quatre enfants.*
2 *Antoine Fournesrot avec sa sœur.*

Je le crois le plus opiniâtre. * David Martinat *a sa femme enceinte.*

Jacques Peironil est malade on croit qu'il partira Lors qu'il sera guéri. Il a donné parole de partir à M. le bailly.

Paul Bastie est à Zurich il a promis de partir.

Jeanne Guerin a tous ses parents à Berne, elle les suivra partout.

Le seul Jean Jaquette refuse absolument de partir. il a un fils de 10 *ans avec lui.*

A Liestal le 19 *février* 1688. GARNIER.

(1) V. Kirchen-Acten, L-8, f. 200.

Quoique David Cardon et David Martinat se soient expliqués d'une manière ambigüe, cependant il est certain qu'ils sont les plus fermes dans la résolution de ne pas partir pour le Brandebourg et ils sollicitent les autres de n'y point aller.

BAILLAGES DE VARNSPURG ET HOMBURG.

Toutes ces personnes ont promis de partir.

Paul Gardiol sa femme et trois enfants.
Philippe Rivoir sa femme et deux sœurs.
Daniel Rivoir.
Joseph Matinat (Martinat ?) et deux filles.
David Constantin sa femme et quatre enfants.
Jacques Bourne sa femme et un enfant.
Paul Gardiol sa femme et un enfant.
Barthélemy Gardiol.
Paul Gardiol.
Jacob Fourneron sa femme et un enfant.
Augustin Gardiol, une femme et une fille.
Paul Rostain une femme et deux enfants.
Paul Pontet et sa femme.
Jacques Pons et sa femme.
Margueritte Pascal.
Jacques Lotaret.
Paul Lotaret.
Philippe Fourneron et Margueritte Fourneron.
malade (1) *Daniel Gardiol, on assure qu'il veut partir.*
Jacques Gardiol et Susanne Gardiol.
Nicolas Genre et Jean Genre son fils.
Jacob Pasquet Pagnon sa femme et quatre enfants.
Jean Benet et deux filles.
Daniel Buffe une femme et trois enfants.
Catherine Buffe.
Daniel Marquet et Marie sa sœur.
Samuel Remondet Grand et sa femme.
Daniel Rivoire une femme et trois enfants.
François Micol.
Daniel Albarea.
Susanne Gardiol.
Judith Pontet et une fille.

Toutes ces personnes promettent de partir.

Marthe Gardiol.
Etienne Rostagnol.
Daniel Rostagnol.
François Rostagnol.
Marie Girarde.
Susanne Maridonne et deux enfants.
Marie Parise
Anne Magne et trois filles.
Judith Pontet et Joseph son frère.
Catherine Peronne.
Margueritte Belinue (Belinne).
Marie Rostagnolle.

(1) Note postérieure du ms.

Madelaine Ric
Jeanne Ric
Susanne Ric } *feront de même que Louis et Daniel Ric leurs frères qui travaillent chez Monsieur Planta.*

Le seul Jean Marquet refuse de partir et il retient son fils avec lui.

Fait à Gelterkünden en présence de Messieurs les Baillis de Varnsbourg et de Hombourg. Le 20 *février* 1688.

GARNIER.

BAILLAGE DE WALDEMBOURG.

Toutes ces personnes promettent de partir.

Pierre Albarea.
Daniel Volat.
Jean Musset et sa femme.
Baptiste Musset.
Daniel Monnet.
Guillaume Monnet, il est malade mais on assure qu'il a dessein de partir.
Susanne Monnet.
Jean Chairat, sa femme et deux enfants.
Daniel Bounous.
Jean Gardiol.
Pierre Andrion.
vir probus (1)
Jean Mely et sa femme.
Jean Besson.
Etienne Buffe.
Madelaine Grasse, veuve de Gimonat.
Jeanine Ponce.
Marie Meiniere avec un fils et une fille.
Marie Baridon.
Susanne Baridon.
Madeleine Pontet.
Jacques Pontet.
Marthe Plauanne.
Jeanne Plauanne.
Anne Rostain.
Susanne Rostain.

Toutes ces personnes refusent de partir.

Thomas Tron, *et sa femme, rebelle, mutin, et Chef de Caballe.*
Michel Rostagnol, une femme et quatre enfants.
Pierre Grasse.
Daniel Pontet.
Susanne Coïsson.

Ceux-ci refusent de partir.

David Coïsson, sa femme et deux enfants.
Jean Besson et son fils.
(*C'est un autre que celui qui est dans l'autre page*) (2).

(1) Note, dans la marge du ms., se référant à Jean Mely.
(2) Note du ms. se référant au Jean Besson de la première ligne de cette liste.

Ceux-ci disent qu'ils feront de même que leurs parents qui sont à Zurich et à Berne.

Jean Constantin.
Barthélemy Malan.
Daniel Buffat.
Daniel Berger.
Barthélemy Beneche.
Pierre Buffe et sa femme.
Margueritte Chanfouranne.
Philippe Chanfouran.
Etienne Barlot.

Fait dans le Temple d'Oberdorf en présence de Monsieur le Bailly de Waldembourg le 21 *février* 1688.

GARNIER.

BAILLAGE DE MUNCHSTEIN.

Ces personnes ont promis d'aller en Brandebourg.
David Albarea et sa femme.
Paul Albarea.

Toutes ces personnes refusent d'y aller.

Jean Sape.
Pierre Bartoche.
Antoine Bartoche.
Antoine Blonat, sa femme et
Jean Blonat.
Daniel Gaye, sa femme et trois enfants.
Catherine Cardon.

Toutes ces personnes suivront l'exemple de leurs parents.

Jean Gril a son père à Zurich.

Abel Peirote a ici sa femme et deux enfants, mais il a son père, sa mère, trois frères et trois sœurs à Zurich.

Marthe Martinat a sa mère au petit Huningue.

Madelaine Chanfouranne est malade, sa mère est au baillage de Valdembourg laquelle a promis de partir.

Daniel Bonjour ne veut point s'expliquer.

Daniel Pasquet, sa femme et deux enfants. Il attend, à la fin de mars, deux enfants qu'il a encore en France, chez un de ses beaux-frères; après qu'ils seront arrivés, il partira pour le Brandebourg.

Fait à Mouttez en présence et dans le Poële du Sieur son baillif de Moutez. Le 23 *février* 1688.

GARNIER.

[Note sur le dossier du cahier] :

Verrichtung.

H. Garniers weg. der Piemontesen in Liestal, Varnspurg, Waldenbourg, und Homburg ambt.

Im februario 1688.

(Rapport de Garnier concernant les Piémontais qui se trouvent à Liestal, Varnspurg, Waldenbourg et Homburg - Février 1688).

IV.

Le retour en Suisse.

(Octobre-Novembre 1688).

Mais, soit sur les rives de l'Elbe, dans les alentours de la ville de Stendal, soit dans le Palatinat et dans le Würtemberg, ils ne devaient pas rester longtemps tranquilles.

En automne 1688, la guerre entre la France et l'Allemagne éclate nouvellement. La France couvre le Palatinat de ses soldats et les Vaudois qui s'y trouvent se retirent de nouveau vers la Suisse. Les Cantons évangéliques, touchés de leurs souffrances, les accueillent avec bonté. Au mois de Novembre 1688 nous trouvons non moins de 1587 Vaudois dans le territoire de Schaffhouse (1).

Mais Schaffhouse ne pouvait pas les contenir tous : bientôt on les dissémine dans leurs anciens logements.

Le Conseil de Bâle, après quelques insistances de la part de personnalités influentes, décida d'en recevoir une partie.

Monsieur Jacob Rippel fut nouvellement chargé de leur répartition dans les villages de la campagne, mais il n'eut plus une tâche aussi facile et agréable cette fois. Quoiqu'on donnât l'assurance que les Vaudois n'auraient été retenus que pendant l'hiver, des sentiments d'hostilité se propageaient par-ci par-là ; mais le Conseil de la Ville invita les habitants de la campagne à les recevoir, à les assister et à leur donner du travail.

Pourquoi donc l'attitude de leurs hôtes des années précédentes s'était-elle ainsi transformée ?

On pourra concevoir aisément que ce n'était pas toujours chose facile pour les Suisses que de traiter avec ces étrangers, si différents, à cause de la langue, des usages et du tempérament. Et si l'on ne se représente pas avec quelle intensité ils étaient rongés par le désir de retourner dans leur patrie, on pourra sans doute les accuser d'ingratitude envers les princes allemands qui leur offraient, comme nous l'avons vu à maintes reprises, des terres pour leur établissement.

Mais nous ne devons pas oublier non plus leur état d'âme personnel

(1) Les listes nominatives de tous ces nouveaux réfugiés se trouvent dans le Vol. Kirchen-Acten, L-8, ff. 450, 480 et ss. J'espère pouvoir les publier prochainement.

qui, après tant de tristes vicissitudes, ne pouvait être que douloureusement meurtri, puisque, tout en sentant intimément leur droit à la vie, ils se voyaient rebutés par tout le monde.

Peut-être même quelquefois, à cause de cet état d'âme, en particulier quelques mois auparavant lorsqu'ils avaient été avertis qu'ils auraient dû quitter la Suisse, quelques-uns d'entre eux avaient-ils démontré de la froideur envers les familles qui les avaient accueillis. Il est naturel, par conséquent, que les habitants de la campagne ne recherchassent plus leur compagnie, qui avait perdu un peu de la première cordialité (1).

Quoi qu'il en soit, vers la fin de l'année 1688, nous trouvons nouvellement environ 200 Vaudois dans la campagne de Bâle.

Non seulement ils y avaient été ramenés par les troubles de la guerre dans les provinces allemandes, mais plusieurs avaient profité de ce fait pour se rapprocher toujours plus de leurs Vallées.

Leur espérance ne tombait pas.

Ils s'étaient par conséquent pourvus de bonnes armes ; mais cette attitude poussa le Conseil à être plus sévère envers eux. L'été précédent on avait reproché au gouvernement de Berne d'avoir favorisé les Vaudois et de les avoir aidés dans leurs projets de rentrée.

Or, une accusation semblable ne pouvait être supportée ; les Cantons évangéliques ne voulaient pas manquer à leur parole.

---

(1) Achille Loria, professeur à la Faculté de Droit à l'Université de Turin, analyse d'une manière très perçante les faits psychiques qui se produisent dans l'âme de l'exilé. Les sentiments qu'il nourrit en lui-même conduisent parfois le proscrit à une évaluation inexacte et tout à fait injuste du milieu où il se trouve ; mais cette évaluation est non moins logique et non moins vraie, au point de vue personnel, pour l'exilé : « ...Ma non è soltanto contro la terra, che gli dette i natali e lo sfratto, che la indignata irruenza dell'esule si scatena e si avventa, bensì ancora — quantunque ciò possa sembrare incredibile — contro la terra d'asilo. Già i concetti nazionali, da cui l'esule non giunge sempre a redimersi, si trovano in contrasto quotidiano, stridente colle consuetudini, col carattere, colle idee dominanti nel paese in cui esso immigra ».

Et Heine disait : « C'est un effet de la malédiction secrète de l'exil si nous ne pouvons maintenir notre coeur joyeux dans l'atmosphère de l'étranger, si nos opinions et nos sentiments nationaux nous obligent constamment à demeurer isolés au milieu d'un peuple qui pense et qui sent d'une manière toute différente de la nôtre ».

Ces motifs devaient sans doute avoir aussi leur influence sur l'état d'âme des Vaudois.

(V. A. Loria : « La letteratura dell'esilio » dans ses volumes : « Verso la Giustizia Sociale »).

Toutefois, si les circonstances politiques les obligeaient à maintenir une ligne de conduite ferme contre les projets des Vaudois, ils ne manquèrent pas de leur donner plusieurs témoignages de vraie sympathie à cause de leurs malheurs, et de leur donner du secours dans tous leurs besoins.

Mais à peine ils furent nouvellement répartis dans les villages, on ordonna aux Vaudois de consigner leurs armes et leurs passeports aux autorités locales ; quant aux armes, cela est naturel, on voulait se prémunir contre toute tentative de rentrée ; quant aux passeports, en les leur ôtant, on voulait leur ôter aussi la possibilité de se rendre d'une localité à l'autre et d'un Canton à l'autre pour y former des complots.

Au premier ordre du Conseil, personne ne voulut se présenter. C'est pourquoi, au commencement de Décembre, on les fit nouvellement avertir, et on les menaça, en cas de désobéissance, de les chasser sur le territoire autrichien.

Ils se laissèrent alors convaincre en partie, et bientôt on les réunit à Liestal pour retirer leurs armes ; mais là encore, M. Grieder, qui avait été envoyé par le Conseil de Bâle, ne put s'acquitter de sa tâche si ce n'est après avoir eu recours au bailli de Farnspourg, Sébastien Spörling.

Même ce dernier, qui jouissait d'une autorité particulière, réussit avec peine à vaincre les résistances des Vaudois. Quelques-uns s'agitaient et menaçaient ; un jeune homme avait saisi un pistolet qui se trouvait dans la maison où ils s'étaient réunis, auprès du foyer, et il l'agitait comme s'il avait complètement perdu la raison. Un autre avait déchiré son *attestation* en tout petits morceaux et les avait éparpillés avec colère.

Laurent Buffa (1) était particulièrement excité. Lorsqu'il consigna son sabre au bailli, il lui dit qu'il ne l'avait pas du tout volé et qu'on aurait dû le lui rendre. Et puisqu'on n'écoutait pas ce qu'il disait, il fut saisi d'une telle colère qu'il grinçait des dents et qu'il frappait le sol avec les pieds. Ce ne fut qu'après une longue hésitation qu'il donna son attestation au bailli, mais il le regarda avec fierté en lui recommandant d'en avoir soin (2).

---

(1) Celui qui fut plus tard un des capitaines de la Glorieuse Rentrée.

(2) V. Gauss, op. c., p. 182.

Puisque les choses étaient ainsi, le Conseil trouva qu'il valait mieux renvoyer les Vaudois en Brandebourg, où le Grand Electeur leur offrait nouvellement des terres.

On donna alors l'ordre au pasteur de la Faye de parcourir les villages de la campagne, dans lesquels se trouvaient les exilés, de les réunir et de leur faire comprendre les raisons qui obligeaient les autorités suisses à ne plus leur accorder l'hospitalité après l'hiver.

Le pasteur tint des réunions dans plusieurs localités : à Oberdorf, à Sissac et à Liestal à la fin de Décembre 1688 et au commencement de Janvier 1689, mais toute sa peine fut vaine et pas un seul ne voulut se décider à partir ; malgré toute l'éloquence qu'il déploya, personne ne se laissa convaincre et tout le monde répondit par un refus absolu.

Nous verrons ensuite la réponse personnelle de chacun d'eux.

Relisons maintenant la relation que de la Faye présentait, quelques jours après sa tournée, au commissaire Rippel, à Bâle.

Lettre du pasteur de la Faye au Commissaire Rippel (1).

A Boubendorf, ce 14 *Janvier* 1689.

A Monsieur Rippel, à Bâle.

Monsieur,

J'ai exécuté les ordres que nos Souverains m'avaient donnés. J'ai fait assembler à Liestal, à Sissac et à Oberdorf, en présence de Messieurs les Baillifs, les Piémontais qui se trouvaient dans ces Baillages ; je les ai exhortés fortement dans mon Prêche et après mon Prêche, à sortir de la Suisse à la fin de cet hiver et à s'en aller en Brandebourg. Tout ce que j'ai pu obtenir d'eux, c'est qu'ils sortiront sans répugnance de la Suisse quand l'hiver sera passé, mais pour aller en Brandebourg, c'est ce que je n'ai pu leur persuader et à quoi pas un d'eux ne peut se résoudre.

Et, à ce que j'ai pu comprendre, voici ce qui a rendu à cet égard mes exhortations inutiles, et ce qui les entretient dans le refus qu'ils font d'aller en Brandebourg : on fait courir parmi eux diverses lettres

(1) V. Kirchen-Acten, L-8, f. 491.

que les Piémontais qui sont en Brandebourg en écrivent par lesquelles ils marquent qu'ils ne s'y trouvent pas bien.

Ils sont toujours animés du violent désir de retourner dans leurs Vallées. Ils espèrent que les prospérités du Prince d'Orange, ôtant à la France le moyen d'assister le duc de Savoye, celui-ci ne saurait plus les empêcher de rentrer dans leur pays ; et, quoi qu'il en soit, ils se flattent de cette pensée que les Hollandais les fourniront d'argent en quelque part qu'ils aillent pour avoir du pain, et que, par conséquent, il n'est pas nécessaire qu'ils en aillent chercher en Brandebourg.

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour leur montrer que tout cela pourrait bien être des illusions plutôt qu'autre chose ; — qu'ils feraient bien mieux d'obéir à Leurs Excellences des Cantons Protestants, dont l'esprit est si éclairé, à qui ils ont tant d'obligations et qui ne désirent que leur bien ; — qu'ils ne devraient pas rebuter si insolemment la bonne volonté que Son Altesse Electorale de Brandebourg a pour eux ; — qu'il n'y a point d'apparence qu'ils puissent rentrer dans leurs Vallées, que c'est se précipiter soi-même que de l'entreprendre ; — que Dieu ne le veut pas puisqu'il n'a pas béni les entreprises qu'ils en ont fait jusque ici, et que, puisque Dieu a inspiré et entretient toujours dans le cœur de l'Electeur de Brandebourg la volonté de les avoir dans son pays, c'est un signe que Dieu veut qu'ils y aillent, pour se joindre à leurs frères qui y sont et jouir avec eux du repos et des avantages que ce grand Prince leur accorde.

Je leur ai encore représenté beaucoup d'autres choses, soit en public, soit en particulier, qu'il serait trop long de rapporter dans une lettre.

Je vous envoie les réponses qu'ils m'ont fait chacun en particulier, et que j'ai écrit exactement, mot à mot, à mesure que chacun répondait à ce que je lui avais demandé ; et je vous prie très humblement de faire connaître à nos Souverains Seigneurs que si je n'ai pu porter les Piémontais à aller en Brandebourg, on ne doit pas l'attribuer au défaut de ma Rhétorique ou de mes soins, car j'ai employé l'un et l'autre autant qu'il m'a été possible, mais on doit l'attribuer uniquement à l'entêtement et à l'opiniâtreté de ces gens-là, que toute l'éloquence de Cicéron ou du Chrisostome ne saurait vaincre.

Ceux qui sont dans le Bailliage de Hombourg ne sont que cinq ou six et on dit que le Baillif n'entend ni latin ni français ; j'irai pour-

tant les ouir cette semaine et ensuite je vous enverrai aussi ce qu'ils m'auront répondu.

Continuez-moi, je vous prie, l'honneur de m'aimer et celui de me croire

Monsieur

votre très humble et très obéissant serviteur

PAUL DE LA FAYE, *pasteur.*

Voici probablement une des lettres auxquelles le pasteur de la Faye faisait allusion dans son rapport au commissaire Rippel.

Elle est écrite par un David Peyrot qui avait quitté la Suisse pour le Brandebourg avec quelques membres de sa famille, en 1688 ; il avait dû laisser dans les alentours de Zurich sa femme et son frère, probablement pour cause de santé.

Non seulement il déclare qu'il n'a pas trouvé une seule chose vraie de tout ce qu'on leur avait raconté sur le Brandebourg, mais il avoue franchement qu'il ne pourra jamais s'habituer à la vie qu'ils sont obligés de supporter : les vivres, le climat, les occupations, le caractère même des gens avec lesquelles il doit avoir des rapports journaliers, ne lui vont pas...

Ils sont logés dans une maison qui — nous dit-il ironiquement — est à l'enseigne de « La Misera ».

Ce qui frappe surtout dans cette lettre c'est la simplicité de ces bons montagnards, — cette simplicité qui se reflète dans le style naïf — mais elle n'en est pas moins profonde dans les affections, dans la piété, dans l'amour pour la famille, dans les sentiments de reconnaissance envers les Suisses ; on sent dans toutes les phrases le doux mal du pays.

Et quelle différence de la description qu'on leur avait faite quelques mois auparavant !

Comment continuer une telle vie ?

Aussi ne s'étonnera-t-on pas d'entendre les déclarations personnelles de ceux qui sont invités à partir pour le Brandebourg !

Lettre de David Peyrot
du Brandebourg à sa femme (1)

Copie de lettre de David Peyrotte *dresser* (2)

A Monsieur Rebolet (3) *de Zürich.*

Ce 14 9.*bre* 1688.

...(marque de ville) (4).

A ma très chère femme, salut.

Depuis que Dieu m'a fait la grâce de me conduire jusques ici dans cette ville de Stendal en bonne santé, je n'ai pas voulu manquer de vous faire savoir de mes nouvelles que jusques ici sont bonnes, grâces à Dieu.

Celle-ci est pour la seconde fois que je vous écris depuis que je n'ai point reçu de réponse; je n'ai pas voulu manquer de vous faire savoir notre portement, que jusques à présent nous sommes tous en bonne santé: ainsi j'espère de vous, ma très chère femme; vous pouvez croire que je languis de ne savoir pas de vos nouvelles, comme aussi de mon frère Michel et de ma sœur Marie, sorcière. Je vous prie de ne point manquer de me faire savoir promptement de vos nouvelles par la poste; vous prierez mon frère Michel qu'il vous la fasse écrire, la dite lettre.

Je veux vous donner des nouvelles de notre voyage, que depuis notre grand département (5) *de Zurich jusques ici nous avons toujours été en bonne santé, loué soit le Bon Dieu.*

Par chemin nous avons souffert beaucoup; de Zurich jusques a Francfort nous avons été bient traités autant que Leurs Excellences nous ont conduit, mais de Francfort jusques ici, dans ladite ville de Stendal, seulement moi j'ai dépensé six écus; nous avons été jusqu'à deux jours sans rien avoir, ni pain ni bière. Pour vous, vous pouvez penser, ma très chère femme, que je languis de ne pas vous voir, mais j'espère vous aller voir au printemps prochain, s'il plait au Seigneur, et d'y demeurer avec vous, car je ne trouve pas, ici dans ce pays, d'y pouvoir résister, car les gens sont méchants; l'une et l'autre que je

---

(1) V. Kirchen-Acten, L-8, f. 573.
(2) Envoyée par le moyen de...
(3) Reboulet, pasteur.
(4) Note du ms.
(5) Départ.

ne prends pas à gré ce pays, car c'est un misérable pays, et il n'y a pas moyen que nous y puissions vivre, car de tout ce qu'on a dit de ce pays, je n'ai pas encore trouvé une seule chose ; sans vous en parler par le menu, vous pouvez juger par là en quel état nous sommes réduits ; pourtant je vous prie, ma très chère femme, de patienter tant que vous pourrez, en la crainte de Dieu et de Jésus-Christ ; et mon frère Michel ne manquera pas de faire son devoir envers vous, de vous visiter deux ou trois fois la semaine, afin de pourvoir les choses qui vous seront nécessaires, et de demeurer avec son maître et d'y profiter tant qu'il sera possible.

Je vous veux encore dire ce mot ; de vous assister tant que vous pourrez, afin qu'avec l'assistance du Bon Dieu, de vous voir (1) *encore une fois en bonne santé.*

Notre cher fils Jacques se porte bien : il est gros, vous ne le saurez connaître ; et Marguerite, ma sœur, et Daniel et Paul se portent bien et vous font ses baisemains par Michel à M.r Jean Fassi et à Madame le Barbel et à toute son honorable maison, et Marguerite le salue très humblement, comme aussi Biry son valet.

J'espère qu'avec l'assistance du Bon Dieu d'aller encore une fois travailler dans sa maison ; je prierai le Bon Dieu pour sa santé et prospérité, comme aussi à M.r mon très cher compère et à M.r Maurissi Chaneur, et à Mad.e sa chère femme, enfin à toute sa noble maison et à Madame Chaneur, ma très chère commère. Vous lui direz que je suis en bonne santé, Dieu merci, et à Monsieur le maître de mon frère Daniel et à Monsieur le pasteur de Rentis et à toute sa noble maison ; Daniel lui fait aussi ses baisemains et est parti pour aller à Berlin pour apprendre un métier, et moi et Marguerite et Paul et notre fils sommes ici dans la ville de Stendal.

Moi je suis bonnetier, mais il n'y a rien à profiter.

Ma très chère femme, je vous veux donner des nouvelles de votre très cher père et frère Jean et Anne et Magdeleine, et la femme de Jean et ses enfants se portent tous bien et vous saluent, et votre sœur Anne s'est mariée ce mois-ci de Novembre avec Bernardin Jahier de la Vallée de Pramol ; ils se recommandent tous deux à vous ; et Magdelaine est allée à Berlin avec mon frère Daniel.

Nous sommes logés à la Misera, *on ne nous donne qu'un peu de*

---

(1) **Reconstruire : « ...qu'avec l'assistance du Bon Dieu, je puisse encore vous voir... ».**

pain et un peu de méchante bière qui nous fait mal tout le jour ; si nous n'eussions porté quelque peu d'argent nous serions bons pour y mourir de nécessité, mais si les choses ne sont pas mieux d'ici au printemps, nos gens seront contraints de s'en aller chercher du pain là où Dieu les voudra conduire, car aux esclaves on donne plus qu'à nous.

Je vous prie de nous envoyer un peu de nouvelles de nos gens qui sont allés dans le Würtemberg et au Palatinat, comment ils sont, et si mon frère vous a écrit, Barthélemy.

Autre que je suis et serai toute ma vie, chère femme,

Votre très affect. mari

David Peyrot.

Votre père et toute sa famille saluent très humblement Monsieur notre compère Chaneur et tous ceux de sa noble maison, et B. Imbert vous salue et vous prie de faire ses baisemains à Jean le Boucher.

(A Monsieur Reboulet).

Je prends la liberté, Monsieur, de vous adresser la ci-jointe pour la rendre, s'il vous plaît, à son adresse, et s'il vous plaît vous pourrez (la lire) par avant que de la rendre.

J'attends cette faveur de vous, après tant d'autres. Je vous prie encore de me faire faire réponse au plus tôt qu'il vous sera possible, et suis avec respect

Monsieur

Votre très humble et obéissant serviteur

David Peyrot.

Relations du pasteur de la Faye [1].

A)

Circonscription de Farnspourg.

L'an mille six cent quatre vingt et huit et le Trentième de Décembre, suivant l'ordre que j'ai reçu de nos Souverains Seigneurs Leurs Excellences de Bâle, j'ai fait assembler à Sissac, en présence de Monsieur le Bailli de Pharnspourg, les Piémontais qui se trouvent dans son bailliage ; je leur ai déclaré la volonté que Son Altesse Electorale de Brandebourg a de les recevoir, loger et nourrir dans ses Etats et le

(1) V. Kirchen-Acten, L-8, f. 475.

commandement qui leur est fait de la part de nos dits Seigneurs de se disposer à sortir de la Suisse et s'en aller en Brandebourg à la fin de cet hiver.

En même temps je les ai exhortés le plus fortement que j'ai pu à accepter une offre si avantageuse et à obéir à un commandement si juste, avec menace contre les désobéissants d'être envoyés hors de la Suisse, comme des gens qui ne connaissent pas ce qui est de leur bien et qui ne répondent pas à la bonté qu'on a pour eux.

Après quoi leur ayant demandé positivement à chacun en particulier s'ils voulaient sortir de la Suisse à la fin de cet hiver et aller en Brandebourg, ils ont répondu les uns après les autres comme s'ensuit :

Jean Chovie (1) *a dit : je sortirai de la Suisse à la fin de cet hiver ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai où Dieu m'inspirera.*

Pierre Chovie *a dit : je sortirai de la Suisse à la fin de cet hiver ; je ne veux point aller en Brandeburg et j'irai où Dieu voudra me conduire.*

Daniel Buffe *a dit : je sortirai de la Suisse après cet hiver ; je ne veux point aller en Brandebourg, je ne sais où je veux aller... j'irai où Dieu m'inspirera.*

Pierre Rique *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai où je trouverai du travail.*

Daniel Rique *a dit : je sortirai de la Suisse quand les Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg, et j'irai là où Dieu m'aura inspiré.*

Laurens Buffe *a dit : Je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où la Providence de Dieu me voudra conduire ; il y a du pain ailleurs aussi bien qu'en Brandebourg.*

Joseph Jeanfouran *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai où Dieu voudra me conduire.*

Pierre Robert *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont et ne me voudront plus souffrir dans leur pays ; je ne veux point aller en Brandebourg, j'y serais déjà allé si j'eusse voulu y aller ; j'irai là où la Providence de Dieu m'appellera.*

Paul Bartalot *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me*

(1) V. note 1 à page 9.

le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où la Providence de Dieu me conduira.

Estienne Chardoussin *n'était pas venu parce qu'il était malade.*

Philipe Gardiole *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où Dieu m'ispirera.*

Jacob Rostan *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où le Bon Dieu m'inspirera.*

Antoine Gardiole *a dit : je sortirai de la Suisse quand on me rendra mon attestation et mon passeport ; je n'ai jamais eu la volonté d'aller en Brandebourg, je ne promets point d'y aller et j'irai mendiant mon pain là où Dieu voudra me conduire.*

Jacques Roman *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où Dieu voudra me conduire.*

Philipe Roman *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Souverains Seigneurs me le commanderont ; alors je suis prêt à partir ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où la Providence divine m'appellera.*

Jean Abondet *a dit : Je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai par le monde cherchant mon pain.*

Valentin Genre *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où le Bon Dieu m'adressera.*

Thomas Berger *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je n'ai pas le courage d'aller en Brandebourg, et j'irai là où le Bon Dieu m'aura inspiré.*

Daniel Jean Fouran *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où le Bon Dieu m'appellera.*

Jean Bourne *n'était pas venu.*

Jean Lantaret *n'était pas venu.*

Daniel Combes *n'était pas venu.*

Augustin Fourneron *a dit : Je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg je suis déjà âgé, je n'ai pas le courage d'y aller et j'irai là où la Providence voudra me nourrir et me conduire.*

Pierre Musseton *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont, je ne suis pas disposé à aller en Brandebourg et j'irai là où la Providence Divine m'aura inspiré.*

Daniel Musseton *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg, je veux aller chercher mon pain là où Dieu me voudra conduire.*

David Musseton *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où Dieu voudra me conduire.*

Joseph Lantaret *a dit : je sortirai de la Suisse quand Leurs Excellences me l'ordonneront, alors je suis prêt ; je ne veux point aller en Brandebourg, ou, je ne sais pas si j'y veux aller ; j'irai où la Providence divine m'inspirera.*

Matthieu Malanot *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg et j'irai là où le Bon Dieu me conduira.*

Pierre Garnier *a dit : je sortirai de la Suisse quand Leurs Excellences ne me voudront plus souffrir dans ce pays, je ne me puis résoudre d'aller en Brandebourg, j'irai là où la Providence divine voudra me conduire.*

Antoine Bernard *a dit : je sortirai de la Suisse quand nos Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg ; je ne ne sais où je veux aller, je ferai ce que Dieu voudra.*

Jean Chovie *et Jean* Cardonne *n'étaient pas venus.*

Fait à Sissac, ce 30 *Décembre* 1688 *par Mons.* Paul de la Faye, *Ministre du S.t Evangile.*

B)

Circonscription de Waldenbourg.

L'an mille six cent quatre vingt et neuf et le sixième de Janvier, suivant l'ordre que j'ai reçu de nos Souverains Seigneurs Leurs Excellences de Bâle, j'ai fait assembler à Oberdorf, en présence de Monsieur le Bailli de Waldenburg, les Piémontais qui se trouvent dans son bailliage ;

je leur ai déclaré la volonté que Son Altesse Electorale de Brandebourg a de les recevoir, loger et nourrir dans ses Etats, et le commandement

qui leur est fait de la part de nosdits Seigneurs de se disposer à sortir de la Suisse et s'en aller en Brandebourg à la fin de cet hiver ;

En même temps je les ai exhortés le plus fortement que j'ai pu à accepter une offre si avantageuse et à obéir à un commandement si juste, avec menace, contre les désobéissants d'être envoyés hors de la Suisse, comme des gens qui ne connaissent pas ce qui est de leur bien et qui ne répondent pas à la bonté qu'on a pour eux ;

Après quoi, leur ayant demandé positivement à chacun en particulier, s'ils voulaient sortir de la Suisse à la fin de cet hiver et aller en Brandebourg, ils ont répondu les uns après les autres comme s'ensuit :

Jacques Peyran *a dit : je suis content de sortir de la Suisse ; pour le Brandebourg, je vous demande pardon, je ne veux point y aller : j'irai là où le Bon Dieu me conduira.*

Marie Caffarel *a dit : je veux sortir de la Suisse et aller à Genève* (1) *où j'ai deux garçons.*

Jacques Jayer *a dit : je sortirai de la Suisse si je n'y trouve point de quoi travailler ; deux de mes cousins m'ont écrit qu'ils ne sont pas bien au Brandebourg, je ne veux donc point y aller ; j'irai où la Providence Divine m'appellera.*

Jaques Ribet *a dit : il faudra bien sortir de la Suisse pour le Brandebourg ; je n'y veux point aller pour cette heure, j'irai où le bon Dieu me conduira pour gagner ma vie.*

Michel Ribet *a dit : je sortirai de la Suisse, nous l'avons promis ; je ne veux point aller en Brandebourg pour cette heure, j'irai là où le bon Dieu me conduira.*

Paul Long *a dit : je ne trouve point à travailler par ici, j'en sortirai ; je ne veux point aller en Brandebourg, j'y serais allé l'année passée si j'eusse voulu, j'irai où le bon Dieu voudra nous conduire.*

Marthe Long *a dit : je sortirai de la Suisse, je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où Dieu me conduira.*

Paul Long *a dit : il faudra bien sortir de la Suisse, pour le Brandebourg ; si j'eusse voulu y aller, j'y serais allé l'année passée, je ne sais où je veux aller, il faudra bien aller en quelque part.*

Jean Ruet *a dit : j'irai hors de la Suisse au moment que Leurs Excellences le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où Dieu me conduira ; il y a trois ans que je suis hors de ma maison, Dieu m'a nourri, il me nourrira encore.*

---

(1) Comme l'on sait, Genève ne faisait pas encore partie, à cette époque, de la Confédération Helvétique.

Catherine Durante *a dit : si l'on nous commande de sortir de la Suisse il faudra bien obéir, je ne veux point aller en Brandbourg ; j'irai où le bon Dieu me conduira pour gagner ma vie.*

Jean Reymond *a dit : je sortirai de la Suisse ; je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où le bon Dieu m'inspirera.*

Pierre Robert *a dit : quand il plaira à Leurs Excellences de m'envoyer hors de la Suisse je suis prêt à obéir ; je ne veux point aller en Brandebourg, je suis déjà vieux, je gagnerai ma vie où je pourrai, à la sueur de mon visage.*

Paul Baret *a dit : si les Seigneurs veulent que nous sortions de la Suisse, il faudra bien sortir ; je ne veux point aller en Brandebourg, je suis déjà vieux, j'irai où le bon Dieu me conduira.*

Pierre Baret *a dit : si je ne trouve point de travail dans la Suisse, j'en sortirai ; je ne veux point aller en Brandebourg. J'irai là où le bon Dieu me mandera.*

Daniel Caffarel *n'était pas venu parce qu'il est en garnison à Laufenbourg.*

Joseph Caffarel *n'était pas venu parce qu'il est aussi en garnison à Laufenbourg.*

Isabeau Ribet *n'était pas venue parce qu'elle est malade.*

Jean Besson,
Daniel Odin,
Jacob Regly,
Jean Caffarel,
Samuel David,
Joseph David,
Susanne Caffarel,
Daniel Pavarin *et*
Estienne Chauvie *n'étaient pas venus.*

Fait ce 6 *de Janvier* 1689, *à Oberdorf, par moi* Paul de la Faye, *Ministre du S.t Evangile.*

Depuis j'ai demandé à Daniel Odin *et à* Jean Gaffarel *s'ils voulaient sortir de la Suisse et aller en Brandebourg, et ils ont répondu le* 8 *Janvier comme s'ensuit :*

Daniel Odin *a dit : si je trouve du travail dans la Suisse j'y demeurerai, si l'on ne m'y veut point souffrir je sortirai ; pour moi je*

ne vais point en Brandebourg, je ne sais pas où je veux aller, j'irai où Dieu voudra.

Jean Gaffarel *a dit : si les Seigneurs le veulent, je sortirai de la Suisse; je n'ai jamais eu la volonté d'aller en Brandebourg, je suis vieux et je veux aller avec ma femme à Genève où j'ai des enfants.*

Depuis, à savoir le 9 de Janvier, j'ai demandé à Jean Besson *et Joseph* David *s'ils voulaient sortir de la Suisse après cet hiver et aller en Brandebourg et ils ont répondu comme s'ensuit :*

Jean Besson *a dit : nous avons promis de sortir de la Suisse, il faut sortir ; je ne dis pas que je ne veuille jamais aller en Brandebourg, mais je n'y veux pas aller encore, j'irai où je trouverai du travail, je ne sais pas où j'irai, j'irai où Dieu me conduira.*

Joseph David *a dit : si l'on ne veut pas que nous demeurions dans la Suisse j'en sortirai ; je ne veux pas aller en Brandebourg, j'irai où Dieu me voudra conduire.*

J'ai demandé encore le même jour à Samuel David, *Susanne* Gaffarel *et à Susanne* David *et à Jacob* Regly *et à Estienne* Chauvie *s'ils voulaient sortir de la Suisse après cet hiver, et aller en Brandebourg et ils ont répondu comme s'ensuit :*

Samuel David *a dit : si nous ne pouvons pas demeurer dans la Suisse, j'en sortirai après cet hiver ; je crois que je ne veux pas aller en Brandebourg, ceux qui y sont s'en veulent retourner, j'irai où il plaira à Dieu.*

Susanne Gaffarel *a dit : si nos Seigneurs ne veulent pas que nous demeurions dans la Suisse, j'en sortirai ; je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où le bon Dieu me voudra conduire.*

Susanne David *a dit : je sortirai comme les autres à la fin de cet hiver ; je n'ai pas encore résolu d'aller en Brandebourg, j'irai là où le bon Dieu me voudra conduire ; le bon Dieu est partout.*

Jacob Regly *a dit : si les Seigneurs nous veulent envoyer hors de la Suisse après cet hiver, j'en sortirai, nous ne pouvons pas demeurer par force dans leur pays. Ce n'est pas mon cœur d'aller en Brandebourg, j'irai là où le bon Dieu me voudra conduire.*

Estienne Chovie *a dit : si les Seigneurs veulent que je sorte de la Suisse je ne suis pas le Maître, je sortirai ; je n'ai jamais eu le cœur d'aller en Brandebourg, j'irai là où le bon Dieu m'aura inspiré.*

C)

Circonscription de Liestal.

L'an mille six cent quatre-vingt et neuf et le Troisième de Janvier, suivant l'ordre que j'ai reçu de nos Souverains Seigneurs Leurs Excellences de Bâle, j'ai fait assembler à Liestal, en présence de Monsieur le Baillif de cette ville, les Piémontais qui se trouvent dans son Bailliage; je leur ai déclaré la volonté que Son Altesse Electorale de Brandebourg a de les recevoir, loger et nourrir dans ses Etats et le Commandement qui leur est fait de la part de nos dits Seigneurs de se disposer à sortir de la Suisse et s'en aller en Brandebourg à la fin de cet hiver;

en même temps je les ai exhortés le plus fortement que j'ai pu à accepter une offre si avantageuse et à obéir à un commandement si juste, avec menace contre les désobéissants d'être envoyés hors de la Suisse comme des gens qui ne connaissent pas ce qui est de leur bien et qui ne répondent pas à la bonté qu'on a pour eux;

après quoi, leur ayant demandé positivement à chacun en particulier s'ils voulaient sortir de la Suisse à la fin de cet hiver et aller en Brandebourg, ils ont répondu les uns après les autres comme s'ensuit:

Susanne Fourneron *a dit: je veux sortir de la Suisse; je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où le bon Dieu me conduira.*

Marie Chauvie *a dit: je sortirai de la Suisse; je ne veux point aller en Brandebourg, j'ai encore mon mari en prison; j'irai là où Dieu m'inspirera.*

Magdelaine Constantine *a dit: je sortirai de la Suisse si les Seigneurs me le commandent; je ne crois pas d'aller en Brandebourg, j'irai là où Dieu me conduira.*

Marie Godin *a dit: je sortirai de la Suisse, je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où Dieu me conduira.*

François Pascal *a dit: si nos Seigneurs me commandent de sortir de la Suisse j'en sortirai; je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où Dieu me conduira par le monde.*

Jean Robert *a dit: si Leurs Excellences me commandent de sortir de la Suisse j'en sortirai; je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où Dieu me conduira.*

Daniel Robert *a dit : si nos Seigneurs veulent que nous sortions il faudra bien sortir, mais puisqu'ils souffrent les Savoyards et les Italiens, ils nous souffriront bien nous, si nous ne sommes pas à charge ; je ne veux point aller en Brandebourg, s'il n'y avait point d'autre pays, nous y irions, mais il y a d'autres pays où aller.*

Philippe Peyrot *a dit : je sortirai de la Suisse quand les Seigneurs me le commanderont ; je ne veux point aller en Brandebourg s'il plaît à Dieu ; le monde est si grand ! j'irai en quelque part.*

Jeanne Bertot *a dit : je veux sortir de la Suisse ; je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où Dieu m'aura inspiré.*

Anne Bertot *a dit : je veux sortir de la Suisse ; je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où le bon Dieu m'aura inspiré.*

Jean Meyron *a dit : si leurs Excellences le commandent nous sortirons, je ne crois pas pourtant qu'ils nous contraignent à sortir ; si je veux aller en Brandebourg ? oh, que non ! je ne sais pas encore où j'irai, j'irai là où Dieu me conduira.*

Michel Rique *a dit : si Leurs Excellences me commandent de sortir je sortirai ; je ne veux point aller en Brandebourg, je veux aller par le monde, là où la Parole de Dieu sera prêchée.*

Jacques Bounous *a dit : si les Seigneurs commandent de sortir de la Suisse j'en sortirai ; je ne veux point aller en Brandebourg, j'avais deux cousins qui sont morts en allant en Brandebourg, j'irai là où l'on prêchera la Parole de Dieu.*

Jean Genre *a dit : je ne puis pas demeurer par force dans la Suisse ; je ne veux point aller en Brandebourg, je suis déjà vieux, j'ai encore deux enfants en Piémont, je ne veux pas m'en éloigner, j'irai là où Dieu m'inspirera.*

Marie Richard *a dit : je sortirai de la Suisse si les Seigneurs le veulent ; je ne veux point aller en Brandebourg, j'irai là où le bon Dieu me conduira, comme les autres.*

Fait à Liestal ce 13 *de Janvier* 1689 *par moi* Paul de la Faye, *Ministre du S.t Evangile.*

* * *

Enfin, pendant l'hiver, on les protégea encore.

Mais au commencement de Mars 1689 on donna l'ordre aux chefs des maisons où ils avaient été logés de faire les préparatifs pour le départ. Les malades et les enfants qui ne pouvaient pas voyager auraient dû être transportés à Bâle sur des voitures.

Aux autres on donna l'argent nécessaire pour le voyage et on les conduisit à Schaffhouse ; de là ils devaient continuer leur route vers le Brandebourg.

Une partie d'entre eux cependant s'arrêta sur les frontières nord de la Suisse et dans le Würtemberg ; d'autres Vaudois se trouvaient encore éparpillés dans les Cantons de Zurich, de Berne et des Grisons...

...L'espoir du retour dans leurs Vallées ne les quittait pas !

V.

Table alphabétique des Vaudois exilés mentionnés dans cette étude.

Pour faciliter la recherche des noms des personnes qui pourraient intéresser de plus près le lecteur à cause de la famille, j'ai rangé tous les noms des Vaudois par ordre alphabétique, en indiquant, pour chacun, la page dans laquelle il est cité.

Les pages qui portent un numéro inférieur à 53 doivent être cherchées dans le Bulletin précédent (N. 45).

Le numéro petit, qui suit quelquefois celui de la page, indique combien de fois le nom est répété dans la même page.

Il va de soi — quoique je ne l'aie indiqué qu'une seule fois dans la table — qu'il se peut qu'un même nom se rapporte à plusieurs personnes, comme on pourra aisément vérifier par-ci par-là.

D'autre part, des noms analogues, mais écrits avec une orthographe un peu différente, peuvent indiquer une seule personne : j'ai cru cependant devoir les rapporter fidèlement, avec toutes les variantes contenues dans les documents.

ABONDET Jean, 67.

ALBAREA Daniel, 47², 54 - David, 47, 56 - Marie, 48 - Paul, 47, 56 - Pierre, 23, 47, 55 - Susanne, 47.

ANDRION Pierre, 55.

AUDRION Pierre, 47.

ARBOUX Daniel, 46 - Isabeau, 46 - Jean, 46, 53 - Marie, 46.

BAÎLE Pierre, 20.

BAILLIUS Petrus, 20.

BARET Paul, 70 - Pierre, 70.

BARIDOLLE Marie, 24.

BARIDON Marie, 47, 55 - Susanne, 47, 55.

BARTALOT Paul, 66.

BARTOCHE Antoine, 45, 48, 56 - Pierre, 45, 48, 56.

BARTOT Etienne, 45, 55.

BASTIE Anne, 46 - Jean Rudolf, 46 - Paul, 46, 53.

BELLINE Marguerite, 47 - Pierre, 47.

BELLINUE Marguerite, 54.

BENECHE Barthélemy, 45, 55 - Jean, 45 - Madeleine, 45 - Marguerite, 45 - Marie, 45.

BENET Jean, 45, 54 - Jeanne, 45 - Madelaine, 45.

BENICHE Anne, 53 - Daniel, 46 - Jean, 46 - Jeanne, 46.

BERGER Daniel, 45, 55 - Thomas, 67.

BERNARD Antoine, 68.

BESSON Daniel, 45 - Jean, 45², 55², 70, 71.

BERTOT Anne, 73 - Jeanne, 73.

BLONAT Antoine, 44, 45, 56 - Jean, 44, 56 - Lucie, 44, 45.

BONJOUR Daniel, 47, 56.

BOUNOUS Daniel, 47, 55 - Jacob, 46, 53 - Jacques, 46, 73.

BOURNE Anne, 46 - Jacques, 46, 54 - Jean, 67 - Paul, 46.

BRESSE François, 48.

BUFFA Laurent, 59.

BUFFAT Daniel, 55.

BUFFE Catherine, 45, 54 - Daniel, 24, 45², 54, 66 - Etienne, 47, 55 - Jeanne, 45 - Laurens, 45, 66 - Madelaine, 45 - Marguerite, 45 - Pierre, 45², 55.

CAFFAREL Daniel, 70 - Jean, 70 - Joseph, 70 - Marie, 69 - Susanne, 70.

CARDON Barthélemy, 44 - Catherine, 45, 56 - David, 44, 48, 53, 54 - Jeanne, 44 - Marguerite, 44 - Michel, 44 - Susanne, 44.

CARDONNE Jean, 68.

CATINE Etienne, 46 - Jean, 46, 53 - Madelaine, 46 - Margueritte, 46².

CHAIRAT Anne, 47 - Jean, 47², 55 - Jeanne, 47.

CHAIRET Jehan, 23

CHANEUR (Madame), 64 - Maurissi, 64, 65.

CHANFOURAN Paul, 23, 46 - Philippe, 23, 45, 55.

CHANFOURANE Madelaine, 47 - Marguerite, 45.

CHANFOURANNE Madelaine, 56 - Marguerite, 55.

CHARDOUSSIN Etienne, 67.

CHAUNIER Jean, 45.

CHAUVIE Estienne, 70, 71 - Marie, 72.

CHOVIE Estienne, 71 - Jean, 66, 68 - Pierre, 66.

COISSON David, 44, 48, 55 - Jean,

45[2] - Margueritte, 44 - Marie, 44 - Paul, 44 - Pierre, 44 - Susanne, 45, 55.

COMBES Daniel, 67.

CONSTANTIN Anne, 46 - David, 46, 54 - Jacob, 46 - Jean, 45, 55 Jeanne, 46 - Jehan, 24 - Marie, 45, 46 - Michel, 45 - Susanne, 46.

CONSTANTINE Magdelaine, 72.

CUISSON Jehan, 24.

DAVID Joseph, 70, 71[2] - Samuel, 70, 71[2] - Susanne, 71[2].

DURANTE Catherine, 70.

FOURNERON Augustin, 67 - Barthélemy, 46 - Catherine, 46 - Jacob, 46, 54 - Margueritte, 46, 54 - Philippe, 46, 54 - Susanne, 72.

FOURNEROT Antoine, 44 - Madeleine, 44.

FOURNESROT Antoine, 53.

GAFFAREL Jean, 70, 71 - Susanne, 71[2].

GAIMONATE Magdeleine, 23.

GARDIOL Augustin, 46, 54 - Barthélemy, 47, 54 - Daniel, 46[2], 54 - Daniel Jehan, 23 - Jacques, 46[2], 54 - Jean, 46, 47, 55 - Madelaine, 46[2] - Marie, 46[2] - Marthe, 46[2], 47, 54 - Michel, 46 - Paul, 46[2], 47, 54[2] - Pierre, 46 - Susanne, 46, 47, 54[2].

GARDIOLE Antoine, 67 - Philippe, 67.

GARNIER Pierre, 68 - Susanne, 46, 53.

GAYE Daniel, 45, 48, 56 - Jean, 45 - Marguerite, 45 - Marie, 45 - Michel, 45.

GENRE Jean, 46, 54, 73 - Nicolas, 46, 54 - Valentin, 67.

GIMONAT Susanne, 45.

GIRARDE Marie, 54.

GIRAUDINE Jeanne, 45.

GODIN Marie, 72.

GRAS Pierre, 24.

GRASSE Madelaine, veuve Gimonat, 47, 55 - Pierre, 45, 55.

GRIL Jean, 45, 56.

GUARIN Jeanne, 47.

GUERIN Jeanne, 53.

IMBERT B., 65.

JACQUETTE Benetin, 46 - Jean, 46 - Jeanne, 46[2], 48, 53 - Marie, 46.

JAHIER Bernardin, 64.

JAIMONATE Susanne, 24.

JAQUETTE Jean, 53.

JAVEL David, 20[2], 21[2], 22, 23[2], 24.

JAVELLUS David, 20.

JAYER Jacques, 69.

JEAN FOURAN Daniel, 67 Paul, 53.

JEANFOURAN Joseph, 66.

LANTARET Jean, 67 - Joseph, 68.

LONG Marthe, 69 - Paul, 69[2].

LOTARET Jacques, 46, 54 - Paul, 46, 54.

MAGNAN Pierre, 53.

MAGNE Anne, 54.

MAITRE Margueritte, 45.

MALAN Barthélemy, 23, 45, 55.

MALANOT Matthieu, 68.

MARIDONNE Jean, 47 - Marie, 47 - Susanne, 47, 54.

MARINET Anne, 45.

MARINETTE Ane, 24.

MARQUET Daniel, 46, 54 - Etienne, 44 - Jean, 44, 49, 55 - Marie, 47, 54.

MARQUETTE Antoine, 44 - Margueritte, 46², 53.

MARTINAT Anne, 46 - Antoine, 45 - David, 44, 48, 53, 54 - Jean, 46 - Jeanne, 46² - Joseph, 46 - Margueritte, 46 - Marthe, 45, 56.

MATINAT (Martinat?) Joseph, 54.

MAYNE Anne, 47 - Catherine, 47 - Jeanne, 47 - Marie, 47.

MEINIER Margueritte, 49 - Marie, 44, 49 - Pierre, 44, 49.

MEINIERE Margueritte, 47 - Marie, 47, 55 - Pierre, 47.

MELLI Jehan, 24.

MELLY Jean, 47, 55 - Margueritte, 47.

MEYRON Jean, 73.

MICHELIN Daniel, 44 - Joseph, 44.

MICOL François, 47, 54.

MONET Daniel, 46, 47 - Guillaume, 46, 47 - Susanne, 46, 47.

MONNET Daniel, 55 - Guillaume, 53, 55 - Susanne, 55.

MUSSET Batiste, 23, 47 - Baptiste, 55 - George, 48 - Jean, 47, 55 - Jeanne, 45, 47.

MUSSETON Daniel, 68 - David, 68 - Pierre, 68.

ODIN Daniel, 70².

PARISE Marie, 47, 54.

PASCAL François, 72 - Margueritte, 46, 54.

PASQUET Daniel, 47², 56 - Marie, 47 - Marthe, 47.

PASQUET PAGNON Jacob, 46, 54 - Jacques, 46 - Jean, 46 - Madelaine, 46 - Marie, 46 - Michel, 46.

PAVARIN Daniel, 70.

PEIRONIL Catherine, 45 - Jacque, 45, 53.

PEIROTE Abel, 56.

PEIROTTE Abel, 45 - Catherine, 46 - Daniel, 46 - David, 46, 53 - Margueritte, 45² - Michel, 46 - Philippe, 45.

PERONNE Catherine, 54.

PEROUNE Catherine, 47.

PEYRAN Jacques, 69.

PEYROT David, 62, 63, 65² - Philippe, 73.

PEYROTTE Barthélemy, 65 - Daniel, 64⁴ - David, 63 - Jacques, 64 - Marguerite, 64³ - Marie, 63 - Michel, 63², 64² - Paul, 64².

PLAVANE Jehanne, 24 - Marthe, 24.

PLAVANNE Jeanne, 47 - Marthe, 47.

PLAUANNE Jeanne, 55 - Marthe, 55.

PONCE Gennine, 47 - Jeanine, 55.

PONS Jeanne, 46 - Jacques, 46, 54.

PONTET Daniel, 24, 45, 55 - Jacques, 47, 55 - Joseph, 47, 54 - Judith, 47, 54[2] - Madelaine, 47 - Madeleine, 55 - Marie, 46 - Paul, 46, 54.

PONTETE Magdeleine, 24.

REBOLET (pasteur), 63.

REBOULET (id.), 63, 65.

REGLY Jacob, 70, 71[2].

REMONDET GRAND Samuel, 47, 54 - Catherine, 47.

REYMOND Jean, 70.

RIBET Isabeau, 70 - Jacques, 69 - Michel, 69.

RIBETTE Jean, 46 - Marie, 46[2], 47, 53.

RIC Daniel, 45, 54 - Jeanne, 45, 54 - Louis, 54 - Madelaine, 45, 54 - Pierre, 45 - Susanne, 45, 54.

RICHARD Marie, 73.

RIQUE Daniel, 66 - Michel, 73 - Pierre, 66.

RIVOIR Daniel, 54 - Philippe, 54.

RIVOIRE Antoine, 47 - Daniel, 46, 47, 54 - Jacques, 47 - Madelaine, 46[2] - Margueritte, 47 - Marthe, 46 - Philippe, 46, 47.

ROBERT Daniel, 73 - Jean, 72 - Pierre, 66, 70.

ROMAN Jacques, 67 - Philippe, 67.

ROSTAGNOL Anne, 44 - Daniel, 54 - Elizée, 44 - Etienne, 54 - François, 54 - Judith, 44 - Marie, 44 - Michel, 24, 44, 55 - Susanne, 44.

ROSTAGNOLLE Etienne, 45 - Marie, 45, 54.

ROSTAGNOLS Daniel, 47 - Etienne, 47 - François, 47.

ROSTAIN Anne, 47, 55 - Paul, 54 - Susanne, 47, 55.

ROSTAN Jacob, 67.

ROUSTAIN Daniel, 46 - Margueritte, 46 - Marthe, 46 - Paul, 46.

RUET Jean, 69.

RUSTINE Susanne, 24.

SAPE Jean, 45, 56.

THRON Thomas, 24.

TRON Anne, 44 - Thomas, 44, 48, 55.

TURIN Anne, 46 - Daniel, 46 - Jean, 46[2], 53 - Paul, 46 - Pierre, 46 - Susanne, 46.

VOLAT Daniel, 47, 55.

Rome, Février 1923.

CHARLES EYNARD

Capitaine au Ministère de la Guerre.

Lettere inedite di Enrico Arnaud [1]

La vita del gran condottiero dei Valdesi presenta ancora non poche pagine bianche; come quella degli anni che seguono il glorioso rimpatrio dei Valdesi fino al secondo esilio, e quella ancora degli anni 1704-1706, che segnano un suo ritorno, con nuova permanenza, alle Valli. Le lettere di Enrico Arnaud al duca Vittorio Amedeo II, segnalateci cortesemente dal conte Amedeo Ferrero di Ponsiglione, nell'Archivio di Stato di Torino, e che qui riproduciamo nel loro testo originale, gittano uno sprazzo di luce su questo periodo oscuro, lumeggiando specialmente i rapporti dell'eroe valdese col Principe Sabaudo, assai più intimi e continuativi che non si credesse.

Codesti rapporti, per verità, erano stati tutt'altro che buoni, anteriormente al Rimpatrio. Impersonando quasi da solo la resistenza, nel 1686, dopo i primi fatti d'armi in cui già s'era rivelato il suo coraggio indomito, Enrico Arnaud, vista impossibile la resistenza per il tradimento degli uni e la vigliaccheria degli altri, era riparato in Isvizzera; e il Duca aveva posta una forte taglia sul di lui capo. Nei tre anni dell'esilio, l'attenzione del Governo Sabaudo si era concentrata su di lui, tutto intento ad organizzare una spedizione armata degli esuli, per riconquistare la patria perduta. Allo scopo di liberarsi da quell'eterno cospiratore, da quell'agitatore instancabile, il duca Vittorio Amedeo, col suo primo ministro marchese di S. Tommaso e col suo ministro presso la Confederazione Elvetica conte Solaro di Govone, non erano rifuggiti dall'assassinio politico, commettendo a sicari che lo dessero nelle loro mani o vivo o morto.

---

(1) Archivio di Stato, Torino, Lettere Particolari, m. a. 24 fasc. Arnaud Enrico. Colonnello. 1690-1704.

Colla sua straordinaria accortezza, l'Arnaud seppe eludere tutti gli agguati; e quando già lo si riteneva infallantemente perduto, per una trappola sapientemente tesagli, egli salpava da Prangin, coi suoi mille, per la sponda sabauda del lago Lemanno.

Ma non appena scoppia la rottura colla Francia, il 4 giugno 1690, in buon punto per la salvezza dei Valdesi oramai esausti di forze e nell'impossibilità di resistere più lungamente, mutano di colpo i rapporti dell'Arnaud col Duca.

Il barone Pallavicino, comandante delle Valli, lo presenta al Duca, in una sua lettera del 21 giugno, in modo non troppo lusinghiero, per verità, dicendo che « *non ha tanto credito fra i Valdesi come si dice* » e ritenendolo « *uomo pronto, cabalista* », per quanto « *di buon giudizio e consiglio* »; ma aggiunge queste parole notevolissime: « *professa una venerazione e zelo del servitio di V. A. R. inesplicabile* ».

E alcuni giorni dopo, quando trattavasi di eleggere un deputato valdese che presentasse al Duca, a Moncalieri, il corriere francese della Corte di Versailles, sorpreso e catturato dai Valdesi — riferisce ancora il Pallavicino come l'Arnaud mettesse tutti sossopra li Religionari, perchè intendevano deputare il ministro Bastia e non lui, presso il Duca. Solo *pro bono pacis* il Bastia cedette e l'Arnaud fu ricevuto dal Duca, a Moncalieri.

Perchè questa strana divozione al Duca Sabaudo?

Il principe Guglielmo di Orange, diventato re d'Inghilterra, teneva molto all'entrata del Duca nella lega, per due precipue ragioni: una sentimentale, qual'era la reintegrazione dei Valdesi nelle loro terre, — una politico-militare, qual'era la tenuta in iscacco del nemico sulle Alpi — il lato vulnerabile della Francia — per opera delle agguerrite truppe sabaude, rafforzate dai Valdesi, strenui difensori dei loro confini contro la nazione persecutrice (1). Ora, Enrico Arnaud, che sappiamo in relazione assidua col suo gran protettore, non avrebbe ricevuto istruzioni al riguardo?

Certo è che l'incontro dell'Arnaud col Duca fu improntato alla massima cordialità. Ma è pura leggenda che il Duca lo nominasse colon-

---

(1) Il re Guglielmo III, si sa, volle eternare il Congresso dell'Aja, nel 1691, con una medaglia commemorativa, in cui figurano bellamente il Duca di Savoia ed i Valdesi. Il Duca stringe la mano al cugino elettore di Baviera, di fronte alle nazioni alleate, Inghilterra e Olanda; e accanto è un fante Valdese, con bandiera spiegata, sì da scoprirne il mistico candeliere, con le sette stelle. La leggenda: « Sabaudis, Valdens. etc. serv. Congressu Principum. Hagae MDCXCI ».

nello, in considerazione della spedizione armata del glorioso rimpatrio da esso effettivamente condotta, come pastore e capo militare; ed è fantastico l'asserire che il Duca lo investisse di un qualsiasi comando. Questo potrebbe dedursi anzitutto dal silenzio di lui, storico un po' vanerello, che, narrando come fa la sua visita al campo del Duca, a Moncalieri, non avrebbe certo taciuto sia il grado sia il comando che avesse ricevuti. Ma poi, parlano i fatti di quegli anni di guerra, nei quali l'Arnaud ha una parte minima, solo apparendo qua e là con incombenze modestissime, e più come cappellano, per tenere alto il morale dei Valdesi, che come capo militare.

Lo vediamo, per esempio, con 300 Valdesi al Prà, il 18 giugno 1690, ma per il culto che fa ai soldati, non per guidarli all'assalto del Queyras: come il 25 giugno 1690 vediamo il ministro Bastia celebrare un culto per i soldati, vicino a Mondovì. I ministri sogliono accompagnare le truppe valdesi, in tempo di guerra.

Infine, nella corrispondenza che abbiamo di lui al Duca, egli si firma sempre: *Henry Arnaud, pasteur vaudois.* Solo nell'ultima lettera che possediamo, del 1704, egli si firmerà: *Henry Arnaud Colonel.* Tra queste date è il suo secondo esilio, durante il quale gli venne probabilmente il titolo e la pensione dall'Inghilterra.

No, il Duca non si valse delle indiscutibili sue qualità militari: fece meglio, da uomo accorto che era, e si valse delle sue non meno indiscutibili qualità diplomatiche. Quell'uomo che si era tanto dimenato contro di lui, trattando con grande abilità, presso le nazioni protestanti, per accaparrare l'opinione pubblica e la protezione dei Governi alla causa degli oppressi Valdesi, o perchè non avrebbe spiegato la sua personale influenza presso quelle nazioni diventate ora sue alleate — la Olanda, l'Inghilterra, la Svizzera e gli Stati Germanici protestanti — per concigliargliene maggiormente la fiducia e il favore, ora che, riammessi nei suoi Stati i Valdesi, stava facendo contro la Francia le sue personali vendette insieme a quelle ancora di cotestoro che per istigazione di quella nazione prepotente aveva cacciati nel grande esilio?

La cosa non spiacque all'Arnaud, che sentivasi più fatto per trattare grandi cose coi grandi, che per l'umile ufficio di cappellano; ed eccolo abbandonare il paese in guerra per l'estero, con commendatizie del Duca per Milano, Coira, Basilea, Zurigo; eccolo muovere dapprima incontro a truppe di Valdesi rimpatrianti e di religionari attratti dai Grigioni e dalla Valtellina per il Milanese; eccolo a recrutare sempre

nuove truppe di religionari nella restante Svizzera; e, cosa non meno importante, per il Duca, eccolo a scrivere ai suoi potenti amici dell'estero, specialmente al Clignet e al Jurieu di Olanda, per i fondi necessarî a mantenere le nuove truppe valdesi e di religionari. Reclutare nuove truppe ed assicurarne il mantenimento — ecco il suo primo scopo.

Se non che, da certe sue lettere, risulta che egli ha concertato col Duca e col conte di Govone, proprio coi due che ne avevano macchinato l'assassinio, *un piano segreto per far muovere la gran macchina della lega*, in favore del Duca. Il conte di Govone scrive al Duca, il 5 ottobre 1690.: « Si abboccò qui meco il ministro Arnaud, qual ripartì hieri, con intento di un maggior numero di rifugiati che potrà *e di eseguire certo disegno noto a V. A. R. forse più valevole di tutte le negotiationi...* e, conforme ai reali sensi non mancherò di secondarlo in tutto ciò che saranno stimate fruttuose le mie opere ». Ecco pertanto l'Arnaud — come scrive il Perrero — divenuto consigliere confidente del Duca ed esecutore dei suoi misteriosi disegni: vicende delle cose umane, ma sopratutto delle lotte politiche!

Quale codesto piano segreto? — Non ci risulta chiaramente. Le relazioni che l'Arnaud coltiva allora col Clignet, il sostenitore finanziario del Rimpatrio, e col Jurieu, l'apocalittico, indurrebbero a pensare a un progetto, in qualche rapporto con predizioni profetiche, vôlto a rappresentare il Duca, agli occhi delle nazioni protestanti, come strumento provvidenziale per la punizione della Francia, la gran persecutrice, e per il ristabilimento nelle sue Valli della vera Chiesa di Cristo, simboleggiata nei due testimoni dell'Apocalisse!

Ma non indugiamoci a un'ipotesi, che solo ulteriori ricerche potranno chiarire. Ci basti, per ora, di pubblicare le lettere inedite, che recano un notevole contributo alla biografia dell'Arnaud.

I.

Monseigneur

Je dois à La bonté de votre R. A. tous les honneurs que j'ay reçeu à Milan, à Coire & par tout: Ce que i'ay trouvé au pays des Grisons, c'est des plaintes d'un costé et des bonnes dispositions de L'autre, pour La levée des recrües; Les plaintes sont que Le Régiment qui

est à Carmagnole, n'est pas payé des Espagnols, & qu'ils souhaitterojent fort de le faire passer sous quelque autre Estandard: Les recrües se fairont aisément & Là & ailleurs, pourveu que Le nerf de La guerre ne manque point: Nous espérions d'avoir une conférence Monsieur de Gouvon & moy, avec Monsieur Le Conte de Lerenj Embassadeur de l'Empereur, Monsieur Coxe, Monsieur Talkenier, pour le bien de La Cause Commune, mais Le second à mandé de Berne, qu'il ne pouvait pas venir; il faudra que je le trouve et le prie de donner L'argent nécessaire, pour La levée de quelque monde: Messieurs de La Diete de Bade se devojent séparer dès hier; ces Dietes portent bien leur nom; tout Le monde attend & personne n'en voit aucun fruict; pour moy ie crois qu'il faut quelque chose d'assés vif, pour faire remuer ces grosses machines; j'ay ouvert mon cœur Là dessus à Mons.r Le Conte tout seul, & espère du secours du Ciel, d'en venir à bout, avec le Tems et beaucoup de patience.

D'abord que j'eus apris L'arrivée de S. A. de Saxe à Zurich, je partis de Bade en grand' diligence, pour avoir l'honneur de Luy faire La reverence; Elle me parla d'abord de Votre R. A. & me dit, avec plusieurs grands Seigneurs, qu'on faisait un grand fonds sur S. A. R. de Savoye, je répondis qu'on le pouvait asseurement faire, mais qu'il fallait aussy L'a soutenir; on conclud qu'on ferait tout ce qu'on pourrait: Un courrier apporta une lettre de Monsieur L'Electeur de Bavière, que les François se retirojent & que La présence de S. A. de Saxe seroit nécessaire, car on les vouloit suiure, ce qui obligea ce prince de partir promptement. Cependant quoy que La haute estime de V. A. R. aille croissant par tout et sur tout depuis Le jour de La bataille (1), *je me sens obligé en conscience de supplier profondément V. A. R. de n'hasarder plus sa sacrée personne, comme elle a fait tant de fois; Je prie mon Dieu qu'il La couvre de sa main, j'espere aussy de son secours, d'employer tous mes soins pour Le service de V. R. A. & de Luy faire cognoistre que je suis avec fidélité & profond respect*

De V. R. A.

Le tres humble, tres obeissant
& tres obligès sujet & serviteur
HENRY ARNAUD *p. Vaudois.*

Zurich Le 25 7.*bre* 1690.

---

(1) La battaglia di Staffarda, del 18 agosto 1690, vinta da Catinat, ma dove emerse il valore del Duca di Savoia. Il Duca si rammaricava, scrivendo al suo ambasciatore in Olanda, Conte de la Tour, il 1o sett. 1690, che si dubitasse della sua costanza, per non dire fedeltà. Aveva un buon avvocato nell'Arnaud.

II.

La lettera non reca il nome della persona cui è diretta. E' classificata, nell'Archivio di Stato, fra le sei « *lettere dirette a S. M. R. dal Colonello Enrico Arnaud - scritte da Zurigo, da Geneve e da la Tour* ». Ma è indubbiamente diretta al ministro del Duca, marchese San Tommaso.

A niuno sfuggirà la sua importanza, per la ricostruzione morale del momento storico.

Geneve, Le 7 novembre 1690.

Monseigneur

J'aj differé d'escrire à V. E. jusques à present, parce que ie n'avois pas grand chose à Luy mander; mais ie viens de recevoir depuis trois jours, des lettres de Hollande, savoir de Monsieur Clignet & de Monsieur jurieux (1) *quj me marquent que tout Le monde tombe d'accord de soutenir S. A. R. nótre genereux prince & qu'on envoye outre les trois cents mille florins d'hollande, qu'on à déjà envoyé; Encor trente mille escus par mois, pour payer les troupes vaudoises, & cela à commencer du mois d'octobre passé* 1690. *Vous voyés donc Monsieur qu'on ne veut pas Laisser perir les troupes à faute de payement, comme plusieurs officiers L'escrivent & quelques fripons de deserteurs L'asseurent. Je dois advertir V. E. de trois où quatre choses qui me semblent assés d'une grande importance: La première c'est Le dessein que j'ay decouvert à Monsieur le Comte de Gouvon seul, qui en aura escrit à S. A. R. je crois que c'est le seul moyen, pour faire mouvoir la pesante machine; il est aussy aisé de l'executer, comme il m'est aisé de l'escrire; je vois que presentement Le tems n'est pas encore venu; car cette mine ne pourroit pas produire L'effect que nous en pourrions naturellement esperer: nous pourrons negocier cette affaire avec Monsieur le Comte en son tems.*

La 2.de c'est qu'on m'escrit; & Monsieur l'Envoyé Coxe, qui est à Berne, le trouve à propos; que i'aille faire un tour en Hollande c'et hyver; parce que le Roy y doit venir bien tost, & peut-estre n'y demeurera-t-il pas Long tems; ce voyage aurait aussy son usage, car

(1) Cfr. Préface, « Histoire de la Glorieuse Rentrée, etc. », par H. Arnaud. Ivi è detto ampiamente del Clignet e del Jurieu.

ie travailleraj de tout mon pouvoir, pour faire plaisir à Nôtre Royal Prince; ayés La bonté Monsieur de Luy en dire un mot, afin que ie sçache sa volonté Là dessus, & ce que ie puis faire pour le bien public.

La 3.me, c'est un avis que i'ay reçeu, que quelques braves officiers & mynistres complotent pour détruire disent-t-ils Arnaud, je suis au dessus de tous ces gens La, & faj peu de cas de leurs sottises; Les gens d'honneur & de bien me cognoissent assés, & je defie toute La terre de me reprocher La moindre chose qui vaille; pour moy ie crois que Mons.r de Loches voudrojt faire passer tous nos Vaudois sous Luj, il s'en est expliqué quelque fois, ie m'y suis opposé, & selon moy, il faut prendre garde, qu'un peut trop de fumée ne le pousse jusques Là: Monsieur Mallet en tous cas, serait beaucoup plus propre, car ie scaj que L'interest n'est pas son jdole; J'ay peur que Les mynistres ne veuillent éviter deux choses, savoir La peine et Le péril. M.r Laurens vien de ça, sans aucun fruict, Jahier fait le malade, court La Suisse en geusant, & dit cent sottises par tout, i'ay eu mille pénes de detromper Zurich, Berne etc.; de tout ce qu'il a avancé mal à propos; Bastie & Leger viennent arrester les familles vaudoises, sans en écrire un mot à qui que ce soit, cependant tout était déjà fait devant leur depart, & si on accorde des passeports à ces gens Là, ils deffileront L'un après L'autre & quitteront tout, car le repos leur plaist.

La 4.me C'est presque le sujet de mon voyage, pour la Levée de quelques troupes, je trouve beaucoup de disposition par tout; mais il faut un fonds d'argent pour les choses absolument necessaires, & j'espere de travailler si bien à cela, que ces troupes nouvelles ne coutent rien à S. A. R. On a déjà quelques bons officiers pour ce chef, qui en auront bien d'autres en son tems, & on escrit incessamment pour un chef distingué savoir Le prince Albert, afin de couper par La racine tous ces points d'honneur, ces divisions de ces gens qui les ajment, & qui au Lieu de songer au bien des peuples et au public, n'ont en veüe que leurs honneurs et leur interest particulier. Pour moy ie tacheraj de donner des marques essentielles de L'attachement que i'ay pour Le service de Sa Royalle Altesse, & feraj cognoistre par tout ce qu'on doit faire pour un prince si genereux comme Luy, je prie mon Dieu qu'il La couvre de Sa puissante main, & Luj donne de voir ces ennemis abbatus. Ce Dieu est le Dieu des armées & Le juste; La vengence du Ciel est assurement à La porte, pour chatier cette fiere Couronne de France, qui croyoit d'engloutir tout le monde; C'est arbre n'a plus qu'un beau dehors, & ie vous asseure qu'il est vuide et pourrj par

dedans, ie Le sçaj de certitude, par des honnestes gens qui viennent de ce perfide royaume.

Si je fais des vœux pour V. E. c'est avec raison & obligation ; vous merités les Loüanges des gens d'honneur & de bien, puis que toutes vos grandes fatigues ne vous rebutent point, non plus que les perils auxquels vous vous etes trouvé engagé.

Le Seigneur continuera à vous fortifier, comme un grand instrument pour La gloire de S. A. R. & une colomne pour Le poure piedmont : Je suis tout assuré que ie trouveraj part à l'honneur de vos bien-veillances & que dans les occasions votre Excellence ne perdra pas le souvenir de celuy qui est avec fidélité

Monseigneur de V. E.

Votre tres humble &
tres obeissant serviteur
H. Arnaud, *p. v.*

III.

De Geneve Le 10 *Decembre* 1690.

Monseigneur

Des Moulins qui est venu en ce pays avec moy, dira à V. R. A. que mon voyage n'a pas esté inutile, & que les projets que i'aj enuoyé en Angleterre, en Hollande & en Brandebourg fairont asseurement quelque fruict : quelques moutons galeux me regardojent de travers en cette ville, jusques à me faire dire d'en sortir, mais les bien intentionnés m'ont fait cognoistre d'y demeurer. Cependant je vois que ie seraj de quelque usage à La Haye, pour les interest de V. R. A. Ces Messieurs Les Envoyés Le trouvent fort à propos, presentement qu'on est quelques mois dans La cessation ; j'en ai escrit à Monsieur Le Comte de Gouvon, afin qu'il Le fit scavoir à V. A. R., pour avoir quelque lettre & un passeport s'il était necessaire ; je passeraj à Lucerne, pour Le consulter meurement, & voir les mémoires que je prendrai pour Le service de V. A. R. Je n'aj point veu Labrj mais on espere de trouver assés de monde, pour ce Regiment des gens d'armes, je crois qu'un officier s'en ira avec Luy, pour en parler à V. R. A. pour moy, à mon retour, i'en trouveraj aussy, mais ie ne voudrois pas qu'ils coutassent rien à V. A. R. c'est à quoy ie travailleraj tant que Dieu me conservera de vie & de santé, Le priant du plus profond de mon

ame, qu'il couvre La personne sacrée de V. A. R. de sa puissante main, qu'elle voye ses ennemis confondus, comme La justice du Ciel Le demande, & donne à V. A. R. les souhaits de son cœur : ce sont les souhaits très sinceres & ardens de celuj qui est avec un profond respect de V. A. R.

Votre tres humble et tres obeissant
et tres fidelle subject & à jamais
serviteur HENRY ARNAUD, *p. Vaudois.*

Monseigneur

On m'a baillé une Liste des gentil-hommes, tout autour des pays où Monsieur Le Marquis de Parelle a passé, qui ont tous bonne volonté pour les interest de V. A. R. je laisseraj cette Liste à Monsieur le Comte de Gouvon. Le Baron de Lais est fort soupçonné en ce pays.

IV.

L'invasione del Delfinato, da parte delle truppe Sabaude, nell'estate del 1692, mette in rilievo il valore dei Valdesi, pratici dei passi alpini e sempre più devoti al Duca, che ha testè firmato il primo Decreto del loro ristabilimento nelle loro Valli. L'Arnaud offre i suoi servizî al suo Principe, in questa lettera tutta pervasa dallo spirito guerresco del condottiero del Rimpatrio, che egli indirizza al Duca campeggiante ad Embrun, da Torino, dov'egli si è recato, in quel periodo di sua residenza alle Valli.

Monseigneur

Votre Altesse Royalle (quy n'oublie rien) se souviendra, s'il Luy plaist, que i'aj eû L'honneur de Luy dire que Dieu le vengera, du tort, que La France Luj à toujours fait : Tout semble s'y disposer, puis que toute L'Europe void V. R. A. entrer glorieusement sur les terres de son Ennemj & y triompher par sa douceur naturelle de ces poures sujets, qui depuis Long tems ne respirent que La Liberté. Je suis un, Monseigneur, de ceux qui y prends le plus de part, & qui prie le Dieu des armées, qu'il benie de plus fort, le progrès des armes de V. R. A., Laquelle me permettra de Luj dire, que sans perte de tems, on peut aller bien avant cette campagne, faire contribuer par tout, demanteler les places, qu'on ne peut tenir, nj naturellement for-

tifier, & en cas d'une retraitte, par un gros detachement des Français du costè des Flandres ; emporter aux frontières, tous les blés, tous les bestiaux, brusler La paille & et le foin partout, afin que L'ennemj ne trouve pas un chat à son arrivée. A cause du passage, Briançon & Le Mont-Genevre sont des postes à garder ; on peut plus facilement prendre Briançon & son chateau, en leur ostant L'eau, à Embrun tout de même ; des Moulins & mon frère, qui sont passés, avec Milord de Schonberg, savent les sources.

La 2de affaire, que ie prens la Liberté de representer à V. R. A. c'est que Mons.r de Catinat à menè avec soy, le reste des chevaux 180 *qui étojent à Pignerol, avec presque tous les bataillons, pour se saisir du mont-genevre & de Briançon, à ce qu'on dit, il à aussy fait marcher le thresor : Voila presentem.t La Vallée du prajela & de la perouse fort faibles, beaucoup de tenter encor sur les hauteurs, mais quasi personne dedans. Si V. A. R. le jugeoit à propos, on pourrait avec un peu plus de deux mille hommes & ses Vaudois, se saisir des montagnes au dessus La perouse, & mettre Catinat bien en pene, entre deux feux ; Monsieur Le general palfy, où qui V. A. R. voudra, pourrojent fournir ce monde, & le pain se pourrait faire à Bibiane ; s'il y a de La difficulté pour ces troupes reglées, V. A. R. peut donner ses ordres aux Communeautés depuis Salusscs, jusques à ses Vallées, qui pourront aisem.t faire ce monde pour cette expedition, qui semble bien necessaire ; Il faudrait que quelqu'un de ces Messieurs, qui se font porter ici en chaire, pendant que leur grand prince passe les montagnes, avec le chevalier Vercelly, commandassent ce detachement : si je puis estre de quelque usage, pour son Royal Service, comme ayant des cognoissances particulières de ce costé Là, j'attendraj, avec gloire, dans sa ville ses ordres, avec Le zele & le plus profond respect que ie dois à V. R. A. puis que ie suis*

De V. A. R.

Monseigneur

Le tres humble, Le tres obeissant & le tres fidelle sujet & obligé Serviteur

H. Arnaud.

V. A. R. aura bien leu, que ses glorieux predecesseurs ont été Roy d'Arles en provence.

Turin Vendredj 8 *aoust* 1692.

V.

Monseigneur

Je me suis donné l'honneur d'escrire à V. A. R., au camp d'Embrun ; j'ay pris La liberté de Luy representer La necessite qu'il y avait pour La gloire de ses armes, qu'on inquietât toujours L'ennemy du costé de La perouse & du prajela, des Moulins m'a dit que V. R. A. avait donné La dessus ses ordres, mais ie ne sçay pas les raisons qui en avoyent empeché l'esecution. Cependant L'ennemy s'est campé à St Germain, où il se retranche, fort de deux mille hommes, les Vaudois les ont déjà chassés d'un poste sans aucune perte, L'ennemy en conte passé trente que morts que blessés ; si V. A. R. (qui penetre de loin) à La bonté de faire escrire au general palfy, donner ses ordres severes depuis Salusses jusques à ces Vallées pour faire trois mille hommes, asseurement on faira un beau coups si on pourrait jetter le dernier desordre dans le prajelas, en commençant par le haut puisque cette Vallée n'a que quinze cents hommes tous dispersés ; nous attendons sa volonté à Laquelle nous nous reglerons toujours. Cependant nous ne cessons jamais de prier le Dieu du Ciel pour la conservation de sa sacrée personne, qui s'expose dans les dangers, pour la prosperité de ses justes et glorieuses armes, & que le Ciel le venge bien tost de son ennemy, que Dieu chatiera très asseurement, comme le souhaitte de cœur celuy qui est de V. A. R. & avec un profond respect

Monseigneur

Le tres humble, le tres obeissant
le tres fidelle et tres obligé sujet & serviteur
H. Arnaud, *p.*

De La Tour, ce 1.*er* 7.*bre* 1692.

VI.

L'ultima lettera è del 9 ottobre 1704, ed è scritta dall'Arnaud al Duca, *Du Cabinet de M.r le Chevalier de Lucey*, senza più precisa indicazione.

E' un momento di grande distretta, per il Duca, che lo zio Luigi XIV vuole punire per il nuovo tradimento che sta meditando, cospirando contro i suoi alleati Francia e Spagna. Il Duca ha scritto una lettera ai pastori, invocando l'aiuto dei Valdesi ; ha invitato i rifugiati pro-

testanti a tornar nelle Valli, ed è subito accorso dal suo esilio il prode Arnaud, fin dal principio dell'anno 1704 (il 12 gennaio è ancora a Stuttgart). I Francesi accarezzano i Valdesi, cercando di staccarli dal Duca. La Feuillade si contenterebbe della loro neutralità. I Valdesi esitano un istante, ma sono raffermati nella fede al proprio Principe dal Ministro degli Stati Generali e da Enrico Arnaud.

La leggenda che l'Arnaud avesse vagheggiato una repubblichetta di S. Martino, d'ingloriosa memoria, anche nel Val Pellice, è sfatata da questa lettera sua al Duca, scritta probabilmente dal campo, dove forse anch'esso trovavasi ad incuorare i Valdesi, in qualità di cappellano: per quanto egli ami firmarsi col titolo di colonnello, concessogli dal Re d'Inghiterra.

Egli rimase fedele al suo Principe. Fu il Duca che, dopo avere richiamato in suo aiuto i religionari di Francia, quando più non ebbe bisogno del loro braccio, li ricacciò dalle Valli come stranieri: e l'Arnaud che tante prove di devozione aveva date al suo Principe, dovette morire in esilio, amareggiato dall'ingratitudine di lui.

A. R.

Nous avons remarqué le 3 octobre jour de l'attaque des Clots, que les perfides rebelles de La Vallée de St. Martin nous tiroyent assés lentement et nous faisojent signe du Chapeau d'avancer, ce qui nous fit juger que La plus part de ces misérables detestent La rebellion de leurs chefs; pour les punir de leur horrible crime, je prens La liberté de representer a V. A. R., si Elle le juge à propos, d'envoyer ses ordres & faire mettre une taille sur la teste des chefs des rebelles, avec un pardon entier à tous ceux quj les executeront fidelement: Ces malheureux estans ostés de ce monde, comme indignes d'y vivre; tout le reste viendra se jetter aux pieds de V. A. R. & implorer Sa grace & son pardon & les ennemis quj occupent les Clots, perier, Ville-seiche & Perouse en seront épouvantés: Je demande au Seigneur qu'il benise & couvre de sa main La personne sacrée de V. A. R. & Luy donne les souhaits de son cœur; C'est le souhait ardent & continué de celuy qui est avec tout le respect possible & une profonde soumission

De
V. A. R.

Le tres humble le tres obeissant et le tres obligé serviteur
HENRY ARNAUD *Colonel.*

Du Cabinet de M.r le Chevalier de Lucey
Jeudj 9 *Oct.* 1704.

DAVIDE JAHIER.

SOCIÉTÉ D'HISTOIRE VAUDOISE

SÉANCE ANNUELLE DU 3 SEPTEMBRE 1923.

Président: M. le prof. DAVID JAHIER.

La séance est ouverte à 20 h. 30, devant une salle comble et avec la participation de bon nombre de membres. Après la lecture du procès-verbal, qui est approuvé sans modifications, le Président rapporte, selon l'usage, sur la marche et l'activité de la Société dans le courant de l'année sociétaire qui vient de s'écouler. Et d'abord il rappelle le souvenir de nos membres défunts : M. ***Charles Decker***, l'ami généreux de toutes les bonnes causes, de toutes les bonnes initiatives ; M.lle ***Marie Bert*** qui était la dernière survivante d'une des plus anciennes et des plus distinguées parmi nos familles vaudoises ; M.me ***Trossarelli***, l'avocat ***Umberto Bertetto*** et M.me ***Orline Long-Gay***.

La liste des membres qui portait 232 noms l'année dernière, en contient maintenant 247, malgré les pertes que nous venons de mentionner, grâce à 20 nouvelles recrues : Mesdames et Messieurs Letizia Jalla, Henriette Jalla, Emma Vertu, Albert Fuhrmann, Gustave Cougn, Ermanno Vinay, Carlo Vertu, Arnaldo Pons, Aldo Costabel, Giuseppe Fasulo, Emile Guigou, Edouard Sambuc (Paris), Charles Hugon, Guido Comba et l'étudiant Emile Tron ; plus les 5 ***membres à vie*** : MM. Henri Bounous, Mario Cignoni, ingénieur Roland, Arthur Taylor et J. Champion Esq., de Londres qui, à côté d'un don généreux de 150 lires, fait hommage à la Société d'un bel exemplaire de l'***Histoire Vaudoise*** de Jean Léger, une œuvre désormais rare. Malheureusement la liste devra être raccourcie en biffant les noms des membres qui ne payent plus leur cotisation depuis trop longtemps.

Les finances de la Société ne sont guère brillantes, et, n'eût été la collecte du « 17 février », qui nous a valu la somme de L. 1979,50, nous aurions été dans l'impossibilité absolue de faire face à tous nos frais. « Du concours de nos Eglises, affirme le Président, dépend en grande

partie l'activité de la Société ». Cette activité se résume — pour l'année qui va finir — dans la publication : 1° du bulletin N° 44 contenant 5 études ou articles fort intéressants ; 2° du bulletin N° 45 qu'on vous distribue ce soir même, avec ses 3 articles, plus les procès-verbaux des deux dernières séances ; 3° de la brochure du « 17 février » — en langue française — ayant pour sujet : ***La Propagande et l'incendie du Couvent du Villar*** (1648-1653), auteur J. Jalla ; 4° de la brochure du « 17 février » — en langue italienne — pour les Eglises de la Mission, sur : ***Pietro Valdo e il Movimento Valdese nel Medio Evo,*** auteur D. Jahier, brochure tirée à 1.400 exemplaires, tandis que le tirage de la française a été de 2.600 exemplaires, quoique certaines paroisses n'aient pas fait de commandes.

Le Musée s'est enrichi des nouveaux dons que voici : 1° Du docteur Robert Prochet : médaille décernée à l'Ecole Professionnelle de Gênes à l'occasion de l'Exposition Italo-Américaine de 1892 ; 2° de M.me Rosine Pons-Gonin : portrait de Josué Meille, de sa femme, d'Auguste Caffarel et décorations de M. J. P. Pons, ancien modérateur ; 3° de M.me Stéphanie Robert : décorations de son mari, M. Pierre Robert ; 4° de M.me veuve Pons-Gay : portrait à l'huile de Cromwell ; 5° de M.lle Joséphine Rostan : un « Nouveau Testament » de Pierre Geymet avec autographe. Le Président saisit l'occasion pour renouveler la prière aux familles vaudoises de confier au Musée tous les objets en leur possession ayant quelque intérêt pour l'histoire vaudoise : « Le Musée est le plus fidèle des gardiens ». « Comme vous le voyez, conclut le Président, la Société d'Histoire Vaudoise a enfin repris son essor, et nous ferions bien davantage, si nous avions un « Mécène ». Nous attendons le « Mécène » (***Applaudissements***).

Le compte-rendu financier, lu par le caissier M. Maggiore, accuse aux Entrées L. 8.805,08 et L. 4,976,15 aux Sorties, d'où un excédent de recettes de L. 3.828,93, dont une bonne moitié doit servir à solder les frais du dernier bulletin.

Au paragraphe ***Propositions et Observations,*** M. Arthur Muston, appuyé par bon nombre de Pasteurs de la « Mission », recommande au Bureau de continuer la publication de la brochure du 17 février en langue italienne.

La parole est donnée ensuite à M. Louis Appia pour sa lecture sur : ***Une page inédite d'histoire vaudoise : Garibaldi et la campagne du Tyrol*** (1866) ***dans les récits du docteur Louis et du pasteur Georges Appia.*** C'est une très longue série de lettres, dont quelques-unes con-

tiennent réellement de l'inédit, sur la campagne du Tyrol en général ; sur les rapports de MM. Louis et Georges Appia et de leurs collaborateurs de la « Croix Rouge » d'institution récente, avec Garibaldi ; sur leurs impressions personnelles au sujet de la campagne de 1866 ; sur l'œuvre efficace de secours qu'ils ont apportée au soulagement des blessés italiens et autrichiens, etc.

La lecture, qui a duré plus d'une heure, est saluée à la fin par les applaudissements de la nombreuse assemblée.

L'heure étant avancée et les sociétaires menaçant de quitter la salle, la nomination du Bureau, ou plutôt sa « confirmation », est faite par acclamation. Le Bureau est donc confirmé comme suit : MM. *D. Jahier*, président ; *B. Léger*, vice-président ; *J. Coïsson*, secrétaire ; *J. Jalla*, archiviste ; *J. Maggiore*, caissier.

La séance est levée à 22 heures.

Le Secrétaire : J. Coïsson.

TABLE DES MATIÈRES

du Bulletin N. 46

I. - P. BONANOMI - **Quelques détails sur l'histoire de la fondation de l'Eglise Protestante Réformée de Gênes** . . . . . *Pag.* 5

II. - G. JALLA - **La Riforma in Piemonte, negli anni 1595-1596** . . . . . » 20

III. - CHARLES EYNARD - **L'âme des exilés.** Les Vaudois dans le Canton de Bâle *(suite)* . » 53

IV. - DAVIDE JAHIER - **Lettere inedite di Enrico Arnaud** . » 79

V. - J. COÏSSON - **Verbal de la Séance Annuelle** du 3 Septembre 1923 . . . . . » 91

4652F1